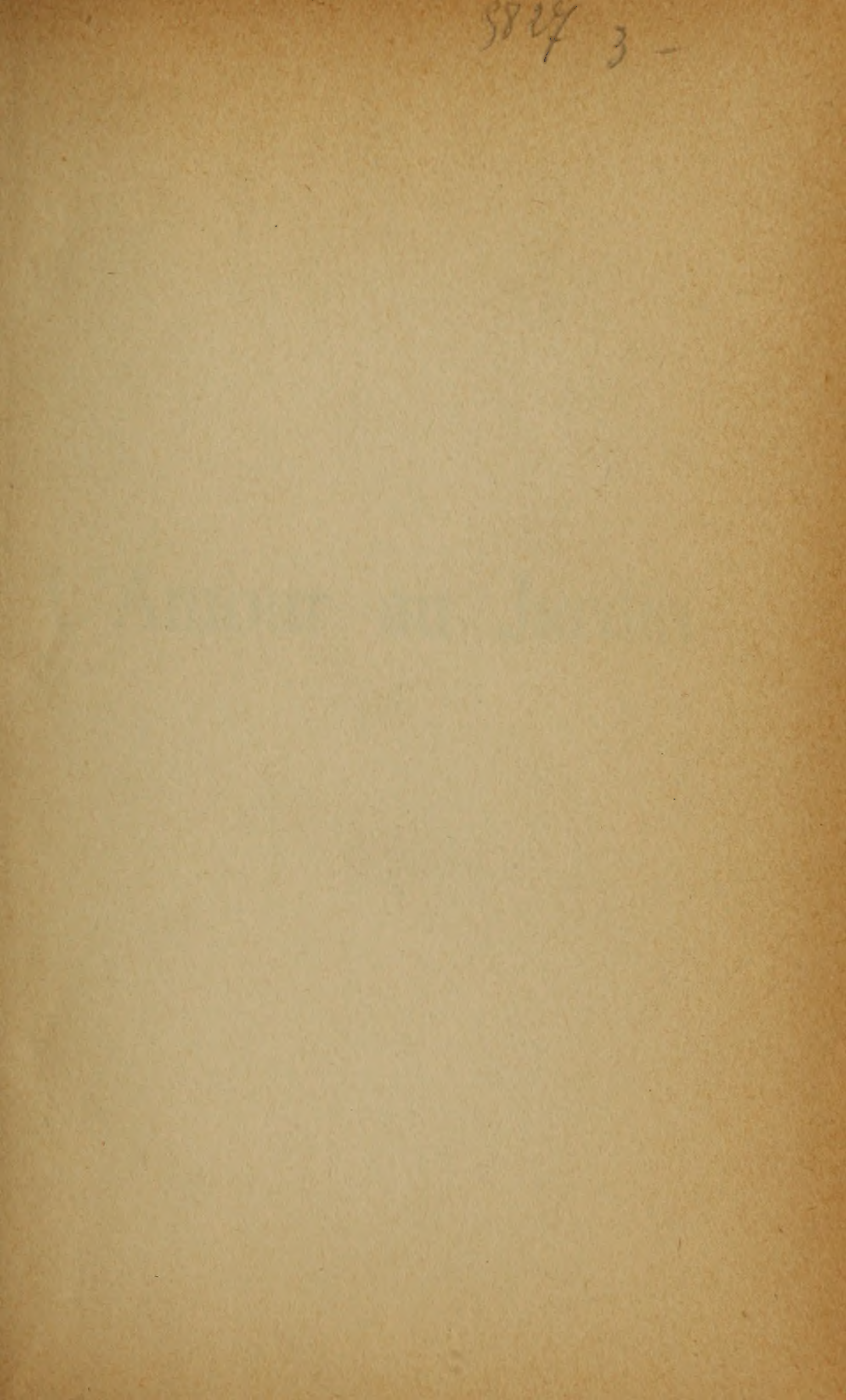

3 1761 07988573 7



L'Amour au Jardin

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE LIVRE

5 exemplaires sur papier de Hollande

MAXIME FORMONT

L'Amour au Jardin



PARIS
LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE
23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCXVI

A Mademoiselle Rose Syma

Ces rêveries d'un voyageur errant à travers le monde et la vie sont respectueusement offertes.

M. F.

L'Amour au Jardin



I

LA voiture franchit la porte fortifiée d'Orvieto. Elle laissa derrière elle les murailles de la ville, jaillies des roches ocreuses dont elles semblent la continuation, et d'où le regard descend, dans une plongée magnifique, sur la plaine de champs et de vignobles. Elle dégringola la pente en cahotant, tandis que brimbalait sa capote bleue à ramages, repliée sur le côté en accordéon. Fiché sur le siège, l'énorme *umbrello* de cotonnade, tantôt parapluie, tantôt parasol, abritait deux têtes, l'une grise et l'autre juvénile : maître Gioacchino Santi et Giovanni, son fils, faisaient route de conserve vers la ville la plus proche, où celui-ci devait prendre la diligence pour Rome.

Giovanni — Giovannino — marchait sur ses vingt ans. Il était d'aimable figure, ses cheveux noirs bouclaient, sa bouche rieuse, toute fraîche, paraissait se moquer du rêve de ses yeux. Tel on imagine Chérubin, espiègle et ingénu. Il portait un costume mi-parti laïque et ecclésiastique : tricorne, soutanelle, bas de soie, et les plus coquets souliers à boucles — un petit abbé romain. Gioacchino était habillé, sans plus de recherche que n'en montrait un humble boutiquier d'Orvieto en 1820, d'un gros drap inusable et voyant. Il avait des anneaux d'or aux oreilles et conduisait en faisant claquer son fouet. Père et fils causaient d'un ton joyeux.

Un grand bonheur venait de tomber du ciel sur Giovannino.

Il achevait ses études musicales au Conservatoire que monsignor le cardinal Ammanati avait fondé à Rome, dans l'intention de former des maîtres de chapelle pour l'Église, sous l'invocation et le patronage de la bienheureuse Cécile, sainte de la musique. Il y était entré par la protection du prélat qui, de passage à Orvieto, avait remarqué sa voix lorsqu'il chantait parmi les en-

fants de chœur à la cathédrale. Bientôt, ses maîtres de solfège n'ayant plus rien à lui apprendre, il était passé dans la classe d'harmonie, et les leçons du *padre* Costa, solide contrapontiste, l'avaient initié dans les arcanes de la composition. Il pouvait maintenant, selon l'occurrence, chanter en solo, diriger les chœurs *a capella* ou développer à l'orgue un thème de Mozart.

C'est alors que le cardinal Ammanati, dont la bienveillance n'avait pas cessé de le suivre, avait ouï dire que l'archiduc Victor cherchait, pour sa villa de Tivoli, un musicien qui contribuât dans ses salons à l'éclat de ses soirées, et à la pompe des offices dans sa chapelle. Monsignor avait immédiatement songé, pour cette double tâche religieuse et mondaine, à son protégé, qui passait les vacances dans sa famille à Orvieto. Giovannino venait de recevoir deux lettres : l'une qui le mandait à Rome, l'autre qu'il devait remettre à l'archiduc Victor en se présentant à lui.

Précisément, comme tous ses camarades, au moment de quitter la Scuola, il était à se demander quel avenir il choisirait, sacré ou profane.

Les audacieux, ceux dont le cœur était plus

ardent ou l'énergie mieux trempée, préféraient faire leur chemin dans le siècle et courir les risques d'une carrière qui pouvait aboutir aux triomphes du compositeur riche et célèbre, à moins qu'elle ne s'interrompît brusquement au seuil de l'hôpital ou de la prison pour dettes. Mais beaucoup prisaient davantage une vie quiète, dans un canonicat pourvu d'honnêtes émoluments ; ils ne demandaient qu'à augmenter le nombre de ces discrets personnages pour qui l'art était un bénéfice viager, une abbaye, et qui, chefs de chœur, organistes, professeurs consciencieux et bien rentés, servaient à la fois Dieu, la musique et eux-mêmes.

Les bons maîtres de Giovannino, qui auraient voulu le conserver près d'eux, dans leur calme atmosphère, lui conseillaient ce dernier parti, que lui recommandaient encore la prudence paternelle et sa propre indolence, encline à suivre la pente la plus aisée. Un certain amour de la liberté, le goût de mordre à la grappe de la vie, l'incitaient à tirer plutôt par les sentiers épineux mais tentants de l'école buissonnière. Puis, il y avait les yeux noirs d'Agnesina, une petite amie qu'il revoyait aux va-

cances ; ils se faisaient, avec une douceur angélique, les avocats du diable. Si bien que Giovannino, tiraillé entre l'Église et le monde, était un jeune homme fort embarrassé, lorsque le pli du cardinal arriva.

Ce lui fut une double joie. Son avenir s'arrangeait au mieux sans qu'il lui en coûtât l'effort d'une décision. Puis, ce jouvenceau, qui tenait du petit abbé et du page, aimait tant la belle société ! A Rome, quand la *Scuola* se promenait par les rues, il croisait souvent les équipages qui suivaient le Corso en galopant ou qui gravissaient les rampes du Pincio, vers les jardins Borghèse ; il lui aurait paru fort naturel qu'un de ces fastueux carrosses s'arrêtât devant lui et qu'un laquais poudré ou un heiduque à brandebourgs abaissât le marchepied avec empressement, en le priant de monter, de s'asseoir sur les coussins brodés d'armoiries. Les artistes ne doutent rien et ils ont droit à tout.

Aussi laissa-t-il déborder son allégresse, riant, criant, frappant sur l'épaule de son père.

« Vous comprenez, lui disait-il, je n'ai plus besoin de me tourmenter pour l'avenir. Ce n'est

pas moi qui choisis, c'est Monsignor : donc, c'est le bon Dieu. Me voilà chez l'archiduc, j'irai peut-être après cela chez l'empereur. Comme Mozart, *padre !* comme Mozart.

— Tiens-toi donc tranquille, *matto che sei* (fou que tu es) ripostait le bonhomme, aussi ravi et aussi orgueilleux que lui-même. Tu vas nous faire verser. Justement le Biondo est comme toi, aujourd'hui. Il est enragé, ma parole. »

En effet, le petit alezan se démenait comme un diable ; il secouait les grelots de son collier, il donnait des coups de tête dans le vide, agitant furieusement la longue plume piquée entre ses oreilles. Il s'associait à la gaieté de ses maîtres. Ou peut-être cela tenait-il simplement à ce que Giovannino, pressé d'arriver pour prendre la diligence, avait jeté des poignées d'avoine dans sa mangeoire avant de partir.

Le jeune homme s'abandonnait à sa joie comme un enfant, comme le jour où le cardinal lui avait proposé, dans la sacristie du Duomo, de l'emmener à Rome pour faire de lui un artiste. Ce nouveau changement de situation, qui le portait d'un bond aux sommets de ses rêves, le grisait au point qu'il

donnait à peine un souvenir à Agnesina, qu'il ne souffrait pas d'avoir vu ses yeux rouges le soir des adieux. La fillette savait bien que ce brillant Giovannino, qui s'en allait vivre avec les grandes dames et les seigneurs chez un archiduc, était perdu pour elle. Tout à l'heure la voiture avait passé devant la maison qu'elle habitait ; il n'avait pas tourné la tête.

S'il avait regardé la fenêtre du premier étage, il aurait vu apparaître, dans l'écartement des rideaux soulevés, un profil qui s'était caché presque aussitôt, tandis que l'étoffe gardait pendant quelques instants encore, une sorte de frémissement, comme si une main s'était crispée à ses plis, la main d'Agnesina sanglotante.

Avec la jeune fille, tout Orvieto déjà s'effaçait de sa mémoire. Il avait oublié ses flâneries du soir sur les remparts de la ville, balcon avancé qui surplombe une campagne d'enchantement, les vieux palais sombres qui avaient ému son enfance d'une peur délicieuse et qui, maintenant, lui semblaient d'honnêtes vieux géants, maussades mais débonnaires. Il avait oublié cet autre émerveillement de ses premières années : le puits creusé par Giulio

de San Gallo, et son escalier double qui permet aux bêtes de somme de remonter après avoir atteint la citerne, le puits de rêve par lequel on descend à soixante-dix pieds sous terre. Même la cathédrale, cette cathédrale toute fleurie, la plus pure merveille gothique qui soit jaillie du sol italien, avec sa façade peinte comme une maison du paradis, ses clochetons, ses pinacles, ses broderies de pierres colorées par toutes les flammes de l'aurore ! La beauté de la ville s'était éteinte tout à coup : il ne l'avait pas encore quittée qu'il ne la voyait déjà plus.

Quand on arriva au relais, la diligence allait partir : par miracle, il restait encore une place, une seule : Giovannino eut juste le temps de s'y installer, après avoir embrassé son bonhomme de père, et l'équipage s'ébranla.

Plusieurs fois, depuis qu'il était au Conservatoire, Giovannino avait fait ce chemin de Rome, et cependant, il lui parut nouveau : son humeur allègre transformait l'aspect des choses. Tout le réjouissait, les paysages, les incidents de route, les physionomies et les propos de ses compagnons. De relais en relais, à mesure qu'il avançait vers le

but, croissaient sa fièvre et son impatience. A Rome, il lui fallut changer de voiture, faire à pied un trajet assez long pour gagner la nouvelle diligence. Il marchait, sans le toucher presque, sur le pavé boiteux et vénérable de la Ville, et les passants se retournaient en entendant ce jeune homme, moitié freluquet, moitié séminariste, qui lançait aux échos d'une voix pure et sonore la cavatine de Rossini :

Di piacer mi balza il cor.

« Le cœur me saute de plaisir .» Certes oui, il bondissait dans sa poitrine, le cœur de Giovannino, agité de tous les désirs, de toutes les espérances, de toutes les ambitions. Le petit musicien allait, comme à une fête, au-devant de l'avenir doré.

La nouvelle diligence le cueillit, vibrant et frémissant encore. Elle traversa l'*Agro romano* dont il n'éprouva ni la majesté ni la mélancolie ; il regardait seulement, par les vitres sales, le soleil luire sur les montagnes de la Sabine. Cette lumière glorieuse qui bouge, qui vit, qui palpite comme un être nimé, lui semblait le rayonnement de la *vitaa -nuova* vers laquelle la course des chevaux l'empoı

tait. On avançait, on avait dépassé Bagni, et ses eaux sulfureuses, dont la puanteur arrivait de loin jusqu'à la route ; on avait laissé à droite la villa d'Hadrien, ses ruines, ses bocages : Giovannino ne l'avait pas même vue. On montait maintenant par un chemin en lacets, entre les oliviers : Tivoli riait au sommet de la colline.

On ne pouvait pas encore voir la villa d'Este, en retrait : c'est là que résidait l'archiduc Victor. Mais d'autres demeures seigneuriales apparaissaient parmi de nobles ombrages ; les verdures débordaient la grille des grands parcs. Tivoli est un lieu de plaisance, cher de tout temps à l'aristocratie romaine. Giovannino respirait déjà le parfum des vies princières.

La voiture s'arrêtait devant l'église, et il fut un peu désappointé : personne ne se trouvait à l'attendre. Il avait compté qu'un laquais, pour le moins, épierait sa venue, qui était annoncée : il voyait déjà un grand diable à perruque et à aiguillettes se précipiter, s'incliner révérencieusement devant lui et prendre avec dévotion son modeste bagage, un paquet de hardes et quelques cahiers de musique. Mais on ne paraissait pas se douter, à

Tivoli, que le plus brillant sujet de la Ceciliana, Giovanni Santi lui-même, arrivait par le coche pour être l'ornement artistique de la villa d'Este. Ses affaires sous le bras, le juvénile maestro eut la mortification de faire à pied et seul le chemin de la résidence archiducale, qu'une commère lui indiqua : ce n'est point ainsi sans doute que Mozart, à son âge, se rendait chez l'Empereur. Bah ! tout cela changerait dès qu'on le connaîtrait : il ne fallait que laisser à son talent le temps de paraître et de forcer les hommages. La confiance en l'avenir et en soi-même lui revint invincible ; de nouveau les ariettes de la *Gazza ladra* et de la *Cenerentola* s'envolèrent de ses lèvres. En quelques minutes, il était à la grille.

Il souleva le heurtoir ; le plus majestueux des portiers surgit et le toisa : il dit son nom et sa qualité de musicien, dont l'homme ne fut point ébloui, se bornant à répondre :

— Ah ! oui, c'est vous qu'on attend ? Venez par ici.

Le portier le conduisit à un majordome autrichien, un colosse, dont la carrure faisait penser à une armoire, et dont les mollets bombaient avec

insolence sous des bas gorge de pigeon, jarretés de vermeil. D'une altitude de six pieds à peu près, un regard glacé d'un dédain infini tomba lentement sur Giovannino. Le pauvret s'enfonçait dans le néant... Mais il se rappela qu'il était le protégé de monsignor Ammanati, recommandé par le prélat au maître de ce valet, car le majordome, après tout, n'était qu'un valet, plus gonflé que les autres. Il leva les yeux avec une assurance soudaine vers la large face qui s'épanouissait hors du col à passementeries.

— J'ai une lettre pour l'archiduc, prononça-t-il d'un ton raffermi.

— Vous auriez pu dire : Son Altesse. Vous la lui remettrez quand Elle vous fera appeler. Son Altesse va être prévenue de votre arrivée. En attendant, Franz vous montrera votre chambre... Franz !

Un jeune laquais sortit de l'ombre du corridor. Encore un Autrichien ! ses yeux bleus comme le Danube dans les romances et le blond pâle de ses cheveux ne laissaient pas de doute.

— Venez avec moi, je vais vous conduire, dit-il familièrement à Giovannino.

Celui-ci ne se choqua pas trop pourtant de ce ton de camarade : le valet, chose rare chez la gent domestique, avait une figure ouverte, presque candide, qui semblait lui promettre de la sympathie. Tout froissé encore par l'accueil du portier et du majordome il ne put s'empêcher, à sa honte, de faire attention à l'air plus engageant de cet autre intérieur.

En traversant les corridors, Giovannino et son guide passèrent devant une porte-fenêtre qui ouvrait sur le jardin vertical. Le jeune musicien aperçut, dans une perspective chimérique, une architecture de terrasses superposées, des balustrades qui régnaient, cordons de marbre ajouré, le long des massifs en étages, des fontaines blanchissantes, des bassins, des statues, et tout au fond, des cyprès fabuleux qui, jaillissant de la vallée, pointaient leurs flèches à des hauteurs incroyables. Giovannino aurait cru que des arbres pareils ne pouvaient exister que dans la légende.

A l'angle du perron, presque en face de lui, se dressa une forme vaporeuse, un visage pur apparut de profil ; les cheveux luisaient d'or, sous un turban de mousseline.

— C'est la fille de Son Altesse, dit le valet tout bas, l'archiduchesse Serafina.

Giovannino la regardait, en extase. Il ne songeait plus à rien, ni à son avenir, ni à la déception qui l'avait glacé en arrivant à la villa, ni à l'archiduc même, devant lequel il allait comparaître, ce qui l'intimidait fort, une minute auparavant. Il contemplait la jeune fille dans le jardin.



II

L'archiduc Victor était fort bel homme, bâti en force, et qui avait grande allure lorsqu'il revêtait l'uniforme blanc de l'Autriche. Prétendre qu'à ces avantages physiques répondait un égal mérite intellectuel serait peut-être un peu trop s'avancer, car la nature l'avait pétri d'une pâte qui n'était point précisément légère. On s'en était moins aperçu du vivant de l'archiduchesse sa femme, si grande est l'habileté d'une épouse, quand elle a de la finesse et du dévouement, pour prêter de l'esprit à son époux ou pour faire briller ce qu'il en peut avoir. Depuis que la princesse Caroline était morte, le prince semblait s'être éteint.

Cela, du reste, importait médiocrement, puisqu'il voyait peu de monde. Prétextant de son veu-

vage, il s'était éclipsé et ne vivait plus à la Cour, qu'il n'aimait guère. Il avait toujours été chasseur : la forêt d'Ariccia, assez proche de Tivoli, est fort giboyeuse, ainsi que les pentes du Monte-Cavo et toute la contrée. Il chassa donc, reçut les seigneurs de quelque importance qui demeuraient dans le voisinage et ne fit rien d'autre.

Il eût été heureux, en somme, sans le chagrin de ne point avoir d'héritier. Malgré sa tendresse pour sa fille Serafina, il lui en voulait, à son propre insu, de s'être trompée de sexe en naissant ; que n'avait-elle deviné qu'il lui fallait un fils ! Aussi ne la chérissait-il, pour ainsi dire, qu'avec des restrictions. En bon père, il se préoccupait de la marier ; néanmoins, il avait trop d'égoïsme pour renoncer à ce genre de vie si retiré, qui n'était pas très favorable à l'accomplissement de son projet. Certes, sa fille était une perle fine, mais pour la découvrir où il la tenait cachée, il aurait fallu que le Prince Charmant fût conduit vers elle par quelque magicien.

En attendant, cette petite altesse de dix-sept ans et demi, dans son château de la Belle au Bois dormant, ne se privait pas d'être délicieuse, tout

autant que si ses charmes avaient eu pour admirateurs les margraves d'Autriche et les magnats de Hongrie. Serafina était blonde comme une fée, frêle comme une fleur de myosotis éclose à l'ombre du géant épais. Comment cette créature poétique avait-elle pu naître de lui ? Elle ne ressemblait qu'à sa mère, et peut-être incarnait-elle la pensée de la disparue qui continuait à surveiller, de l'autre vie, l'époux magnifique mais lourd et de petit génie.

Serafina était passionnée de musique. Tivoli ne pouvait lui offrir comme professeur qu'un vieil organiste, incapable de pousser l'instruction de son élève plus loin que les rudiments. L'archiduc s'inquiéta de lui procurer un maître plus habile et en parla à ses amis de Rome, dont était monsignor Ammanati. C'est ainsi que Giovannino avait été mandé à la villa d'Este.

Il se trouvait maintenant en face du prince et tout étourdi de confusion. Certes l'archiduc n'était pas l'Empereur, mais aussi Giovannino se rendait compte qu'il n'était pas Mozart. L'Altesse examinait la lettre du cardinal en fronçant le sourcil : simple signe d'attention, que le pauvre recom-

mandé interprétait dans un sens hostile. Parfois l'archiduc Victor interrompait sa lecture, et son regard, comme tout à l'heure celui du majordome, s'abaissait lourdement sur Giovannino : le protégé d'Ammanati se faisait à lui-même l'effet d'un domestique qui présente un certificat et n'inspire pas confiance.

Après le regard, ce fut une parole majestueuse qui descendit des hauteurs où planait la pensée un peu vague de l'archiduc.

— C'est parfait, monsieur, c'est parfait... Vous ne sauriez m'être présenté en termes plus élogieux. Je compte que vous justifierez l'opinion que le cardinal a de vous et tout le bien qu'il m'en dit.

— Altesse !

Giovannino plongea dans une révérence qui ressemblait à un agenouillement. Il était convaincu du néant que représente un maître de musique en face d'un archiduc. Et cependant il triomphait. Il était agréé ! Ses yeux rencontrèrent les personnages peints à fresque sur les murs du cabinet de travail où il avait eu l'honneur d'être introduit, et il lui sembla que tous, seigneurs, dames et pages, groupés par le pinceau aimable de quelque *secen-*

tista, se mettaient à lui faire des signes, pour le féliciter de sa chance.

Il avait eu si peur que quelque chose en lui ne déplût ! L'archiduc avait eu une mine si sévère en lisant la lettre ! Grand Dieu, s'il s'était ravisé !

Le prince continua :

— Vous aurez à tenir l'orgue dans ma chapelle. La direction de la musique de chambre vous incombe également.

— Altesse !...

— Ce n'est pas tout. J'ai une tâche plus importante à vous confier... Sonnez, s'il vous plaît... là, ce timbre...

Giovannino obéit; Franz parut.

— Priez l'archiduchesse de venir, dit le prince.

Puis il reprit, en s'adressant au jeune homme :

— Ma fille désire achever son instruction musicale. Vous devrez donc lui donner des leçons... Une recommandation : il ne faudrait pas que le respect vous empêchât de vous montrer aussi sévère et aussi exigeant envers elle que s'il s'agissait d'une élève ordinaire. Elle-même vous le demandera, car elle tient à faire des progrès. Du reste, j'assisterai aux premières séances.

Comme il achevait, l'archiduchesse entra.

— Serafina, voici votre professeur.

Giovannino fit une révérence encore plus profonde que pour l'archiduc. Il était troublé davantage, cette fois, mais combien différemment !

L'apparition de tout à l'heure était devant lui, et elle le regardait, et elle lui souriait. Il y avait deux choses presque opposées dans ce sourire : la grâce d'une très jeune fille, la dignité d'une archiduchesse, d'une petite reine inconsciemment roidie dans sa majesté frêle, et qui prend d'instinct l'attitude qu'il faut pour accueillir les baise-mains et les prosternements.

Giovannino demeurait ébloui devant Serafina, princesse et blonde, lui qui n'avait vu que les brunes *popolane* d'Orvieto ou du Trastevere, et, de loin en loin, quelques dames romaines de plus haut rang, mais brunes encore, comme toute l'Italie. Cette chevelure dorée lui parut l'apanage d'une race supérieure ; Serafina était blonde, sans doute, comme elle était archiduchesse : par un privilège de son sang impérial.

Cependant l'archiduc, après quelques mots à sa fille, s'adressait de nouveau à lui. Il énonçait les

appointements attribués au jeune musicien pour ses triples fonctions d'organiste, de chef d'orchestre et de professeur ; Giovannino entendit que le prince parlait d'écus et de florins. Mais bien peu lui importait, en vérité !

Il ne se souciait pas de grand'chose en ce moment : à quoi aurait-il pu faire attention ? Il y avait en face de lui une archiduchesse blonde et qui lui souriait : n'était-ce pas, pour le fils d'un petit boutiquier d'Orvieto, une aventure assez inouïe pour qu'il en oubliât tout le reste ?

— Je serai ravie, monsieur, de travailler avec vous.

Giovannino tressaillit, en entendant la voix de la princesse qui s'adressait à lui. Serafina avait prononcé ces mots avec la simplicité de la première fillette venue, promettant d'être une élève bien sage. Mais l'archiduchesse, aussitôt, se retrouva.

Elle tendit à Giovannino sa main à baiser, et il n'y avait pas à se méprendre sur la signification de ce geste ; il n'impliquait ni familiarité ni coquetterie. Il voulait seulement dire : « Je vous autorise à me rendre l'hommage qui m'est dû. Je l'attendais. »

2*

Sans trop de gaucherie, le jeune musicien s'inclina devant la frêle princesse, et baisa légèrement les doigts offerts.

Malgré le turban de mousseline que Serafina portait, comme toutes les contemporaines de Mme de Staël et de Mme Récamier, malgré le costume presque ecclésiastique de Giovannino, tous deux eurent l'air de représenter la première figure d'un menuet ; il n'y manquait qu'une musique d'Haydn ou de Boccherini.

Et les dames, les seigneurs, les pages, groupés en conversations galantes, sur les murs du cabinet archiducal, se souriaient de leurs lèvres vermillonnées et de leurs yeux émerillonnés en les regardant, la petite princesse et son jeune maître à chanter, — délicieux sujet de pendule.

III

Assis devant le piano-forte, Giovannino apprenait à Serafina, qui se tenait debout près de lui, attentive et docile, à poser sa voix. C'était la première leçon, et, comme il l'avait promis, l'archiduc était là.

— Les notes hautes fermées, s'il plaît à Votre Altesse, disait Giovannino, au moment où la princesse allait lancer de nouveau un *si* bémol aigu qu'il lui faisait répéter avec insistance. Elle avait encore ce défaut, commun chez ceux qui apprennent à chanter, d'ouvrir toujours le son, même au-dessus de la portée. Son premier maître, inexpert, ne l'en avait jamais reprise.

Le jeune musicien, avant qu'elle ne recommençât, donna lui-même « l'exemple » à pleine

voix. Le *si* bémol retentit dans le salon, aussi clair que l'appel d'une trompette d'argent, mais sans l'apparence du moindre effort, grâce à une émission merveilleuse.

— Bravo, monsieur !

Victor lui-même, quoique peu mélomane, n'avait pu retenir cette exclamation. Serafina battit des mains comme une enfant. Puis, à son tour, elle donna la note. Ce n'était pas encore la sûreté et l'aisance absolues qu'avait montrées son professeur, mais son instinct avait saisi la leçon et s'y adaptait étonnamment, du premier coup. Elle se rendit compte du progrès qu'elle venait de faire, et elle en fut joyeusement reconnaissante à Giovannino.

— Comme c'est intéressant d'étudier avec vous, monsieur ! s'écria-t-elle. Vous êtes un véritable artiste.

Il rougit et baissa la tête.

Tant qu'il s'agissait d'expliquer, de corriger, de reprendre, le maître de vingt ans se trouvait plein d'assurance en face de l'auguste écolière. Mais il ne fallait qu'un mot pour faire tomber le masque d'autorité qu'il attachait sur son visage juvénile

avant de s'asseoir au piano : ce compliment venait de le lui arracher.

La princesse avait les yeux brillants, le teint animé par le plaisir d'apprendre ; Giovannino devenait pourpre de confusion : ils semblaient, en vérité, deux enfants, mais surtout le professeur. Une parole de son élève avait-elle le pouvoir de le troubler à ce point ?

La leçon continua : ils se passionnèrent de nouveau pour la musique et Giovannino oublia son émotion. L'archiduc, de temps en temps, battait la mesure, de plus en plus mollement. Il finit par s'assoupir, pendant une dissertation trop savante de son maître de chapelle.

Ainsi, durant les séances quotidiennes de travail, leur enthousiasme commun pour l'art, la joie de l'élève à se sentir progresser, celle du maître à constater ces progrès, toutes les sensations délicates, mais si pénétrantes, qu'ils partageaient, établirent entre Serafina et Giovannino une sorte d'intimité bornée aux choses de la musique.

Pendant les autres heures de la journée, par tout le reste de sa vie, aussi sévèrement réglée ici qu'à la Cour, la jeune archiduchesse se trouvait infini-

ment distante du musicien, et, réunis d'apparence sous le même toit, ils existaient pourtant dans des sphères séparées, comme un Terrien et une Sélénite.

Mais, dès que la princesse entrait dans le salon de musique et que Giovannino, l'ayant saluée, s'asseyait devant le piano-forte et en caressait les touches, la fée du chant tirait un rideau entre le monde et eux; il n'y avait plus, en présence, une archiduchesse et un fils du peuple, pas même un maître et une élève, mais deux enfants qui jouissaient naïvement de la beauté, qui s'aimaient, à leur insu, de la sentir de même et d'autant mieux qu'ils la sentaient ensemble, enfin qui se croyaient seuls dans les régions de l'harmonie.

Au fait, ils l'étaient presque : l'archiduc avait fini par se lasser des séances musicales, à mesure que l'enseignement de Giovannino se faisait plus subtil et plus difficile à suivre pour un seigneur qui n'appréciait rien tant, en fait de mélodies, que les fanfares du cor de chasse sonnant la curée ou le bien-aller.

Il était remplacé comme surveillant par une duègne étrange, une vieille Dalmate à demi sourde

et toujours somnolente, dont les yeux se fermaient sur une tapisserie de Pénélope dès qu'elle y avait mis l'aiguille.

L'office du dimanche avait lieu dans la petite chapelle en rocaille qui domine la grande cascade et qui, païenne si joliment, semble plutôt la grotte d'une nymphe fluviale qu'un monument dédié au Dieu catholique. Giovannino tenait l'orgue et l'archiduchesse chantait. Sa voix remplissait de fraîcheur la conque sonore de la minuscule église ; dans les passages de douceur, lorsque le chant n'était plus qu'un murmure par-dessus le murmure de l'orgue, on entendait, venue du dehors, une autre voix, — une autre fraîcheur musicale qui semblait intarissable : c'était la chanson des eaux précipitées dans une chute neigeuse, au long des pentes presque verticales, enfermées dans des canaux de marbre qui chantaient comme les tuyaux d'un autre orgue, immense et confus.

Souvent, vers le soir, on faisait de la musique au jardin. Giovannino mandait quelques-uns de ses condisciples de la Scuola, et formait un quatuor à cordes, auquel s'ajoutait souvent la flûte ou la

harpe. Les musiciens jouaient près de la pièce d'eau.

Ce jardin de la villa d'Este est une des merveilles de l'Italie, et le Ligurio, qui le dessina, devrait être associé dans la gloire au créateur de Versailles, bien que le cadre où son génie s'est enfermé soit infiniment plus restreint que celui dont disposa Le Nôtre. Jamais peut-être l'audacieux parti-pris de l'artiste, à la fois jardinier, architecte et poète, ne s'est manifesté d'une façon plus étonnante, en adaptant de force le terrain à un idéal préconçu. On admire ici la conquête de l'art sur la nature : elle lui fournissait un coteau abrupt, il l'a métamorphosé en un jardin vertical et tout en hauteur, fait de terrasses étagées parallèlement et séparées, du faîte à la base, par une allée médiane : une chose symétrique et chimérique, c'est-à-dire parfaitement belle, comme peut l'être un rêve harmonieux. Plutôt qu'un jardin, c'est un château de verdure et de pierre, une architecture tout ensemble naturelle et factice, un décor pour lequel il faudrait inventer un terme nouveau, car il n'en est point, parmi ceux qui existent, pour le désigner exactement.

La Renaissance italienne n'a rien produit de semblable, pas même la fameuse perspective de Boboli à Florence. Les souvenirs de la villa Aldobrandini et de la villa Torlonia s'effacent dans l'âme du voyageur qui, tout en bas, près de la pièce d'eau, sous les cyprès de soixante-cinq mètres, contemple le jardin nonpareil, montant vers le ciel, assises par assises, citadelle verdoyante, bloc d'émeraude que blanchissent les marbres des balustres et les coulées neigeuses des fontaines. Au-dessus, la villa profile ses lignes sévères, et le pavillon où sont les petits appartements, le *casino* rocaille avec sa chapelle, agrémente cette régularité par ses fioritures architecturales, d'un « baroque » délicieux.

C'est près du bassin circulaire, au pied des grands cyprès, que se réunissait l'orchestre. Giovannino avait le soin de choisir, pour ces concerts, les plus douces musiques, les plus pures, et qui fussent dignes d'éveiller les échos du jardin merveilleux : un andante d'Haydn, une sonate de Mozart.

C'était toujours vers le soir, une fois la chaleur tombée ; le ciel rougissait entre les flèches noires des arbres démesurés, l'eau du bassin frissonnait

comme une chair ; sous les massifs, de l'ombre s'amassait déjà, tandis que les feuillages parfaitement immobiles se recueillaient pendant le mystère quotidien du crépuscule. Tout en prêtant à la musique une oreille charmée, Serafina, elle aussi, rêvait presque religieusement comme ce jardin dont elle était l'âme. Et tout en jouant ou en dirigeant l'orchestre, Giovannino les regardait l'une et l'autre, Serafina et le jardin, le jardin et Serafina. Quelque chose d'infiniment doux naissait en lui, s'y épanouissait, lui remplissait le cœur.

Pauvre Giovannino! Pauvre petit musicien, qui avait tout juste sa place ici comme oiseau chanteur! Cette douceur-là, jusqu'alors inconnue et qui l'aurait fait pleurer, qu'était-ce donc, sinon le commencement d'un merveilleux, d'un absurde amour, éclos parmi les charmes du Jardin?

Il était sous cet enchantement lorsqu'il reçut une lettre de son père, la première qui lui apportait des nouvelles d'Orvieto. Il reconnut l'écriture appliquée, pareille à celle qui couvrait le livre de recettes d'inscriptions tracées avec une laborieuse

minutie — l'écriture de ceux qui n'écrivent guère, et pour leurs affaires seulement.

Et la lettre disait :

« Mon cher Giovannino,

« Le temps me dure singulièrement depuis que tu es parti. Quand tu étais à la Scuola, ce n'était pas la même chose : je pensais toujours que les vacances reviendraient et toi aussi. Maintenant que tu es chez des princes, c'est bien différent : il me semble que tu es parti pour l'autre monde, et que si tu en reviens, tu seras tellement changé que je ne te reconnaîtrai plus. Qu'est-ce que tu veux, quand on est vieux, on se fait des idées. Tu ne te figures pas comme je m'ennuie de toi, tout seul dans ma boutique ! Avec cela, je n'ai pas grand'chose à faire, car la mercerie ne donne pas beaucoup.

« Enfin, tout le monde me dit que tu as eu de la chance et qu'il ne pouvait rien t'arriver de mieux. Alors je ne me plains pas. Au contraire !

« Il faut que je te dise que j'ai rencontré l'Agnesina, l'autre jour. Elle n'est pas gaie, la *poverina !* Elle m'a demandé de tes nouvelles ; je lui ai répondu que tu allais bien. Elle pense toujours à

toi, tu sais ; et elle sent que tu n'as plus ton idée sur elle. Elle ne te fait pas de reproches, mais elle avait les larmes aux yeux en me parlant de toi. Ce n'est pas une mauvaise fille. Seulement, maintenant que te voilà quasiment gentilhomme, ce qu'on avait arrangé pour vous deux, dans le temps, ne peut plus aller. Je lui ai expliqué tout doucement, elle a bien compris. Comme je te dis, ce n'est pas une mauvaise fille. Elle a séché ses yeux et m'a serré la main, et puis elle m'a dit : « N'y pensons plus, monsieur Santi : vous écrirez à Giovannino que je lui souhaite d'être heureux. » Cela me faisait de la peine, mais tant pis ! Moi, je songe d'abord à ton avenir, n'est-ce pas ? »

Giovannino rêvait. La boutique paternelle, Orvieto, Agnesina, comme c'était loin ! Agnesina surtout.

IV

Il arriva que l'archiduc fut contraint de s'absenter pour aller visiter à Naples une de ses parentes, qui était malade. Il déléguait, en partant, le soin de veiller au maintien de l'étiquette, dans la maison, et la garde spéciale de Serafina à la vieille Dalmate qui servait à celle-ci de duègne et de *camerera mayor*. Mais cette dame était bien âgée, et bien absorbée aussi par le tracas que lui causaient une santé chancelante et des rhumatismes : elle s'acquittait de sa tâche avec le détachement que les vieillards montrent volontiers pour toutes choses, hormis celles qui les concernent personnellement.

Il en résulta un relâchement de la discipline générale et un certain laisser-aller, à la faveur des-

quels Serafina se trouva un peu plus libre. En dehors des leçons, quelques tête-à-tête purent avoir lieu entre elle et Giovannino, soit au salon de musique, soit sur la grande terrasse du jardin d'où ils contemplaient ensemble l'admirable épanouissement de la plaine.

Serafina aimait la nature : elle cédait à l'influence du romantisme naissant. On lui avait permis Manzoni, *le Génie du Christianisme* et *les Premières Méditations* de M. de Lamartine ; elle avait lu en cachette d'autres ouvrages qu'elle emportait sous les bosquets, enveloppés dans son châle : les poèmes de lord Byron, *Werther*, *Corinne*. Les sentiments tumultueux, les passions véhémentes et les tirades grandiloques avaient glissé sur la surface de son âme sans en troubler les limpides profondeurs ; souvent il lui était arrivé de se demander ce que voulaient, avec leur emphase et leurs revendications, tous ces héros, toutes ces héroïnes perpétuellement insurgés contre Dieu et l'ordre de choses établi. Mais elle s'était assimilé ce qui pouvait convenir à sa délicatesse et à son innocence : l'amour naïf de la nature, une mélancolie sans cause, des désirs sans objet et une sorte

d'attendrissement continuel à propos de tout. Enfin, cet état d'âme noble et chimérique où vécurent, grâce à des génies élégiaques, toutes les jeunes femmes et toutes les jeunes filles de ce premier quart de siècle.

Rien de coupable, ni seulement de trouble, n'altérait la parfaite pureté de son cœur, la sérénité de son intelligence, et, pour ainsi dire, son heureuse santé morale. Mais elle se sentait envahie, après ces lectures, d'un vague délicieux qui était la seule impression durable qu'elle en gardât.

L'éducation qu'on donnait alors à la jeunesse se ressentait encore un peu de l'influence du XVIIIe siècle, et nommément de la philosophie de Rousseau, tempérée par celle du christianisme. Serafina avait été élevée par sa première maîtresse, une institutrice française émigrée, dans un optimisme ingénu qui la portait à croire à la bonté des hommes, à placer au rang des premières vertus, et des plus nécessaires, la sensibilité et la simplicité. Tout cela s'accommodait tant bien que mal d'une étiquette méticuleuse, déjà surannée ailleurs, et qui n'était plus guère observée que dans les petites cours d'Allemagne et d'Autriche.

L'archiduc parti, elle jouissait enfantinement de sa liberté neuve. Pour un peu, toute archiduchesse qu'elle fût, elle aurait interrompu la leçon de solfège pour proposer une partie de raquette à Giovannino. L'instant d'après elle devenait tout à coup rêveuse, recueillie ; elle se penchait avec attendrissement sur les roses du parterre, et sans les cueillir, respectant en cela les préceptes de ses philosophes « sensibles », elle les respirait longuement, et elle baisait leurs pétales, tièdes de soleil.

Ou bien, elle s'accoudait au parapet des terrasses, qu'elle fût seule ou en compagnie de Giovannino ou de quelque fille de chambre. Le menton dans la main, elle regardait l'horizon, inlassablement. Qu'y cherchait-elle ? Sa chimère,

... Ce bien idéal que toute âme désire
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour.

Et elle murmurait, sans aucun accent, de sa voix claire, les vers de Lamartine. En vérité, c'était une petite archiduchesse bien romantique qui se promenait sous les cyprès de la villa d'Este.

Après quoi, elle avait de joyeuses causeries avec Giovannino. Il eût été plutôt timide, mais

elle lui communiquait son entrain, sa gaieté. Elle l'interrogeait sur lui-même, curieuse d'une existence qui ressemblait si peu à la sienne. Elle lui faisait tout raconter, ses études à la Scuola, son enfance dans la boutique paternelle. Ces humbles détails l'intéressaient ; elle n'avait pas besoin, en le questionnant, d'affecter cette condescendance des grands, humiliante pour les petits à l'égal d'une aumône. Il lui conta ainsi comment il était devenu musicien, et comment la faveur de monsignor Ammanati avait décidé de son sort.

— Donc, monsieur Santi, remarqua-t-elle, si le cardinal ne s'était pas trouvé à l'office du Duomo, au moment où vous chantiez le *Magnificat*, de votre jolie voix, vous ne seriez pas aujourd'hui un grand artiste, et vous ne seriez jamais venu à la villa ?

Elle se tut un instant, puis ajouta :

— C'eût été dommage !

Giovannino entendit avec joie la douce parole. Les joues de l'archiduchesse rougirent violemment. Elle se hâta de reprendre :

— Oui, c'eût été dommage. Car si je comprends

la musique maintenant, si je l'aime vraiment, c'est bien grâce à vous, monsieur Santi.

N'avait-elle voulu dire que cela? Elle n'aurait pas tant rougi ensuite.

Il y eut entre eux un silence. Elle le brisa, tout à coup, d'un éclat de rire :

— *Passa un angelo!* s'écria-t-elle, comme on dit en pareil cas. Allons, monsieur Santi, assez de paresse! Travaillons. Faites-moi un peu repasser cet air de la *Molinara!*

Cependant l'été s'appesantissait sur la villa ; les journées étaient terribles, on ne vivait vraiment que le soir, car les nuits. comme presque toujours en Italie, gardaient une certaine fraîcheur. Malgré les gronderies de la Dalmate, terrifiée à l'idée du serein qui ne manquerait pas de rouiller ses antiques épaules, Serafina s'attardait sur la terrasse. Finalement, apitoyée et impatientée à la fois, la jeune archiduchesse envoya la duègne se coucher.

— Votre Altesse n'y songe pas, protestait celle-ci. Je ne puis laisser Votre Altesse seule.

— Pourquoi pas? répliqua tranquillement Serafina. L'air de la nuit ne vous vaut rien. Allez donc, ma bonne, allez...

— Mais, Votre Altesse...

Sollicitée en sens contraire par son devoir et par ses rhumatismes, elle n'hésita pas longtemps. Elle s'en fut.

Serafina, demeurée seule, s'accouda au balustre, dans l'attitude qui lui était familière, le regard plongeant dans l'harmonieux chaos de marbres et de feuillages, qui s'étageait au-dessous d'elle. Elle perçut tout à coup une mélodie qui par les fenêtres ouvertes s'échappait de la villa. Giovannino improvisait au piano.

Il mêlait habilement des thèmes de Rossini, de Cimarosa, de Paesiello ; Serafina reconnut aussi, sous le voile étincelant des variations, quelques motifs du *Pirate*, que toute l'Italie chantait alors. C'était une musique brillante et légère, limpide et fluide, où tremblait tout le clair de lune. Non pas celui de l'Allemagne, plus vaporeux que lumineux, où flottent des grisailles d'ombre, avec les senteurs énervantes des tilleuls. Mais le clair de lune italien, éclatant de netteté, qui sculpte les contours du paysage, sans rien de flou, dans la douceur des bleus et des gris d'argent qui flattent la vue.

Une vague de bonheur souleva le jeune sein de Serafina ; la mélodie venait de se taire et le silence en frémissait encore. L'archiduchesse aurait voulu parler, dire à quelqu'un l'émotion qu'elle recevait de la musique et de la nuit ; mais, près d'elle, il n'y avait plus personne. Alors spontanément, comme on soupire, comme on rit, comme on pleure, elle chanta, — ou plutôt toute sa jeunesse chanta dans sa voix.

C'était l'air de Rosina dans *Il Barbiere*, tel qu'il fut écrit, sans les ornements exécrables par lesquels on le déshonore ; une des plus radieuses mélodies qui aient jamais célébré le divin essor d'une âme vers l'amour et la joie de la vie.

On lui répondit.

Le piano de Giovannino accompagnait le chant de Serafina d'une harmonie preste et bondissante, d'un agile torrent de notes qui tintaient clair ; il commentait l'allégresse de la chanteuse, il se réjouissait, il s'exaltait, il se grisait avec elle et comme elle du rythme heureux. Une entente singulière, une parfaite correspondance de sentiments, encore plus que l'accord musical, rapprochait, reliait, malgré la distance, la chanteuse et le musi-

cien, les unissait mieux qu'une conversation, où ils n'eussent échangé que des paroles quelconques, au lieu de ces lyriques accents.

Serafina, ayant achevé, se tut, et le piano avec elle, comme si Giovannino avait attendu d'elle l'inspiration, pour accorder son rêve au sien.

La jeune fille s'était un instant recueillie. Puis elle reprit : les premières mesures du duo de *la Flûte enchantée* se déroulèrent dans le silence.

La voix de Giovannino répondit à celle de Serafina : ce fut un idéal dialogue, succédant au monologue enflammé de tout à l'heure. Maintenant, ils conversaient réellement à travers l'espace.

Ce n'était plus à la nuit qu'ils livraient leur âme ; ils se confiaient l'un à l'autre leur extase et leurs vœux les plus secrets. Serafina avouait le trouble innocent de sa jeunesse qui se libérait enfin, grâce à la solitude, à l'ombre claire, aux étoiles, de la léthargie qui avait si longuement pesé sur elle. Giovannino disait sa ferveur, son admiration tremblante, l'adoration qui le pénétrait tout entier, enfin, ce qu'il n'aurait pu lui murmurer sans mourir de honte, ce qu'elle aurait jugé criminel d'entendre, et qu'elle entendait pourtant

à travers la mélodie complice. Eux qui rougissaient puérilement, pour un mot qui leur paraissait trop hardi ou trop familier, pour une inflexion, un geste, ils se sentaient unis aussi purement, mais aussi complètement qu'il est permis à deux êtres, leurs âmes mêlées et confondues de même que leurs voix.

Peut-être ne se le diraient-ils jamais par des paroles expresses, et cependant aucun d'eux, maintenant, ne pouvait plus douter que l'autre l'aimât.

V

Quand l'heure de la leçon les réunit le lendemain, ils ne firent aucune allusion aux extases de cette nuit. Ils n'en parlèrent pas davantage les jours suivants, mais le souvenir demeurait entre eux, en même temps qu'une sorte de gêne pudique qui n'était point sans charme. Elle disparaissait momentanément lorsqu'ils n'étaient plus que maître et élève, aux instants où la musique les ressaisissait tout entiers ; elle renaissait dès le travail interrompu, et ils se retrouvaient tout embarrassés de se voir, de se parler, car, malgré les paroles banales qu'ils échangeaient, devant la duègne et les domestiques, chacun d'eux savait à quoi pensait l'autre. Jamais plus il n'y aurait entre eux l'abandon d'autrefois qui, de l'archiduchesse et de l'humble maître à chanter, avait fait presque deux camarades.

. . . .

— Votre Altesse est bien songeuse, observait la Dalmate, quand elle se promenait dans les allées avec Serafina, qui restait une heure sans dire un mot.

— C'est cette chaleur qui m'abat, se hâtait de répondre la jeune fille. Après quoi elle retombait au silence et à la rêverie.

« Est-ce que je l'aime ? » se demandait-elle pour la première fois, et elle savait déjà la réponse à cette question.

Une telle pensée, à vrai dire, ne l'humiliait pas et ne la mettait pas non plus en révolte contre elle-même. Des reines ont aimé des pages. Que s'ils étaient nobles et Giovannino fils d'un mercier d'Orvieto, celui-ci, par contre, portait une couronne artistique. Et les philosophes, qui avaient inspiré l'éducation de l'archiduchesse à travers l'enseignement de son institutrice française, ne professent-ils point que tous les hommes sont égaux ?

Serafina admettait donc qu'elle pût, sans crime ni déchéance, avoir pour Giovannino un sentiment inspiré à la fois par la morale de Jean-

Jacques, par les lectures romantiques, et surtout par la solitude de sa vie, enfermée dans la prison merveilleuse du jardin.

Mais, dans la plus gracieuse enveloppe, la petite archiduchesse logeait deux âmes fort différentes : l'une, qui lui appartenait en propre, rêvait, aspirait, raisonnait ; l'autre, qu'on lui avait imposée, legs d'innombrables aïeules, décidait et agissait selon de très anciennes formules.

L'âme personnelle de Serafina inclinait à l'amour pour Giovannino, pour le passant mélodieux qui était venu l'arracher, par la magie de la jeunesse et du chant, à son sommeil de princesse enchantée.

Son âme traditionnelle l'écartait de lui.

« Je l'aime ! Je ne dois pas l'aimer ! »

Son bonheur et son malheur tenaient dans ces deux formules.

Et elle était une pauvre petite archiduchesse bien tourmentée et bien à plaindre.

*
* *

L'absence de l'archiduc s'était prolongée fort au delà de ce qu'il avait prévu ; on l'avait retenu à la cour de Naples, et l'amabilité de son hôte royal l'avait contraint de se laisser faire, malgré l'impatience qu'il avait de retrouver sa fille, sa villa et ses chasses du Monte-Cavo. Sa tante Walburge était depuis longtemps rétablie quand il obtint licence de quitter Naples.

Lorsqu'il revint, l'automne commençait ; la chaleur avait diminué un peu, mais on s'apercevait surtout de la saison à la brièveté des soirs qui s'éteignaient vers sept heures, en plein éclat et presque sans crépuscule. La fraîcheur de la nuit lui survivait encore assez avant dans la matinée, la pureté de l'air transparaissait comme du cristal, l'atmosphère s'enflammait à certaines heures du jour, mais elle ne pesait plus aux épaules, ainsi qu'une chape de polmb ardent. On se sentait plus léger, soulevé de terre par des ailes. Plus que tous, les jeunes amoureux éprouvaient le bienfait de cette époque délicieuse de l'année ; ils flottaient dans leur rêve, au-dessus du sol.

L'enchantement de la saison avait endormi les scrupules et les inquiétudes de Serafina ; après les premiers effarements, quand elle avait découvert qu'elle aimait Giovannino, elle s'était rassurée en se disant qu'elle saurait immoler cet amour aux devoirs d'une archiduchesse envers le monde et soi-même, mais qu'en attendant le jour où la destinée lui reprendrait Giovannino comme elle le lui avait amené, elle pouvait bien goûter en toute innocence la douceur de cette tendre amitié.

« Il s'en ira, pensait-elle, ou c'est moi qui m'en irai quand on me mariera. Nous serons assez tôt séparés. Je n'ai rien à me reprocher ni à craindre, en l'aimant comme on aime quelqu'un qu'on doit bientôt perdre, sans trop m'attacher... »

L'archiduc, lui aussi, depuis deux jours qu'il était revenu, montrait une physionomie heureuse, et qui s'éclairait d'un rayonnement inaccoutumé, surtout lorsqu'il regardait sa fille. Ses yeux révélaient un contentement épanoui, une sorte d'extase ; on eût dit qu'il ne l'avait jamais bien vue, qu'elle lui était nouvelle, et qu'il venait subitement de découvrir son charme.

A quoi fallait-il attribuer ce regain de ten-

dresse paternelle ? A la séparation prolongée, à la joie du retour, à l'influence amollissante de ces beaux jours où tout semble se fondre dans une douceur dorée, même les cœurs d'archiducs?

Non, la joie du prince devait avoir une cause plus particulière : à la façon dont il regardait Serafina, on sentait qu'il avait une surprise agréable à lui faire, quelque chose de très heureux à lui apprendre, et que d'avance il s'en réjouissait.

Et, en effet, le troisième jour, il la manda près près de lui.

— Mon enfant, lui dit-il, je me suis beaucoup occupé de vous pendant mon séjour à Naples.

Ces simples mots firent battre le cœur de Serafina.

— Leurs Majestés aussi s'en sont occupées. Elles ont eu cette bonté. Vous leur devez beaucoup de reconnaissance. La Reine surtout... Vraiment la Reine a été exquise...

Le préambule s'allongeait et s'entortillait comme un écheveau maladroitement dévidé. Serafina, intriguée et même anxieuse, avait les nerfs au sup-

plice. Mais le respect lui interdisait d'interrompre, par une question directe, le développement laborieux de l'exorde paternel.

— Enfin, Serafina, reprit l'archiduc, avec une brusquerie bonhomme, vous savez que, depuis un certain temps, je songeais à vous établir, mais cela n'était pas commode en raison de la vie tranquille, trop tranquille, que nous menons ici. La Reine a eu l'idée charmante de m'aider... Il y a précisément à la Cour un jeune homme... un des grands noms de la noblesse romaine... il a eu un ancêtre roi de Hongrie : Le prince de Teano, enfin. Il veut se marier. Elle a pensé à vous pour lui... Mais vous êtes toute pâle ?

— Je suis si surprise, mon père !

— Teano a vu votre portrait, le médaillon que je porte toujours avec moi. Vous lui plaisez. Il serait ravi de l'alliance, car s'il a du sang royal dans les veines, le nôtre est impérial... Encore faut-il qu'il vous convienne, pourtant.

— Oh ! quant à cela, mon père !...

Elle voulait dire que tout époux lui convenait qui convenait à son père, et elle le pouvait sans mentir. Que lui importaient le nom et la tournure de

l'intrus qui allait entrer dans sa vie pour en chasser le rêve ? Le prince de Teano ou tout autre ?

Mais l'archiduc ne pouvait pas comprendre.

— Pardon, continua-t-il, il faut que le prétendant vous plaise... Oui, depuis que les Français ont fait leur Révolution, il y a quelque chose de changé en Europe, et même dans nos maisons. Autrefois, nous mariions nos filles sans les consulter ; elles ne s'en trouvaient d'ailleurs pas plus mal. Aujourd'hui, nous leur demandons leur avis, et parfois même on a vu la raison d'État plier devant un sentiment de jeune fille. Donc, Serafina, vous serez libre d'accueillir ou de refuser le prince, vous entendez ?

— Oui, mon père.

— Les prétentions de Teano ne doivent pas être divulguées à l'avance. Si vous le refusez, personne n'en doit rien savoir. Je m'arrangerai de façon à ce que sa venue ici ne soit point remarquée ; je recevrai beaucoup de monde cet automne ; il sera confondu parmi les autres. Et si, dans le nombre, quelqu'un vous agréait davantage... Mais c'est impossible... Ah ! mon enfant, je suis heureux, car j'espère bien que Teano vous plaira, il n'est pas

possible qu'il ne vous plaise pas... Oui, je suis heureux. Embrassez-moi, Serafina, petite princesse... Vos joues sont froides, ma fille ! Etonnant, par cette chaleur ! Vrai, cela vous cause tant d'émotion, cette idée de mariage ?

Serafina réussit à sourire.

— Et maintenant, reprit l'archiduc, je vous laisse. Il est à peu près l'heure de votre leçon de musique. A propos, M. Santi m'a dit qu'il était enchanté de vos progrès. Et vous, êtes-vous toujours contente de lui ?

— M. Santi est le meilleur des maîtres, répondit-elle en se maîtrisant pour ne pas éclater en sanglots, au rappel de ce nom.

— Et votre voix tremble, pour me dire cela ! Oh ! oh ! oh ! décidément le mariage vous trouble fort. Patience, patience, que diable ! Il viendra le prince Charmant, mais donnez-lui le temps d'arriver, petite. En attendant, ne vous énervez pas comme cela, future suzeraine de Teano. Allez travailler : la musique est excellente pour calmer les nerfs ; ainsi, moi, elle m'endort. Allez travailler, mon enfant, allez, allez !

Il lui tapota la joue et la renvoya enfin, au mo-

ment où elle n'y tenait plus. Il était temps : chagrin ou énervement, ses larmes étaient prêtes à couler.

Elle se rendit à sa leçon ; Giovannino l'attendait déjà au salon de musique, ainsi que la duègne. Elle arriva pâle et agitée encore. Elle eut de la peine à raffermir sa voix suffisamment pour chanter. Dès qu'elle était entrée, Giovannino s'était aperçu de son trouble.

— Votre Altesse paraît un peu souffrante ce matin, lui avait-il dit, et une tendre sollicitude avait percé sous la formule protocolaire.

— Non, je n'ai rien, s'était-elle hâtée de lui répondre, et en même temps elle lui avait lancé un regard qui le suppliait impérieusement de ne pas l'interroger davantage.

La leçon continua tant bien que mal. Ils étaient tous deux au supplice, et ils égrenaient des vocalises, ils perlaient des notes, ou tenaient des points d'orgue, ils battaient des trilles avec une application feinte. Cependant Serafina endurait un martyre de chagrin, et Giovannino un martyre d'inquiétude. Le pauvre maître à chanter et sa petite écolière furent héroïques ce matin-là.

La leçon finissait, et, comme les deux voix s'étaient tues peu à peu, la Dalmate somnolait sur sa tapisserie.

Avant qu'elle ne s'éveillât, Serafina se pencha vers Giovannino et lui jeta brusquement ces mots dans l'oreille :

— Je ne serai plus longtemps votre élève, monsieur Santi... On va me marier...

Le cœur serré violemment, il la regarda. Il n'avait pas encore tout a fait compris.

Mais elle s'enfuyait, sans attendre le réveil de la duègne. Et, son mouchoir devant sa bouche, elle sanglota — enfin !

*

Comme il l'avait annoncé à sa fille, l'archiduc se mit à recevoir beaucoup. Plusieurs fois par semaine, des équipages, dont la dorure disparaissait sous la terrible poussière des routes romaines, s'arrêtèrent devant la villa.

Il en descendait des hommes de haute mine, arborant cette sorte d'élégance cavalière et militaire qui était la tenue de l'époque et qui sied si heureusement au type italien ; des femmes en toilettes vaporeuses, habillées, comme avec des

nuages, de mousselines et de linons, telle était la légèreté aérienne des châles et des écharpes, coiffées de chapeaux évasés en auréoles ou de turbans qui leur donnaient un air chimérique d'Orientales, dépaysées dans le décor. Il vint ainsi des Italiennes brunes, pareilles aux nuits claires de leur patrie, et des Anglaises qui, blanches et dorées, ressemblaient, malgré leurs boucles, leurs bas blancs et leurs cothurnes lacés, aux fantômes d'Ossian. C'était la saison où les étrangers arrivent en nombre, pour jouir du magnifique automne romain.

On dansait, on faisait de la musique, on jouait la comédie, on tenait cercle pour des conversations brillantes selon la mode espagnole des *tertullias*. La villa revivait d'une vie féerique, comme aux jours du cardinal Hippolyte d'Este qui l'inaugura, à la Renaissance, parmi le concours des dames et des cavaliers. Les galants personnages épars dans les fresques et les frises semblaient réjouis par tout ce tapage d'élégances et de magnificences qui leur rappelait leur plus beau temps.

Pour Serafina et pour Giovannino, cette période de folie mondaine fut un bienfait.

L'archiduchesse avait juste le temps de changer de robe et de se faire recoiffer entre les dîners, les réceptions, les bals. Elle était lasse et étourdie toute la journée, jusqu'au moment où l'heure venait de regagner son lit, dans la chambre d'angle pareille a un berceau laqué et doré où elle dormait.

Giovannino avait fort à faire pour préparer les concerts sacrés ou profanes ; tout son temps était disputé par ses devoirs, à la chapelle et au salon ; à la fois virtuose et chef d'orchestre, il supportait tout le poids de la besogne. D'ailleurs, il y faisait merveille et l'archiduc recueillait, à son propos, mille compliments de ses invités. La marquise de Gerace voulut même lui enlever le jeune maestro pour en faire l'ornement de sa *cortina*, au palais de Viterbe.

Mais Giovannino ne songeait guère à quitter la villa d'Este tant que Serafina continuerait à y rayonner, à passer, comme une lumière blonde, de chambre en chambre.

Il se prodiguait fiévreusement dans son travail, il tâchait d'étouffer sa tristesse sous la fatigue intellectuelle et physique du compositeur, de

l'exécutant, du chef d'orchestre, harmonisant, transcrivant, dès qu'il avait cessé de jouer ou de conduire ses musiciens. Ce n'est pas toujours par enthousiasme pur que les artistes se donnent éperdument à leur labeur : à la folie d'activité qui les saisit, il y a parfois bien des causes insoupçonnées : une peine, une amertume, une douleur, dont ils ne se délivrent qu'ainsi.

Au milieu de ce brouhaha artistique et mondain, le prince de Teano arriva, un matin, de Naples.

L'archiduc présenta, tout glorieux, à Serafina un jeune homme très grand, qui avait un profil aquilin et des yeux dominateurs. Il ressemblait à un portrait de la Renaissance. Le prince s'inclina devant la jeune fille avec une grâce souple.

Elle avait eu le temps de le dévisager rapidement. Elle remarqua ses regards pleins de feu et sa bouche serrée par une volonté rigide, qui ne permettait pas à ses lèvres de se détendre tout à fait dans le sourire. Nature impétueuse, sans doute, que disciplinait un cerveau froid : dans sa séduction même, on discernait quelque chose d'autoritaire. Il l'effraya un peu.

Elle ne pouvait nier qu'il fût beau, et de ceux qui forcent tout de suite l'admiration des femmes. Mais justement, il s'imposait, il subjuguait, et, pour elle, l'amour, dont elle avait eu la révélation par Giovannino, n'était que douceur et que charme. Le même mot pouvait-il s'appliquer à cette force impérieuse qui prétendait exercer sur elle sa conquête ?

Cependant, l'archiduc la regardait d'un air de triomphe, et semblait lui dire :

— Eh bien ! comment le trouvez-vous, votre prince ? Votre père a-t-il eu la main assez heureuse pour vous pêcher un mari ?

Dans le cercle des dames assises, couraient des chuchotements admiratifs. Malgré la précaution de l'archiduc, elles s'étaient bien doutées que ce beau ténébreux venait pour Serafina. Bientôt, à ces murmures les serpents de l'envie mêlaient leurs sifflements.

— En a-t-elle de la chance, cette petite Autrichienne !

— Le plus magnifique parti d'Italie !

— Est-ce que vous la trouvez jolie, vraiment ?

— Jolie ? mon Dieu, oui, si l'on veut.

— En tout cas, il est mieux qu'elle.

En ce moment, la petite archiduchesse tant jalousée avait bien envie de pleurer. D'abord à cause du passé qui s'en allait, mis en fuite par cette impérieux survenant ; puis à cause de l'avenir qui lui faisait vaguement peur.

Cependant le prince, après l'avoir complimentée, lui adressait, sur un ton d'aisance supérieure, les propos insignifiants auxquels se borne un premier entretien entre un jeune homme et une jeune fille qui causent sous les feux croisés de cent regards. Les agréments du séjour de Tivoli, la beauté de la villa et des jardins, l'éclat de la fête en faisaient les frais, avec quelques déclarations polies sur le plaisir qu'il avait d'être présenté à Serafina, et la gratitude qu'il gardait à Leurs Majestés deNaples, grâce auxquelles il avait fait connaissance de l'archiduc.

Teano parlait bien, d'une belle voix gutturale et profonde, qui était tout à fait seyante à son type de cavalier peint par Bronzino. Il semblait parfois écouter sa propre parole, dont la sonorité le flattait, et c'était chez lui un des signes du contentement de soi : il ne doutait point d'avoir grand air, mais aussi l'avait-il incontestablement.

Les danses venaient de finir. Le prince Fabrizio de Teano et la mignonne altesse causaient sur le balcon qui surplombe le jardin. Il inclinait un peu sa haute taille en lui parlant : la superbe prestance du cavalier, la grâce si menue de la jeune fille contrastaient et s'harmonisaient à la fois.

On les imaginait mariés, formant un de ces couples selon la tradition des légendes et des complaintes de jadis. L'épouse toute menue est courbée sous l'autorité de son seigneur comme une pauvre petite fleur toute tremblante, toujours près d'être broyée, pour peu que cette force mâle, au lieu de s'étendre sur elle en protection, vienne à s'appesantir et à l'accabler.

— La robe de Votre Altesse est exquise, disait le prince, de sa voix magnifique, qui martelait les mots non sans quelque dureté.

Et un instant après :

— La santé de l'archiduc me paraît tout à fait florissante.

Debout, près du piano-forte, Giovannino regardait l'archiduchesse s'entretenir avec ce jeune homme de si fière allure. Elle paraissait tout émue, elle qui s'était montrée froide jusqu'à la

distraction avec ses autres danseurs, tant sa mélancolie l'absorbait. Elle pâlissait, elle rougissait; ses lèvres tremblaient comme si elle allait pleurer. Et tout le monde regardait le beau cavalier qui lui parlait à mi-voix.

Giovannino se rendit compte que chacun avait, en ce moment, la même pensée que lui. Ce jeune patricien était venu pour Serafina, sans aucun doute. Il devait être son fiancé.

Son fiancé!

Elle-même lui avait annoncé son mariage comme prochain; il savait que toutes ces fêtes que l'on donnait depuis quelques jours en étaient le prélude officiel; il souffrait mort et passion d'y devoir paraître, de participer aux réjouissances qui célébraient l'avènement du maître futur de Serafina.

Mais jusque-là, ce maître, il ne le connaissait pas encore. Maintenant, il le voyait! Avec une intuition qui lui ôtait la possibilité d'un doute, il se disait : « C'est lui .»

Il n'avait eu besoin que de l'apercevoir. Un homme, un prince altier, impérieux, magnifique, qui même en faisant sa cour avait l'air de com-

mander, qui parlait de haut, en se penchant, d'une voix contenue mais dont il ne pouvait éteindre tout à fait les vibrations puissantes, — oui, tel devait être l'époux d'une archiduchesse, celui qui convenait à son rang et à sa destinée.

Pauvre Giovannino, cela ne lui ressemblait guère ! Quand Almaviva paraît, Chérubin n'a plus qu'à rentrer dans la coulisse.

Et il eut la force de sourire à ce souvenir de son cher Mozart.

VI

Les fiançailles de l'archiduchesse Serafina avec le prince étaient maintenant officielles.

Ce jour-là il faisait plus lourd que de coutume ; la jeune fille, qui se plaignait d'une migraine, sans doute causée par la fatigue, venait de descendre au jardin, pour y chercher un peu de fraîcheur auprès de la pièce d'eau. La Dalmate, occupée à organiser le trousseau, à correspondre avec les fournisseurs de Paris et de Vienne, à discuter avec ceux de Rome qui réclamaient l'honneur d'une commande, n'avait plus le temps de trottiner sur les talons de sa maîtresse. Serafina, à son grand soulagement, se trouvait seule.

En arrivant sous les cyprès, elle aperçut Gio-

vannino qui traversait le jardin. Leurs regards se croisèrent, et ils tressaillirent tous les deux.

— Monsieur Santi ! lui dit-elle.

Elle l'appelait ; il s'approcha.

— J'ai à vous parler, continua-t-elle, et les occasions où je puis le faire sans témoins sont si rares, qu'il nous faut vite profiter de celle-ci.

Tandis qu'elle prononçait ces mots, Giovannino la regardait. Ses joues enflammées, ses lèvres qui tremblaient, montraient assez l'effort qu'elle s'imposait pour vaincre sa pudeur, mais ses yeux bleus se fixaient sur le jeune homme très francs et très doux.

— Nous allons être séparés, reprit-elle. Et nous nous serons connus peu de temps. Mais cela a suffi, je vous le jure, pour que je n'en perde jamais le souvenir.

Son émotion passait dans sa voix ; on y sentait des larmes contenues. Elle se domina.

— Je vous remercie, monsieur Santi : vous êtes venu dans ma vie à un moment où elle n'était pas sans quelque mélancolie, malgré l'affection de mon père. Vous m'avez fait connaître de grandes joies artistiques. Et... je vous dois encore plus.

Elle hésita un instant et reprit :

— Vous m'avez témoigné une amitié véritable et c'est là une chose qui nous est très précieuse, à nous autres, parce que c'est celle qui, d'ordinaire, nous manque le plus. Les hommages, les flatteries, les adulations, souvent envieuses, nous avons tout, tout, excepté cela. J'ai senti que vous, du moins, malgré l'étiquette, malgré la distance que le monde met entre nous, vous aviez de l'affection pour moi... Monsieur Santi, de tout mon cœur, je vous en remercie.

— Oh ! princesse !

Personne ne pouvait les voir. D'un mouvement impétueux et charmant, il se baissa, se prosterna presque sur le sable de l'allée, et il posa ses lèvres sur le bas de la robe blanche.

— Relevez-vous, monsieur, relevez-vous et calmez-vous, je vous en supplie, pour que je demeure calme moi-même. J'ai besoin de forces pour aller jusqu'à la fin de ce que j'ai a vous dire... Monsieur Santi, cette séparation m'affecte plus que je ne voudrais vous l'avouer. Je me serais crue plus courageuse. Aidez-moi à la subir, en étant plus fort que moi contre cette tristesse qui

nous est commune... Il faut que vous me promettiez quelque chose...

— Ma vie est à vous, princesse.

Elle sourit faiblement.

— Je ne vous la demanderai pas. Et pourtant c'est un sacrifice que j'attends de vous, une preuve de votre affection pour moi...

Elle rougit davantage.

— Hier, mon père s'entretenait avec le prince à votre sujet. L'archiduc exprimait le désir de vous voir continuer vos fonctions auprès de moi, après mon mariage. Il voulait que le prince vous emmenât à Naples, et celui-ci, qui vous apprécie, y semblait assez disposé...

Elle se tut un instant et parut rassembler ses forces pour achever ce qui lui restait à dire.

— Eh bien, monsieur Santi, je vous supplie de ne pas accepter cette proposition qu'on va vous faire.

— Princesse ! ...

— Je vous demande cela comme une grâce. Écoutez-moi, monsieur Santi, écoutez-moi, et surtout secourez-moi. Je vais commencer une vie nouvelle, très différente de celle que vous m'avez

vue mener jusqu'ici, et qui ressemblait à une sorte d'enfance heureuse. Il faut que j'en convienne, cette première vie-là, je ne la regrette que trop. Vous y avez été mêlé, vous me la rappelleriez sans cesse, et il ne le faut pas. D'autant plus...

Elle s'arrêta encore, son visage se contracta par l'effort qu'elle faisait.

— D'autant plus qu'une des choses qui me la font regretter davantage, cette existence qui va se clore, c'est... c'est votre amitié... mon ami.

Elle lui donnait ce nom pour la première fois, au moment où ils allaient se séparer, Giovannino sentit un flot de douceur et de désespérance lui noyer le cœur. La double impression fut telle qu'il ne pouvait la supporter.

— Oh! murmura-t-il, mourir pour vous princesse ! mourir pour vous !

— Vous ferez ce que je vous demande? répondit-elle. Vous me le promettez ?

— Je vous le promets.

— Les raisons de votre refus, vous les trouverez aisément. Vous direz, par exemple, que vous ne voulez pas trop vous éloigner d'Orvieto à cause

de votre père... L'archiduc vous gardera ou il se chargera de votre avenir.

— Oh ! mon avenir, princesse !...

— Ne parlez pas ainsi. Je veux que vous soyez un grand artiste, et célèbre. Je le veux pour vous, pour moi, pour nous deux. J'entends être fière de vous. Le souvenir que vous me laissez m'est doux : rendez-le-moi glorieux. C'est le désir d'une amie que vous ne reverrez plus guère, mais qui ne vous oubliera pas.

— Vous daignerez vous souvenir de moi ?

— Je ne pourrais pas faire autrement... Ah ! mon ami, je vais être une princesse très admirée, très fêtée, très enviée surtout. Cela commence déjà, car j'ai surpris autour de moi certains regards... Mais du jour où je serai devenue la femme du prince de Teano, j'aurai complètement cessé de vivre pour moi-même. Je vivrai pour le monde, et c'est là notre grande misère, à nous autres. Mais nous n'avons pas le droit de nous y soustraire. Il ne fallait pas naître archiduchesse !... Notre rencontre ne pouvait être que très brève ; j'ai recueilli, comme une faveur passagère du sort, votre sympathie, votre amitié...

— Dites : mon adoration, princesse.

— Soit, ces mots, entre nous, ne sont plus à craindre, puisque nous allons nous quitter. Grâce à vous, avant de devenir une pauvre princesse comme les autres, j'ai été une enfant heureuse, bercée de musique, de rêve et d'affection. Cela n'a pas duré longtemps, car le destin veillait et ne me laissait qu'à regret un répit de quelques jours. Mais enfin cela aura été, et cela restera pour moi, dans l'avenir, une grande douceur. Pour qu'il en soit ainsi, pour que rien n'altère cette douceur-là, il ne faudra plus nous revoir.

— Je vous obéirai.

— Merci.

Elle lui tendit sa main, qu'il baisa.

C'était le même geste qu'elle avait eu lors de leur première rencontre, quand l'archiduc lui avait présenté Giovannino. Mais quelle signification douloureuse et tendre il prenait aujourd'hui, geste d'adieu irrévocable !

Et comme les lèvres de Giovannino tremblaient en se posant sur la frêle chose sacrée, qui frémissait sous leur caresse !

Un baiser sur la main ! jamais ils n'iraient plus

loin, ces deux enfants qui s'étaient aimés et qui avaient eu le courage de ne pas se le dire même en ce moment.

Et cependant quel amour jeune, impétueux, divin, avait été le leur!

Quelle tragédie sans éclats, sans bruit, sans parole s'était passée entre ces deux âmes adorablement naïves et tendres — celle de la petite archiduchesse et celle du petit musicien!

Les cyprès, très doucement frémirent, les massifs oscillèrent. Les cygnes, qui tournaient avec lenteur dans le bassin, battirent des ailes, comme si quelque inquiétude ou quelque désir douloureux les eussent tourmentés. Des arbres, blessés par l'automne, des feuilles tombèrent aux pieds du couple lentement, languissamment, comme un adieu des choses à ceux qui se disaient adieu.

VII

L'archiduchesse arriva brisée de fatigue au jour de ses noces. Les essayages interminables, les compliments à recevoir et à rendre, la monotonie ininterrompue des présentations, cent personnes par jour défilant devant elle, et dont chacune l'observait, épiant ses plus secrètes impressions sur son visage, les femmes surtout, envieuses et hostiles — tout cela l'avait harassée. Dans la lassitude de son corps, ses nerfs criaient, et dès qu'elle pouvait se retirer un moment dans sa chambre, c'était pour pleurer. Non sur ce mariage, auquel elle s'était résignée, mais à cause de la persécution incessante qu'exerçait sur elle la tyrannie des usages et du monde.

Leurs Majestés de Naples avaient envoyé un

chambellan pour complimenter la future princesse; le Très Saint-Père adressait, par un prélat domestique, sa bénédiction aux fiancés. Dix fois par jour, Serafina devait entendre célébrer son bonheur et prendre la figure d'une personne comblée, qui ne sait comment porter sa joie.

Malgré les efforts de sa vaillance, elle n'y réussissait pas toujours. Si le prince Fabrizio avait été plus clairvoyant, et surtout moins sûr de son empire sur toutes les femmes, y compris sa fiancée, il se serait aperçu de la contrainte que s'imposait Serafina pour tenir son rôle. Mais il n'y prenait pas garde ; il ne pouvait pas douter du bonheur qu'il lui apportait en l'épousant.

Parmi tant de cérémonies qui accablaient la pauvre archiduchesse de leur importunité, une au moins l'émut doucement, toute gracieuse et naïve.

Selon l'ancienne coutume de la campagne romaine, les jeunes filles de Tivoli et des villages voisins vinrent lui apporter les dernières fleurs et les premiers fruits de l'automne, dans des corbeilles, et lui chantèrent la chanson des noces. Celle qui les conduisait, une belle fille qui portait le corsage rouge et bleu et la coiffe plate du La-

tium, s'inclina devant elle pour lui baiser la main.

Mais, dans un mouvement brusque, Serafina l'attira contre sa poitrine et l'embrassa comme une sœur.

— Comment vous appelez-vous ? lui demanda-t-elle.

— Teresa, s'il plaît à Votre Altesse, répondit la *ontadina* rougissante, ne sachant que penser d'un tel honneur.

— Alors, Teresa, priez Dieu pour moi, afin qu'il m'accorde la grâce d'être une bonne épouse. Et quand vous vous marierez, faites-le-moi savoir. C'est moi qui veux vous offrir votre robe de noces. Vous n'oublierez pas de me prévenir, n'est-ce pas ?

— Non, Votre Altesse.

Et Serafina embrassa une fois encore, avec une sorte d'emportement, la jeune paysanne étonnée de ce baiser violent sur ses joues brunes.

« Va, pauvre fille, songeait l'archiduchesse, va et sois heureuse ! Tu n'as rien, tu ne possèdes que ta jupe voyante et ton *mezzaro* bien blanc, et encore quelque verroterie. Il est juste qu'en compensation, tu sois libre d'aimer à ta guise, de te

marier avec qui te plaît. Moi, je suis archiduchesse : c'est un titre qui vaut bien un sacrifice, et je lui sacrifie mon cœur. Mais je n'ai point d'amertume contre toi, Teresa, au contraire. Je te souhaite sincèrement ce que je n'aurai jamais : ma part de bonheur et d'amour, je t'en fais cadeau. Sois heureuse, sois une belle fleur rustique bien épanouie : c'est ta mission, à toi. Moi, je vais tâcher d'accomplir la mienne. Si j'avais pu, c'est peut-être ta destinée que j'aurais choisie, mais on ne m'a pas consultée. Et puis, si je ne dois pas avoir d'amour, il me restera l'honneur d'avoir rempli mon rôle : c'est quelque chose, je tâcherai que cela me suffise. Allons, adieu. Teresa ! Je vais être princesse loin d'ici, à Naples, à Vienne, pendant que toi, tu vivras dans ta campagne natale, tu fileras sur le seuil de ta maison, en écoutant la musique que font les chutes de l'Anio. Il faut bien qu'il y ait des existences de toute sorte. Tu es la plus favorisée sans doute. Tant pis pour moi, tant mieux pour toi, mon humble sœur. Adieu. Teresa ! »

Pour Giovannino, il lui semblait faire un rêve douloureux ; il ne pouvait pas encore croire à la

réalité prochaine du mariage de Serafina. C'était hier qu'il lui donnait sa leçon, qu'il pliait sa voix aux exercices du solfège, qu'il mêlait sa propre voix à celle de son élève. Leur duo ineffable dans la nuit d'été retentissait encore au plus profond de sa mémoire. Oui, tout cela était d'hier à peine. Mais la catastrophe était pour demain. Demain, Serafina épouserait le prince de Teano, et pour obéir au vœu de l'archiduchesse, il devait renoncer à les suivre. Demain, elle serait à jamais perdue pour lui.

Les hommes savent peu dissimuler, Giovannino jouait moins bien son rôle que Serafina ; sa tristesse eût été trop visible pour tous, si d'aventure on s'était avisé de faire attention à lui, en ce moment, dans le palais rempli d'activité et d'affairement, à la veille du grand jour.

Quelqu'un pourtant en fut frappé : son protecteur, le cardinal Ammanati, qui arrivait de Rome tout exprès pour bénir le mariage.

Giovannino, qui, même dans sa détresse, ne pouvait oublier tout ce qu'il avait dû à la bonté du cardinal, lui montra sa gratitude par l'empressement respectueux de son accueil, mais il ne réussit

pas à feindre la joie. Monsignor Claudio Ammanati était d'ailleurs trop fin pour s'y tromper.

C'était un prélat charitable, éclairé et spirituel à la fois, dans le genre du délicieux Ganganelli, très bon chrétien et pourtant un peu épicurien, très peu : ce qu'il fallait pour achever l'élégance de ce type ecclésiastique et aristocratique en même temps. Il aimait Dieu, les hommes et la musique avec le parfait bon goût que les esprits justes manifestent en toutes choses, et sa vertu était plus intelligente que la corruption de bien des fils du siècle.

Il considéra paternellement celui qu'il regardait comme son fils spirituel, car il en avait pour ainsi dire recréé l'âme et engendré le talent — filiation aussi réelle que celle qui rattachait Giovannino Santi à l'humble mercier d'Orvieto.

— Viens un peu ici, *figliuolo*, lui dit-il. Il y a quelque chose dans tes yeux qui ne me plaît guère. Je m'attendais à te trouver tout joyeux et gaillard, car te voilà sur la route du succès, mon garçon. L'archiduc s'est coiffé de toi, le monde te fait fête et tu es en passe de devenir, d'ici à quelque temps, le maestro à la mode.

— Oh ! Éminence !...

— Mais si, mais si... Et qu'est-ce que je trouve en arrivant ? Un chevalier de la Triste Figure. *Per Bacco*, tu as une mine singulière pour un triomphateur. Ah ! çà, voyons, qu'est-ce qu'il y a ? Confesse-toi.

— Mais il n'y a rien, Éminence.

— *Ragazzo*, tu as tort de mentir. Le mensonge est un péché mortel, et avec moi qui te connais, c'est une bêtise... Après tout, si tu y tiens, tu peux garder ton secret. Mais, quand tu auras besoin d'un conseil, viens me trouver.

— Ce sera peut-être bientôt, Éminence.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu m'annonces cela de façon bien solennelle.

— Je pense souvent que je me suis trompé quand j'ai décidé de rester dans le monde. Je n'étais pas fait pour y vivre.

— On ne le dirait guère à voir comme tu y réussis. Que me racontes-tu là ?

— Éminence, je ne puis pas m'expliquer davantage. Non, en vérité, je ne le puis pas.

— Pourquoi donc ?

— Il faudrait vous parler de quelqu'un... que

je ne puis pas vous nommer, que j'ose à peine me nommer à moi-même, dans ma pensée. Je n'en ai pas le droit. Tout ce qu'il m'est permis de vous dire, c'est que j'ai beaucoup souffert dans le monde !

— Déjà ?

— Oui, Éminence. Et souvent, depuis que je suis ici, j'ai eu l'intention de le quitter, de me réfugier près de vous, près de Dieu.

— Mon enfant, regarde-moi donc un peu, en disant ces choses-là.

Avec une familiarité paternelle, il avait pris la tête de Giovannino entre ses mains, et le forçait à tenir ses yeux dans les siens. Lui-même le considérait avec un mélange d'indulgence et de malice.

— Mon ami, tu parles d'une façon bien édifiante, et je serais tout prêt à t'encourager dans ce pieux dessein, si seulement je pouvais y croire. Malheureusement, je n'y crois pas. Il ne faudrait pas quand on parle d'entrer dans les ordres, porter cet habit de cavalier qui remplace le modeste costume religieux de la Scuola...

Giovannino jeta un regard confus sur son habit qui lui allait fort bien.

— Il ne faudrait pas non plus avoir les cheveux

en boucles et parfumés. Et surtout, *piccinino,* il ne faudrait pas me montrer ces yeux languissants où l'amour de la créature, j'en ai peur, brille beaucoup plus que l'amour de Dieu. *Giovannino mio,* on ne me raconte pas d'histoires, à moi. Tu as une amourette contrariée, mon fils, et voilà toute ta vocation religieuse. Eh bien ! elle ne me satisfait pas.

— Éminence, je vous jure...

— Tu as déjà menti une fois, garçon... Oui, oui, tu voudrais te jeter en Dieu à peu près comme on se jette à l'eau : est-ce que tu crois que cela le flatte beaucoup ? Non, je ne t'aiderai pas à faire ce coup de tête. Attendons que l'accès soit passé. Si tu as encore les mêmes idées, nous recauserons de cela. D'ici là, relis le traité de fugue du Père Martini, un excellent ouvrage, et *le Clavecin bien tempéré,* du vieux Bach. Cela vaudra beaucoup mieux.

Le lendemain, dans la petite chapelle rocaille du Casino d'Este, Son Éminence le cardinal Claudio Ammanati consacrait le mariage de l'archiduchesse Serafina d'Autriche avec le prince Fabrizio de Teano.

Une foule de grands seigneurs et même

d'illustres dames avaient dû rester hors du sanctuaire trop étroit, où l'on voyait seulement, avec les parents les plus rapprochés, les personnages les plus considérables par leur rang ecclésiastique ou officiel, l'envoyé du Saint-Père, celui de la Cour de Naples, le ministre de l'Empire à Rome.

On regardait le prince, plus magnifique que jamais ; on regardait l'archiduchesse toute pâle, écrasée d'émotions et de fatigues, qui semblait absente de cette cérémonie dont elle était l'héroïne et la victime. Elle n'en pouvait plus, elle demandait grâce. Elle semblait poursuivre un songe, pendant le discours du prélat qui la bénissait et pendant l'échange des anneaux.

Mais quand l'orgue résonna, elle tressaillit.

Elle comprit que Giovannino lui chantait son adieu. Un adieu fervent, passionné, dans lequel un invincible amour, malgré la séparation, proclamait encore son triomphe avec une force, une véhémence, qui changeait la mélancolie en un transport mystique. Tout le monde, en admirant le jeu de l'organiste, crut que ces notes splendides célébraient l'allégresse des deux époux que le pontife venait d'unir ; en réalité, elles exal-

taient l'ivresse du sacrifice, et la puissance inexpugnable de la passion qui grandissait en s'immolant. Non, ce n'était pas de la joie, comme on se l'imaginait, c'était de la douleur, transfigurée et rayonnante dans une apothéose.

Mais la princesse de Teano fut la seule à le comprendre. Et c'est pourquoi une larme coula sous son voile.

VIII

« Vous serez certainement étonné, Giovannino, en recevant une lettre de moi, étonné et fâché peut-être. Vous vous demanderez comment cette pauvre Agnesina s'est permis de vous écrire, tout comme si elle ne savait pas depuis longtemps que vous ne désirez qu'une chose : ne plus entendre parler d'elle.

« Sans doute, vous pensez déjà qu'elle va vous faire des reproches pour l'avoir si durement traitée et humiliée. Car vous avez été bien cruel avec moi, mon ami : d'abord, quand vous m'avez quittée avec tant de froideur, sans même un baiser, et puis pendant tous ces longs mois où vous êtes resté sans m'écrire une seule lettre. J'ai beaucoup souf-

fert de tout cela. Votre père a pu vous l'apprendre.

« J'ai souffert, mais je ne vous ai point tourmenté ni importuné de mes plaintes. Je ne commencerai pas aujourd'hui. Vous pouvez lire ma lettre jusqu'au bout ; vous n'y trouverez rien qui doive vous irriter, pas de récrimination, pas de supplication, non plus.

« Alors, pourquoi vous écrire, si ce n'est pas pour me plaindre ni pour vous demander de revenir à moi ? D'abord, pour vous dire une dernière fois ce que je ne vous ai jamais bien dit : à quel point je vous aurai aimé, mon ami.

« Vous en êtes-vous douté seulement ? Je vous avais voué toute ma vie. J'ai peur que vous ne vous en soyez pas aperçu. Nous avons été amis quand nous étions tout enfants, nous nous revoyions aux vacances, lorsque vous reveniez à Orvieto ; j'étais la première jeune fille que vous eussiez connue, et vous le premier jeune homme qui se fût rencontré sur mon chemin : il était naturel à chacun de nous de penser à l'autre, quand l'idée nous venait que nous pourrions nous marier un jour. Combien de jeunes gens sont dans le

même cas, qui ne se sont point épousés pour cela, et qui ont été heureux chacun de son côté !

« Oui, peut-être, n'y a-t-il eu que cela pour vous, dans le passé, mon ami. Mais pour moi ?...

« Ah ! pour moi, Giovanni, il faut que vous le sachiez, il y a eu autre chose. Je vous ai adoré sincèrement, oui, de toute mon âme. Je me suis dit que je vivrais pour vous, et j'étais fière de m'être tenu parole, car j'étais sûre de n'avoir pas même eu une seule pensée où vous ne fussiez mêlé. Je n'ai eu de joie qu'à vous attendre et à vous revoir, et d'orgueil que par vos succès. J'entendais raconter que vous étiez devenu un grand artiste et j'étais bien trop ignorante pour en juger ; j'avais peur d'être indigne de vous, mais je me disais que je vous aimerais tant que cette affection-là comblerait la différence entre ce que j'étais restée et ce que vous étiez devenu. Et je m'efforçais pourtant de ne pas vous faire honte ; je m'instruisais, je lisais afin de ne pas vous humilier par mon ignorance. Si je vous disais tout ce que j'ai fait, tenté, rêvé, afin de ne pas trop vous déplaire, ma lettre ne finirait pas, et j'ai autre chose encore à vous dire.

« Giovanni, mon Giovannino très cher, mon

ami, l'ami de mon cœur et de mon âme, j'ai à vous dire adieu. C'est moi qui écris ce mot la première, est-ce possible ? C'est pourtant vrai.

« Que voulez-vous ? Je suis si lasse d'avoir tant aimé sans être vraiment aimée ! Car vous ne m'avez jamais aimée vraiment, mon ami, et je ne vous le dis pas comme un reproche ! Quelqu'un m'aime, je n'ai pas le courage de le renvoyer.

« Je puis vous le nommer, n'est-ce pas ? Il n'est pas à craindre que vous en soyez jaloux. C'est Titta Ruffoni, le fils du marchand qui demeure dans notre rue. Il m'accepte, il est trop heureux de m'obtenir, telle que je suis, triste et toute préoccupée encore de vous. S'il veut se contenter d'amitié, d'estime, de dévouement et de fidélité, il peut compter sur tout cela de ma part. Un amour, il ne l'aura jamais, ni lui ni personne. Puis-je espérer que cette assurance vous fera plaisir ? Ou bien ai-je à tel point cessé d'exister pour vous qu'il vous soit indifférent d'apprendre que, malgré moi, je vous aimerais toujours ?

« Adieu encore, Giovanni. Adieu. Soyez heureux.

« Agnesina. »

Giovannino, quand il eut fini de lire, garda quelque temps la lettre entre ses doigts. Puis il les ouvrit et elle lui échappa, comme lui échappait celle qui l'avait écrite.

Agnesina se mariait ! C'était tout un passé qui se détachait de lui : Agnesina le lui emportait, en s'en allant, comme l'archiduchesse Serafina lui avait emporté son rêve ; une part de lui tombait encore au néant.

Un mois plus tôt, la perte lui eût été à peine sensible, quand il planait dans le songe avec Serafina ; maintenant, elle l'accablait. Naguère (ceux qui n'aiment plus ont de ces injustices), il en aurait presque voulu à Agnesina parce qu'elle continuait à l'aimer : cette tendresse inlassable, si discrète pourtant et silencieuse, lui faisait l'effet d'une poursuite dont il était importuné et irrité. Il aimait ; il était aimé ; que lui voulait-on avec ces soupirs et ces larmes qu'il ne voyait pas, mais qu'il devinait ? Un vague remords, qui se mêlait à cet agacement, l'exaspérait au lieu de le combattre. Oui, il avait été cruel pour Agnesina : c'était entendu. Mais est-ce qu'on peut vivre à sa guise sans faire souffrir quelqu'un ? Est-ce que la poussée de

nos sentiments et l'épanouissement de nos instincts ne gênent pas toujours quelque autre, qui croît à côté de nous ? Et cependant, chacun, après tout, a le droit de se développer selon sa nature.

Dès qu'il avait senti les premiers craquements dans l'édifice de son rêve, aux premières atteintes de la douleur, il avait eu un retour de sympathie pour celle qui avait tant souffert avant lui et pour l'amour de lui. Il la plaignait quelquefois, d'autant qu'en même temps il se plaignait soi-même en disant : « Nous sommes tous les deux dignes de pitié. »

Maintenant, après l'adieu de la princesse, il recevait celui de l'humble fille d'Orvieto ; elles le quittaient toutes les deux de la même manière : pour épouser quelqu'un qu'elles n'aimaient pas. Elles juraient de lui garder leur cœur, et cependant elles disposaient d'elles-mêmes, ou plutôt la vie disposait. Elles suivaient un autre homme : Serafina, parce qu'une archiduchesse a le devoir de se marier avec quelqu'un de sang illustre ; Agnesina, parce qu'elle ne pouvait pas supporter plus longtemps la détresse de cette solitude où son premier amour l'avait confinée, ni résister à la douceur

d'être aimée enfin. Tout cela était parfaitement naturel et conforme à la logique de la vie. Et, justement, à cause de cela, ce qui arrivait à Giovannino prenait un air de fatalité et de nécessité accablant.

Le désastre, maintenant, était complet. Toute son enfance, toute sa jeunesse, tout cet Orvieto auquel, sans le savoir, il tenait encore par tant de racines, se détachait de lui avec Agnesina.

Lui qui croyait, ayant perdu l'illusion magnifique, le rêve doré de ses vingt ans avec Serafina, que cette douleur-là, seule désormais, suffirait à remplir sa vie, il s'apercevait avec surprise qu'il s'ouvrait en lui une autre source de mélancolie et de regret, qu'il lui restait encore d'autres larmes pour une autre épreuve.

Agnesina ! Orvieto ! Il revoyait la maison où la jeune fille habitait avec sa mère et ses sœurs, où il était l'enfant du logis, choyé par toutes avec une sorte d'admiration pour ses façons de petit prince. Il repassait par les troubles délicieux de cette promenade sur les remparts où, pour la première fois, il s'était senti ému en baisant la joue ambrée de la fillette ; si ému que ses jambes en avaient trem-

blé, et qu'il s'était demandé ce qui lui arrivait. Il revivait l'époque exquise des vacances, lorsqu'il retrouvait Agnesina toute fière de son ami, de son petit fiancé, de son dieu, et qui lui demandait avec larmes de ne pas se faire prêtre, comme l'y encourageaient ses professeurs. Lui, par taquinerie, par une cruauté naïve d'amoureux, rien que pour voir couler ses pleurs, la laissait dans le doute, ne voulait rien promettre, et seulement quand elle avait bien pleuré, la rassurait d'une caresse. Et tout cela était délicieux ! Et tout cela était perdu pour toujours !

Il trouvait qu'Agnesina s'était lassée vite. Est-ce qu'elle n'aurait pas pu attendre encore ? Elle avait tant attendu.

Il ne se rendait pas compte qu'il vient un moment où le cœur le plus aimant se fatigue et plie sous le fardeau de sa solitude, où l'on se dit tout à coup, après avoir tout subi, tout accepté, tout souffert : « Je n'en puis plus » Et qu'alors, si quelqu'un prend la désespérée par la main, doucement, avec tendresse, elle se laisse conduire, elle se laisseemmener.

C'est ce qui arrivait à Agnesina.

Puis Giovannino, plus équitable, se dit qu'après tout ce n'était pas la faute de la jeune fille.

C'était à sa propre destinée qu'il devait s'en prendre. Elle ne consentait pas qu'il fût définitivement heureux par l'amour. Deux fois, dans des conditions si étrangement différentes et inégales, elle lui avait présenté le mirage de ce bonheur; deux fois, il s'était évanoui devant ses yeux, les oasis s'étaient évaporées à l'horizon, les fontaines jaillissantes avaient tari; il n'y avait plus devant lui que du sable, un désert brillant et monotone, où le soleil de l'art brillait seul, magnifique, implacable, dévorant.

Où trouver maintenant le rafraîchissement et la paix?

Giovannino se reprenait à songer à Dieu, à une vie de douceur, de quiétude, qui ressemblerait à un engourdissement bienheureux, celle qu'on lui avait autrefois vantée. Et tout à coup, l'ombre des églises lui parut délectable, et souhaitable infiniment.

IX

Serafina, princesse de Teano, allait quitter la villa d'Este avec son mari. Avant de partir, elle avait appelé auprès d'elle son ancien maître afin de lui faire ses adieux. Elle l'attendait dans ce même salon de musique où ils avaient passé tant d'heures, dans une ivresse d'art et de sentiment.

Elle était assise près d'une large baie, par laquelle un rayon oblique se glissait et la faisait paraître plus pâle. Son visage exprimait cette sorte de morbidesse propre aux jeunes épouses, qui est comme un voile de langueur jeté sur le secret de leur trouble, de leur joie, ou de leur révolte peut-être ; mais, chez elle, cette langueur apparaissait surtout mélancolique.

Serafina semblait résignée, accablée aussi.

Depuis des semaines, elle avait fait tant d'efforts pour se vaincre ! Combien il lui en avait fallu pour s'occuper de sa parure, pour se prêter, avec un air de bonne grâce, aux compliments des importuns, pour subir la corvée des présentations, pour recevoir le flot des harangues solennelles ou familières tombant sans répit sur sa tête blonde ! Puis était venue la cérémonie où elle avait figuré comme une somnambule, maintenue debout seulement par le magnétisme qu'exerce sur une archiduchesse bien née l'idée de ce qu'elle doit à son rang. Puis, enfin, l'épreuve suprême, secrète, à laquelle elle s'était soumise comme une proie consentante seulement par l'inertie où on l'a réduite.

Maintenant, tout cela était passé, il ne lui restait qu'une morne lassitude. Libre au monde de l'interpréter comme la fatigue du bonheur.

Giovannino en entrant ne put s'empêcher de tressaillir, car il ne l'avait pas revue en particulier depuis le jour du mariage, et maintenant il la retrouvait pour quelques instants — le temps de lui dire adieu. C'était Serafina et ce n'était plus elle. C'était la princesse de Teano, hélas !

Il s'inclina devant elle, n'osant prendre sa main.

« Asseyez-vous, mon ami », lui dit-elle, et cette main qu'il n'avait plus le droit de baiser, même en signe d'humble hommage, — croyait-il — parce que l'anneau du prince y brillait, ce fut elle qui l'offrit à ses lèvres.

— Il faut que je vous remercie d'abord, reprit-elle. Mon père m'a dit votre refus de nous suivre à Naples, comme le prince vous l'a proposé. Vous m'avez obéi, et j'apprécie votre sacrifice, car je sais ce qu'il vous coûte...

Giovannino baissa la tête. Il y eut un silence assez long entre eux, pendant lequel leurs âmes seules se parlèrent. Mais s'il n'y eut pas de mots prononcés, tout fut dit, dans le mystérieux dialogue de leurs pensées, de ce que leur inspirait la solennité de la séparation : tristesse sans nom, pareille à une agonie, foi exaltée dans leur tendresse réciproque, qui devait malgré tout survivre, ferme propos de n'y mêler jamais rien de vulgaire, de profane, d'impur, d'aller jusqu'au bout de la passion, mais aussi du renoncement. Ils avaient, lui, vingt ans, et elle dix-huit : comment n'auraient-ils pas été sincères ? C'est à l'âge où le cœur est le plus riche qu'il montre le plus de

promptitude et d'enthousiasme à se dépouiller. Alors, s'interdire les joies de l'amour, c'est s'enivrer d'une volupté héroïque, et c'est de l'amour encore.

Serafina, après cette longue effusion silencieuse, revint à l'entretien interrompu.

— Moi aussi, croyez bien qu'il m'en coûte. Je participe à ce sacrifice que j'ai exigé de vous. Mais il le fallait. Et il va falloir vivre chacun pour des devoirs nouveaux. Les miens sont tout tracés. Mais vous, mon ami, vous ?

Avant de poursuivre, elle hésita, et quand elle reprit, quelque chose dans sa voix changée, dans le ton qui n'indiquait plus la spontanéité et de l'abandon, sembla montrer que, pour la première fois, la princesse Serafina tenait un langage qui n'était pas absolument celui de ses sentiments véritables, — plutôt, des sentiments qu'elle aurait voulu avoir.

— Vous ne pouvez rester seul... Il vous faut une compagne digne de vous... Il faut vous marier, enfin... Sans cela, je serais trop inquiète de vous.

— Je ne me marierai jamais, répondit-il.

Avant qu'elle eût le temps de déguiser sa pre-

mière impression, un éclair de joie furtive avait passé dans les yeux de Serafina. Elle se reprit tout de suite.

— Mais pourquoi ? Vous le devez, il le faut !

— Il est trop tard.

— Trop tard ? Vous avez vingt ans !

— Il n'importe. La seule avec qui j'aurais consenti à vivre après... après cette séparation, — si, par impossible, je m'étais résigné à vivre près d'une femme quelconque sur la terre, quand j'ai le cœur plein de tels souvenirs — l'unique créature dont j'aurais pu vouloir, et qui aurait pu m'accepter, était une jeune fille d'Orvieto, qui m'aimait depuis notre enfance à tous deux.

— Eh bien ?

— Elle s'est lassée de m'attendre. Elle vient de se marier. Vous le voyez, tout est bien fini.

Serafina baissa la tête.

— Ainsi, dit-elle, c'est encore cela que je vous aurai coûté ! Je n'ai pu vous donner la plus grande joie de la vie, et je vous aurai empêché de la goûter avec une autre... Vous devriez me haïr, Giovannino.

— Vous haïr, princesse ? Si le respect sacré de

ce que vous êtes devenue ne me fermait pas la bouche, je vous crierais que je vous adore.

— Si, vous devriez me haïr. Je vous ai fait du mal, je vous ai privé de votre part de bonheur. Notre rencontre n'aura été fatale qu'à vous. Car moi, je n'étais pas née pour être heureuse : nous n'en avons pas le droit, nous autres. Riches, puissantes, triomphantes, oui. Mais heureuses, non. Ce n'est pas notre affaire. Tandis que vous...

— Ne vous accusez pas, princesse. Je ne regrette rien que vous-même. Mais vous m'étiez inaccessible, interdite ; seul le miracle de votre bonté m'a rapproché de vous un instant. Pour cette grâce-là, tout le reste de ma vie ne suffira pas à vous remercier et à vous bénir.

— Il faut pourtant que vous viviez d'une façon plus complète que par le souvenir et la fidélité à un rêve. Gardez la mémoire de notre rencontre, comme je vous promets de la garder moi-même, mais n'oubliez pas pour cela de vivre, mon ami. Cherchez une compagne.

— Non, princesse, je ne vous obéirai plus. J'ai d'autres projets ; je comptais vous les dire en vous

faisant mes adieux, et vous les approuverez, j'en suis sûr.

— Quels sont-ils ?

— Vous ne devinez pas ? A qui pourrais-je maintenant, sans déchoir, consacrer cette existence qui vous préoccupe ? Après vous, princesse, il n'y a plus pour moi que Dieu.

— Vous voulez ?...

— Je veux me faire prêtre, oui. Oh ! ce n'est pas une idée tout à fait nouvelle en moi. Quand je suis entré tout enfant à la Ceciliana, on m'avait dit que, si je travaillais bien, si je faisais honneur à la maison, je pourrais devenir maître de chapelle, comme le chanoine qui dirigeait la maîtrise du *Duomo*. Pendant mes premières années de classes, ce fut là le but de toutes mes ambitions. En achevant mes études musicales, je suivais aussi un cours de théologie. Je voyais beaucoup de mes camarades plus âgés, à la sortie de la Scuola, s'engager avec joie dans la carrière ecclésiastique, et pas un instant je n'eus l'idée de les en plaindre. Je les aurais enviés, plutôt, car ils touchaient au but de leurs efforts, ils recevaient leur récompense avec le sacerdoce. L'influence d'une jeune fille, comme je

vous l'ai dit, me détacha peu à peu de ces pensées; enfin, j'ai tout oublié dans le sentiment qui me pénétrait pour vous. Maintenant que tout est fini, princesse, dites, ne vaut-il pas mieux que je retourne vers ma première voie? que je cède à l'appel intérieur que j'entends retentir au plus profond de mon âme? Pourquoi demeurer dans le monde, quand je n'ai plus rien à faire avec lui?

Il s'était tu, la princesse tardait à répondre.

Quand elle le fit, sa réponse ne s'adressa pas à Giovannino lui-même, mais à une de ses propres pensées.

« Si c'était vrai, pourtant? » soupira-t-elle.

Et elle se tut encore.

— Si c'était vrai? Si réellement vous étiez appelé par Dieu, aurais-je le droit de m'opposer, simple créature, à ses volontés éternelles sur vous?

Elle réfléchit de nouveau.

— O mon ami! cette heure est grave. Peut-être le sentiment qui vous pousse vers lui n'est-il que la tristesse de votre double déception. Peut-être aussi est-ce vraiment la voix divine qui vous appelle. Tâchez de voir clair en vous-même, car

moi, je ne puis descendre au fond de votre cœur.

Un combat se livrait en elle, entre l'instinct presque inconscient de la femme aimée qui voulait jeter cet homme à Dieu, afin que nulle autre femme ne pût le lui prendre, et les scrupules de la chrétienne qui se fût fait remords d'encourager une fausse vocation.

Giovannino la regardait. Il n'eut pas de peine à deviner son vrai désir, celui qui jaillissait spontanément de son cœur, malgré les réticences que sa conscience lui suggérait. Et ce qu'il apercevait en elle inspira sa réponse.

— C'est bien la voix divine que j'avais cessé d'entendre, dit-il, et qui reprend plus de force, maintenant que le tumulte mondain s'est apaisé. Dieu m'appelle, je vais à lui, et pourtant je ne vous quitte pas.

— Oui, peut-être, dit-elle lentement, d'un ton plus grave, et comme pénétrée par l'austérité de cette pensée. Vous devez avoir raison : c'est cela qui vaut mieux pour nous deux sans doute. Vous, prêtre et artiste, enchaîné à l'autel par un double et magnifique sacerdoce, moi attachée à mes devoirs de princesse et d'épouse, faisant abnégation

des joies vulgaires, tous les deux sans cesser de nous souvenir l'un de l'autre dans la prière et dans le renouvellement de notre sacrifice quotidien ! C'est encore une destinée assez belle. Il en est de plus douce, il n'en saurait être de plus noble et de plus digne de nous.

Une exaltation amoureuse et mystique la gagnait à mesure qu'elle se répandait en paroles.

— Giovanni, ce sera une vie très haute et très pure que nous mènerons ainsi, séparés et unis pour toujours. Nous ne nous reverrons plus jamais : c'est juré. Et cependant, nous ne cesserons pas d'être joints par l'entente de nos âmes. Quand vous prierez silencieusement, agenouillé devant l'autel, ou bien assis devant le clavier, empruntant les cent voix de l'orgue, vous songerez qu'une princesse, au milieu d'une fête où il faut bien qu'elle figure, se recueille dans votre pensée comme vous dans votre église. Et quand les rumeurs mondaines m'assiégeront en vain, j'entendrai tout au fond de moi une voix, la voix du souvenir, murmurer pieusement comme celle de l'orgue au fond du sanctuaire.

— Merci, dit-il, et adieu… Serafina.

Il l'appelait ainsi pour la première et la dernière fois. Pour la dernière fois aussi, il déposa sur la main offerte le baiser de tendresse et d'hommage.

Au moment de sortir, il s'arrêta.

— Vous avez dit et juré que nous ne nous reverrions plus. Je vais vous demander de manquer à ce serment. Le jour où je m'engagerai à Dieu pour jamais, je voudrais que vous fussiez là.

— J'y serai, répondit-elle.

Il franchit le seuil. Comme il avait disparu, Serafina se leva brusquement, se dirigea vers la porte. Un moment, elle fut sur le point de le rappeler, de lui dire qu'il faisait une folie et qu'elle se reprochait de l'y avoir poussé. Mais elle revint sur ses pas et retourna s'asseoir à la même place, près de la fenêtre.

Pourquoi ne le rappela-t-elle pas ? Fut-ce la crainte pieuse de détourner une âme de la voie du salut ? Fut-ce une inspiration de l'égoïsme, qui ne consentait pas qu'elle laissât Giovannino reprendre une liberté dont il pouvait disposer en faveur d'une autre femme ? Elle devait se le demander souvent depuis, et elle ne le sut jamais.

Cependant Giovannino regagnait sa chambre.

En traversant les couloirs, il ne fit pas attention à Franz, le jeune Autrichien, moins domestique que page, attaché au service de Serafina.

Franz pleurait parce que la princesse quittait la villa pour toujours et il venait de demander à l'archiduc la permission de retourner dans son pays. Car lui aussi, de très loin, de très bas, en tremblant comme s'il s'était senti sacrilège, il avait adoré l'archiduchesse Serafina.

*
* *

Au printemps de l'année suivante, la chapelle rocaille du casino d'Este était de nouveau en fête, mais cette fois pour une pieuse réjouissance. Son Éminence le cardinal Claudio Ammanati allait conférer le sacrement de l'ordre à Giovannino Santi, organiste et maître de chapelle de Son Altesse l'archiduc Victor d'Autriche. Le fait que le futur « ordinand » avait déjà passé par les études théologiques permettait d'abréger le temps de sa préparation.

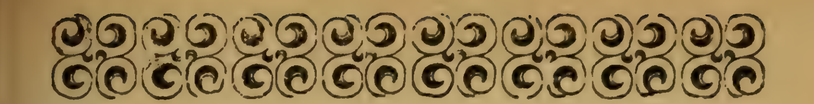
Il y avait à la cérémonie, outre l'archiduc qui

tenait à donner une marque de sa grande estime au jeune musicien, les anciens maîtres de Giovannino, tout heureux de le voir définitivement conquis à Dieu. Il y avait aussi une femme. La princesse de Teano était venue, comme elle l'avait promis. Pendant toute la messe, elle tint les yeux baissés sur son livre ; elle ne les releva qu'au moment solennel où Giovannino Santi allait faire les trois pas en avant qui l'engageraient de façon irrévocable dans les rangs de la sainte milice. Ce sont ces trois pas qui font, du simple chrétien, un prêtre pour l'éternité, *sacerdos in æternum*. A cet instant-là, on a vu des postulants se troubler et s'enfuir.

La princesse regardait palpitante. Elle ne savait plus ce qu'elle désirait : qu'il reculât ou qu'il franchît la limite redoutable qui séparait l'empire du monde de celui de Dieu.

Giovannino fit les trois pas.

Le Triomphe de la Mort



AUCUN voyageur n'est rebelle à l'enchantement de Palerme, épanouie au fond de sa Conque d'Or. Il y a tant de mollesse dans la courbe du rivage, la côte sicilienne s'enfuit avec tant de grâce vers l'horizon ! En face, le Monte Pellegrino, reconnaissable entre toutes les montagnes de l'île par sa masse et par son isolement, culmine au-dessus de la baie merveilleuse, comme un énorme nuage rose glacé de reflets bleus. Quand, vers le soir, on suit le Foro Italico, la promenade célèbre où tout Palerme défile, on comprend le souhait de Gœthe qui désira de vivre parmi tant de beauté. Le brouhaha luxueux des équipages sur la chaussée, l'écoulement continu d'une foule heureuse qui se répand sur les

trottoirs avec des causeries, des chants, des rires ; les couples d'amoureux qui passent en se tenant la taille, tout n'est que joie, mouvement, ivresse légère, et multiplie à l'infini les images d'une vie qui s'exalte sous le plus clair des soleils.

Que l'on pénètre dans cette ville aux abords invitants, la séduction persiste ; elle s'accroît. Voici la Kalsa, la rue au nom arabe, fréquentée par la population côtière, et qui garde les souvenirs sarrasins du Moyen Age. Voici surtout les jardins privés ou publics. Oh ! les jardins de Palerme, qu'on dirait créés pour abriter la songerie d'un roi maure ou d'un calife de Bagdad ! On y trouve tous les palmiers : ceux qui, trapus et rudes, ont l'air de chefs sauvages, avec leur tronc imbriqué comme une armure écailleuse, leur bouquet de feuilles rares, pareil à la touffe de plumes que les guerriers nègres plantent dans leurs cheveux ; ceux qui jaillissent, droits et sveltes, comme le palmier de Délos auquel Ulysse compare la vierge Nausicaa ; ceux enfin qu'imitèrent les colonnes doriques de Ségeste et de Girgenti. Il en est qui, trop minces pour leur taille, fléchi[illegible]nt e

s'inclinent, dans une languissante retombée, au-dessus du chemin. On voit aussi le figuier-magnolia, monstrueux et magnifique, dont les branches, aussi grosses que le tronc des autres arbres, laissent pendre jusqu'à terre des câbles ligneux qu'on prendrait pour des boas endormis. L'Inde et l'Afrique végétales sont là, rassemblées. Mais la grâce suprême des jardins de Palerme c'est, comme à la villa Tasca et à l'Orto Botanico, les bassins où les cygnes tournent, parmi les paillettes de soleil, et les grandes vasques débordantes d'une flore chimérique, sur lesquelles flottent en nuées les chevelures vertes des papyrus.

Les palais des princes orientaux ou normands ne subsistent plus que dans la légende : de la Zisa fameuse, il ne reste qu'une fontaine arabe ; il ne reste qu'une ruine de la Favara vantée par tous les voyageurs sarrasins ou juifs. Mais la Favorite, le Saint-Cloud et le Sans-Souci des rois de Naples, dont Caserte fut le Versailles, montre des appartements clairs, égayés d'aquarelles anglaises, un salon chinois où les mandarins sourient en robes à ramages, grands chapeaux plats et queues de rats frétillantes ; une salle à manger où la table, par

une trappe, monte toute servie. Et le palais royal possède la chapelle Palatine.

On croirait, en y entrant, pénétrer dans l'intérieur d'une topaze qu'un merveilleux architecte aurait creusée. Une lumière la remplit qui ne semble pas venir du dehors, mais rayonner des parois elles-mêmes, produite par l'étincellement des gemmes et des émaux. Elle traverse des vapeurs d'encens et d'ombre. Toute la chapelle n'est qu'une mosaïque enchâssée dans une décoration arabe et supportée par des arceaux d'or vert, sous une voûte à stalactites. Ici, les civilisations, les religions et les âges se confondent. Dans cette chapelle mauresque aux airs de mosquée, des rois normands, puis aragonais, écoutèrent les liturgies romaines commentées par les mosaïstes de Byzance dans leurs strophes de pierreries.

La cathédrale, aux tours rouges et noires, contient les grands sarcophages de porphyre où dorment les princes d'Aragon. La Martorana, que fonda la piété d'un amiral, s'enorgueillit de figures en mosaïque rigides et pures comme celles du Mont-Athos. L'église de Saint-Jean-des-Ermites, dont le clocher sonna les vêpres siciliennes, ouvre

le paradis de son cloître plein de roses. Elles ont envahi la fontaine sculptée, sur laquelle des palmes s'inclinent ; elles en ont fait un berceau parfumé qui attire les abeilles. Le bleu du ciel rit entre les arcades, et des fils de lumière s'accrochent aux cintres délicats. Nulle part, même dans les jardins fantastiques, l'heure n'est aussi douce, l'oubli aussi total, la paix aussi secrète. *Hic habitat felicitas !* Vraiment, la félicité s'est recluse ici.

Mais une chose que l'on n'oublie guère, c'est, au palais Sclafani, la fresque intitulée : *Le Triomphe de la Mort*.

A l'ordinaire, d'immenses panneaux de bois la recouvrent : il faut, pour la voir, demander la clef au *custode* de la Martorana. De l'église au palais, le trajet est assez long. Le guide vous fait traverser la Via Maqueda, la principale artère de Palerme, et, par des rues pittoresques et malodorantes, il vous conduit à Piazza Vittoria, devant un sombre édifice du XIVe siècle. C'est le palais Sclafani, jadis hôpital, aujourd'hui caserne. On franchit une première cour, puis une seconde, à droite : on se trouve devant une boiserie monu-

mentale ; le chef-d'œuvre est là derrière, invisible encore. Mais le *custode*, sa clef à la main, s'est guindé sur une escabelle ; il ouvre une serrure qui crie. Déjà un cercle de soldats curieux s'est formé autour de vous, laissant les corvées interrompues : ils n'ont pas souvent l'occasion de voir le tableau, ils en profitent.

Avec effort, le *custode* écarte, puis rabat les lourds volets de bois, et la fresque terrible apparaît.

Le Triomphe de la Mort !

*
* *

On songe tout de suite à l'Orcagna du Campo-Santo de Pise. L'artiste lui-même s'en est évidemment souvenu. Le sujet est identique et les personnages se répètent ; pourtant, quelque chose donne à la peinture affreuse un mouvement qui n'est point dans la fresque pisane. C'est, traversant la scène et la remplissant pour ainsi dire d'un vent d'épouvante, le bond formidable d'un immense cheval pâle, le cheval de l'Apocalypse ! — d'un cheval squelette chevauché par le squelette de la

Mort. Rien n'est terrifiant comme cette envolée de la grande bête sans chair, aux orbites sans yeux : la crinière flotte sur les vertèbres du col, les mâchoires dénudées s'ouvrent dans un hennissement qu'on croit entendre. La même frénésie qui emporte la monture contorsionnne la cavalière. La Mort, en lançant ses flèches, se penche furieusement, et, dans la violence de cette attitude, elle crie sa joie de tout détruire. Ce qu'il y a de plus terrible peut-être, dans cette figure, c'est que le peintre a su donner à des ossements une vie effroyable, une expression. Le squelette semble hurler sa victoire sur le monde qu'il parcourt en tempête.

A ses pieds, une jeune femme s'affaisse, tâtant le sol d'une main convulsive ; un trait vibre encore dans son sein. Un jeune homme, écartant les bras, se renverse en arrière ; atteint lui aussi, il lève, en tombant, ses yeux vers le ciel, pour y chercher la lumière qui lui échappe. Des victimes sont couchées, que franchit l'élan du cheval fantôme ; un pape, un empereur, étendus sur des lits funèbres, au-dessus desquels des mains pieuses se joignent et des visages douloureux s'inclinent, têtes mitrées

de prélats, têtes couronnées de princes et de seigneurs, têtes de femmes éplorées et voilées. Cependant, oublieux de l'heure et de l'éternité, un musicien joue des airs d'amour sur sa guitare ; trois jeunes femmes baissent le front, comme vaincues par la douceur du rythme, et l'écoutent avec ravissement. Plus haut, une dame mène en laisse un lévrier qui s'arc-boute et cambre son corps en arabesque. Un gentilhomme et un enfant causent auprès d'une fontaine et s'appuient au rebord de marbre. Personne ne voit le cheval pâle et sa cavalière accourir.

Mais en bas, à gauche, un groupe de misérables invoque la Mort qui l'oublie. Une figure s'en détache et c'est celle du peintre : son pinceau et son appui-main nous le désignent assez. Il contemple la scène d'un regard visionnaire. Ses traits ne sont point contractés par l'impatience de la fin, qui tarde au gré de ses voisins ; ils demeurent immobiles et rigides : on dirait qu'ils ne peuvent plus frémir. Leur gravité funèbre est plus émouvante que l'anxiété des autres. Ce sont bien là les traits d'un amant de la Mort. Il se repaît de son triomphe, auquel il assiste d'un air faussement

impassible. Il savoure avec recueillement toute cette horreur ; il s'en remplit l'âme. Il est un témoin satisfait de la destruction universelle. Si bien que quand on a commencé de l'apercevoir dans son coin, en marge de la scène formidable, on se sent tout aussitôt accaparé par lui.

Cet homme ne porte pas le costume d'Italie ; son visage, épais et rude, est aussi d'ailleurs. Un Flamand, sans doute. Au temps de la domination espagnole, beaucoup d'artistes sont venus des Flandres en Sicile : ils y retrouvaient les protecteurs et les maîtres auxquels ils étaient habitués déjà dans leur patrie ; ils y obtenaient des commandes. L'un d'eux a peint ce merveilleux triptyque que l'on montre au Musée de Palerme, dans le cabinet Malvagna, fini comme une miniature, précieux comme une châsse. Est-ce le même qui a couvert de cette horreur sublime le mur du palais Sclafani ? C'est peu probable, à moins que le même peintre n'ait eu deux âmes, l'une de terreur, l'autre de suavité, et deux génies, l'un dévot, minutieux et candide comme celui de l'Angelico, l'autre sauvage et halluciné.

Depuis longtemps, le *custode* a refermé les lourds

battants; la vision s'est retirée dans la muraille et l'on voit encore devant soi l'effréné cheval spectre, emportant d'un bond le squelette cavalier par-dessus les morts. Le cauchemar continue; il vous suit, il vous enveloppe. Jusque sur la place ensoleillée, vous vous sentez étreint à la gorge et aux tempes par la folie du sépulcre.



II

Lorsque maître Quentin de Lys vint à Palerme, de ses Flandres natales, c'était un homme de mœurs simples et rudes, encore jeune mais grave comme un bon Flamand. Il avait l'âme contemplative, avec l'amour de certaines grosses joies matérielles. Il n'avait encore vu que la sombre richesse d'Anvers, l'embouchure grise de l'Escaut et le plat pays d'alentour ; de temps en temps seulement, des processions ruisselantes d'or, de velours et de dentelles, traversaient les rues, comme le cortège des rois mages, ou bien une ronde tourbillonnait sur les places et, remplissant les tavernes, les buveurs noyaient dans les pots leur rêve lourd.

Après ces tapages de couleurs et de cris, ces brusques ébats semblables à ceux des bêtes sortant

de l'étable et qui ruent dans la lumière, la vie reprenait plus morne. Dans les chambres vernies de propreté, l'araignée de l'ennui tissait sa toile invisible où les pensées se prennent et meurent, captives, engluées. Cette existence avait donné à maître Quentin une humeur mélancolique : après une débauche violente et brève, il rêvait volontiers au néant de toutes choses, à la mort. Les danses macabres qui tapissaient les murs des églises l'avaient familiarisé avec elle, ainsi que les squelettes de pierre qu'il avait sous les yeux quand il visitait quelque cloître et quand il musait à un carrefour où, soudain, en pleine vie, en plein vacarme, ces symboles de notre condition chétive apparaissaient, sculptés par un ciseau farouche. Parfois, assis devant son chevalet, il restait sans travailler un long moment ; il songeait, oubliant de peindre. Et dans sa mémoire, mêlés à des villanelles, à des chansons à boire en mineur, flottaient des lambeaux du *Dies iræ*.

En arrivant à Palerme, il fut d'abord étourdi de sa splendeur. Quand il se réveilla, il lui sembla, qu'il venait seulement de naître à la vie.

Un coup de soleil méridional avait dispersé les

brumes de son cerveau ; un sang renouvelé charriait de la joie dans ses veines, et, jetant les yeux autour de lui, il apercevait un monde tout neuf, si beau qu'il avait envie de pleurer, comme dans ces jours de printemps ou d'automne où l'air est de cristal et la lumière douce ainsi qu'un écheveau de soie dorée qui s'éparpille. Il se précipitait dans la campagne avec la furie d'un prisonnier qui s'évade. Seul ou accompagné d'un compatriote, marchand ou peintre comme lui, dont il avait fait rencontre dans cette ville hospitalière aux Flamands, il suivait les chemins muletiers et les routes désertes, sans souci des mauvais garçons qu'on y pouvait croiser. Un jour, il alla de la sorte à Monreale, à travers des pays de brigandage ; il vit la cathédrale et ses vingt mille pieds carrés de mosaïque, et le Christ gigantesque dont le buste sort de la voûte du chœur et remplit l'église du geste de ses deux bras levés ; il vit aussi le cloître oriental, qui est le plus beau de toute la Sicile. Il monta jusqu'au fort du Castellaccio, d'où l'on aperçoit Palerme, la Conque d'Or, le Pellegrino, tout un chaos tumultueux de cônes, de pics, de chaînes de montagnes, et les deux tiers de l'île,

jusqu'à l'Etna, le long de la mer éblouissante.

Parfois, une paysanne sortait, devant lui, d'entre les rochers; elle était vêtue d'un rouge ou d'un jaune violent. Drapée dans ces haillons splendides, elle portait sur la tête sa cruche d'argile aussi majestueusement qu'une couronne. Cette pauvresse marchait avec l'air d'une reine, et Quentin, devenu païen sans s'en apercevoir, se disait que les filles de la Sicile, cette terre de la fable, devaient avoir du sang de déesses sous la peau.

Il allait ainsi, à travers la contrée palermitaine, de joies en émerveillements. Dès qu'il était de loisir, il ne se lassait pas de courir les rues et les environs avec les camarades qu'il s'était faits, car les Flamands ont des goûts sociables et se divertissent volontiers en compagnie. Quelquefois, les jeunes peintres, quand un heureux gain avait redoré leur escarcelle, se promenaient en bateau sur le golfe avec de belles filles; ils suivaient la courbure de la Conque d'Or jusqu'aux ruines de Solunte. La mer et le ciel vibraient du même scintillement, une féerie rose enveloppait le Monte Pellegrino, maître Quentin s'imaginait voguer dans quelque baie du paradis. Certainement, il ne

se souciait plus guère de la Dame à la Faulx, qui si souvent avait assombri ses rêveries. Maître Quentin oubliait la Mort, son inspiratrice familière, la Mort vers qui l'art flamand revient sans cesse avec une si étrange insistance, dès qu'il abandonne les kermesses, les folies sur l'herbe et les beuveries à la taverne.

Un jour pourtant, elle s'était rappelée à lui de tragique façon.

— Voulez-vous que nous allions voir mon père ? lui avait demandé un jeune Palermitain de ses amis sans s'expliquer davantage.

— Volontiers, répondit-il.

— Ce n'est pas loin d'ici : au Charnier des Capucins.

Maître Quentin pensa que ce devait être le nom d'un quartier de la ville qu'il ne connaissait pas encore. Et il suivit son compagnon.

Ils s'engagèrent dans de longues rues étroites ; ils arrivèrent à la porte d'un couvent. L'ami de Quentin souleva le marteau et le laissa retomber sur le bois qui retentit. Un religieux, sans se presser, vint ouvrir. Il ne demanda pas aux nouveaux venus ce qu'ils voulaient : il semblait habitué

à de telles visites. Mais, les précédant, il les fit entrer, et, quand ils furent dans le vestibule, il leur ouvrit une seconde porte qui donnait sur un escalier par lequel on descendait dans une sorte de cave. Ils s'y engagèrent, et il referma l'huis derrière eux.

Quand il fut au bas des marches, maître Quentin frissonna.

Des deux côtés du corridor s'incrustait au mur une double rangée de fantômes : les uns touchaient la voûte, les autres surgissaient d'entre les dalles. C'étaient des cadavres momifiés, presque des squelettes ; leurs vêtements tombaient sur eux en plis rigides. Ils se présentaient dans toutes les attitudes ; ceux-ci droits, ceux-là courbant le dos. Il y avait des groupes de cadavres penchés l'un vers l'autre, et qui semblaient tenir d'effrayants colloques. Certains avaient l'air de rire, d'autres ouvraient la bouche comme pour hurler, et la pire terreur était de ne percevoir aucun cri, d'attendre toujours le son formidable qui devait sortir. Il y en avait un qui tenait dans sa main sèche son propre crâne, dont les orbites vides pleuraient de l'ombre. Des enfants morts étaient entourés de

leurs jouets, une jeune fille se dressait toute frêle dans sa robe de bal, et trop grands maintenant, ses souliers semblaient devoir quitter ses petits pieds squelettiques.

Les visiteurs étaient arrivés devant un groupe qui paraissait chuchoter : les cadavres levaient les épaules. On eût dit qu'ils se moquaient ou qu'ils s'indignaient de la curiosité des deux intrus aventurés dans leur domaine.

— Voici mon père, dit le jeune Palermitain, en désignant un cadavre.

Mais Quentin venait d'être pris d'une terreur insensée. Il crut voir les spectres se mouvoir et se diriger vers lui pour le châtier : il poussa un cri, il s'élança vers la sortie. Son pied buta contre un pavé, et il tomba évanoui, devant les formes effroyables.

*
* *

A quelques jours de là, mêlé à une troupe de pèlerins, maître Quentin de Lys gravissait la pente du Monte Pellegrino, du côté de la mer ; on allait visiter la grotte de sainte Rosalie. Le soleil d'un

printemps estival tombait d'aplomb sur les têtes et brûlait les yeux : il faisait flamboyer les roches, il changeait la mer blanchissante de clarté en un étang de plomb fondu. Mais au moment où l'on allait demander grâce et tomber vaincu sur le bord du chemin, se levait une brise fraîche comme un souffle d'ange, qui tempérait délicieusement l'ardeur du brasier universel. Les fidèles reprenaient courage et continuaient l'ascension allègrement. Les plus vaillants chantaient, en hommage à la sainte et en défi à la chaleur, l'hymne de sainte Rosalie :

Salve, salve, o Rosalia !
Salve, salve, o Rosalia !

Ils parvinrent ainsi, devisant et chantant, jusqu'à la grotte où repose le corps de la bienheureuse et qui regarde le vallon encaissé de Palerme. C'est là qu'elle vécut sa jeunesse dans le jeûne et la prière, c'est là qu'elle mourut loin de tous regards profanes, et sa dépouille y demeura cachée jusqu'au jour où sa forme glorieuse, jaillie au seuil de l'antre, dans une explosion de lumière, apparut à un chasseur pour lui révéler le secret de sa sé-

pulture. Et depuis, la fille du duc Sinibaldi, qui avait vécu chaste et pauvre comme un lys de la montagne, s'en remettant à Dieu du soin de la vêtir et de la nourrir, était devenue la protectrice de sa ville, qu'elle sauva de la peste. Elle était aussi la bergère du troupeau des âmes, qui processionnait vers elle : de ses hauteurs, elle leur faisait signe et elle les acheminait doucement vers le ciel.

Salve, salve, o Rosalia ! Aux accents du cantique, le défilé des pèlerins s'insinuait peu à peu dans la grotte, où l'on n'était admis que par petits groupes. Les visages de ceux qui entraient révélaient une sainte impatience : ils avaient des yeux brillants comme ceux des affamés, et aussi bien avaient-ils grand'faim de voir le chevet miraculeux où Rosalie avait dormi son dernier sommeil. Ceux qui sortaient montraient des faces heureuses et transfigurées : ils avaient vu. Pleins d'extase, ils titubaient comme en ivresse.

Maître Quentin de Lys, dont le tour était enfin venu, allait pénétrer dans la bienheureuse caverne, tout enflammée de cierges. Mais il s'arrêta. Car, en ce moment même, une jeune fille en sortait ;

elle franchissait le seuil, lentement, le visage extatique comme ses compagnes, mais plus belle, oh ! tellement plus belle !

Salve, salve, o Rosalia ! La montagne tout entière résonnait de l'invocation pieuse. Et il parut à maître Quentin que celle-ci s'adressait à la vision dont il était ébloui. Celle qu'il avait devant les yeux, dont les regards divins s'étaient un instant posés sur lui, n'était-elle qu'une vierge de Palerme ? Ou n'était-elle pas plutôt le Lys de la montagne, la Rose mystique des rochers, Rosalie enfin, qui daignait apparaître une seconde fois à son peuple, comme le jour où elle s'était manifestée au chasseur ? *Salve ! salve, o Rosalia !* La salutation amoureuse sortait de toutes les poitrines : maître Quentin de Lys n'entendait qu'elle. Il ne sentait même pas qu'on le bousculait, qu'on le renversait presque. Ceux qui venaient derrière lui, et qu'il empêchait d'avancer, le bourraient de coups de poing, dans leur furieuse avidité d'entrer et de voir. Une poussée plus forte le rejeta hors du cortège : il se trouva seul sur le chemin.

La jeune fille avait passé. Elle avait disparu derrière une roche.

Alors, il s'élança, et le cœur lui défaillit, car il crut voir tout à coup flotter son voile. Il bondit vers l'apparition : ce n'était pas elle ! Il lui sembla que le paysage éblouissant s'éteignait, mangé par une ombre subite. Le soleil, à présent, versait de la nuit.

Mais toujours, sur la montagne, d'un bout à l'autre de la lande, et d'échos en échos, retentissait l'invocation obsédante :

— *Salve, salve, o Rosalia !*

III

Pendant huit jours, il la chercha dans Palerme : il lui fallait à tout prix la revoir. La fièvre l'avait saisi et ne le lâchait plus. A peine s'était-il mis à son travail qu'une force le prenait aux épaules, le jetait debout, le poussait hors de son atelier, dans la rue, le lançait à travers la ville à tout hasard. Il ne pouvait plus peindre, il laissait s'accumuler la besogne et les commandes attendre. C'est à peine s'il pensait encore. Il rêvait d'elle et il la cherchait : c'était toute sa vie. Le soir, las des courses inutiles, recru de fatigue, ivre de découragement, il se jetait sur le lit de sa pauvre chambre, et, pour un peu, il aurait pleuré comme un enfant dans le noir.

Il désespérait, il portait en lui-même le deuil de

la disparue comme d'une morte. Tout à coup, il la vit qui sortait d'une maison voisine de la sienne. Il l'avait poursuivie dans toute la cité, réclamée aux quartiers les plus lointains, aux palais resplendissants ou sombres, aux jardins mystérieux derrière leurs grilles, aux couvents même, forteresses spirituelles dont son anxiété assiégeait vainement les murailles. Et elle était là, près de lui, respirant le même air, celle dont il avait cherché si fiévreusement la forme, parmi le flot d'êtres humains que la vie faisait couler chaque jour devant ses yeux.

Elle était retrouvée ! Le monde, qui s'était illuminé pour Quentin à son apparition et que sa perte avait replongé dans l'ombre, se transformait de nouveau et s'éclairait comme un paradis.

La jeune fille n'était pas seule : une servante l'accompagnait. Quentin n'osa pas les suivre autrement que du regard, jusqu'à ce qu'elles eussent tourné la rue. L'immense bonheur qui le rendait tout tremblant le comblait assez pour aujourd'hui. Elle était revenue dans sa vie, elle habitait auprès de lui. En épiant ses sorties et ses rentrées, il pourrait la voir tous les jours, il la retrouverait

encore à l'église, aux processions, aux danses.

Il rentra dans son atelier ; il se remit à peindre avec fièvre, délirant d'enthousiasme. Il peignait comme il aurait chanté s'il avait été musicien au lieu de peintre, et s'il avait pu délivrer par l'harmonie son âme que la félicité étouffait.

Des jours, des semaines, passèrent ainsi dans l'extase. Maître Quentin allait et venait parmi les hommes sans se mêler à eux : il avait cessé de les voir et de les entendre, il percevait seulement autour de lui une agitation confuse dont il ne comprenait plus le sens. Que faisaient ces gens qui se remuaient et qui parlaient avec passion de choses absurdes ? Peut-être croyaient-ils vivre ? Lui seul, en réalité, vivait, car lui seul possédait la vraie raison de vivre. Et il les prenait en pitié.

Il *la* voyait tous les jours, et, tous les jours attendue, pressentie, devinée de loin, elle lui était nouvelle, et son apparition, quoique régulière au tournant de la rue ou sur le seuil de sa maison, ne cessait point d'être un miracle avec lequel il ne pouvait se familiariser. Un jour, comme elle le croisait, sur le chemin, le hasard fit qu'elle tourna vers lui ses yeux, des yeux immenses et purs comme

un ciel nocturne, des yeux chastes et qui pourtant brûlaient d'une flamme sans doute inconnue d'elle-même, car la Sicilienne gardait en soi une étincelle de l'Orient, reçue, par delà les siècles, d'aïeules grecques et sarrasines. Jamais, en Flandre, il n'avait rencontré un pareil regard : les prunelles des Flamandes étaient d'une eau indécise comme les canaux et les fleuves, celles des étrangères lançaient effrontément l'œillade espagnole, brusque et perçante comme un coup de poignard. Aucunes ne plongeaient dans les cœurs ce frémissant et chaud rayon. Maître Quentin de Lys éprouva en cet instant toute la douceur qu'un homme peut supporter sans mourir. Depuis longtemps elle avait passé qu'il restait là encore, les jambes chancelantes et la tête ceinte de vertige.

Du temps où il demeurait dans les Flandres, il ne faisait fi d'aucune jouissance matérielle : ici même, il s'était souvent débauché en allègre compagnie. Mais comme il arrive à beaucoup de Flamands, une âme mystique veillait en lui, celle-là même qui s'exaltait farouchement dans ses rêveries sur la mort, et qui, maintenant, délirait à la révé-

lation d'une beauté nouvelle apparue sous les traits de la jeune fille de Palerme.

Après son regard, un autre charme de la Palermitaine, et qui l'investissait, pour ainsi dire, d'une seconde royauté, était sa voix. Maître Quentin, pour l'avoir entendue saluer une voisine de paroles amicales, crut ouïr la musique des anges et pensa défaillir. D'autant plus qu'elle accompagnait ces paroles d'un sourire qui faisait penser à l'infinie douceur que donnerait le baiser d'une si belle bouche. Maître Quentin trembla d'émotion à une telle idée, mais il la chassa bien vite, car elle lui parut sacrilège. Les lèvres de la vierge ainsi que toute sa personne lui étaient sacrées, et il avait en la contemplant, en songeant à elle, un sentiment extrême de sa propre indignité.

Il mettait son ambition, son bonheur et sa vie dans l'attente d'abord, puis dans le souvenir de la rencontre quotidienne, de la vision qui s'épanouissait pour lui, au milieu du réel, comme une épiphanie.

Discrètement, avec des précautions délicates, il s'était informé d'elle et de ses parents auprès de la vieille femme chez laquelle il logeait. Quelle était,

demanda-t-il, cette belle demoiselle dont il avait fait rencontre au pèlerinage de sainte Rosalie et qui habitait la maison en face de la sienne ? En posant cette question, il n'avait pu empêcher sa voix de trembler et son visage de rougir. La commère s'en était aperçue et l'avait renseigné avec une joviale moquerie, lui souhaitant d'obtenir bientôt comme fiancée donna Rosalia, — elle s'appelait du nom de la patronne de Palerme, — la fille du plus riche marchand de la ville, Ignacio Arrivas.

Ce qu'on lui apprenait d'elle la lui rendait encore plus inaccessible. Mais cela ne changeait rien à son amour : ceux qui aiment bien n'ont pas besoin d'espérer et maître Quentin de Lys aimait au delà du désir, plus haut que l'égoïsme. Il adorait la Rosalia terrestre comme il eût adoré la Rosalia du ciel : il en était arrivé presque à les confondre, à mêler dans ses invocations la sainte triomphante et sa filleule, la vierge aux noires prunelles qui était encore pèlerine ici-bas.

Ses camarades, qu'il fuyait maintenant, s'étaient bien aperçus du changement de son humeur, et ils en avaient aisément deviné la cause : « Celui-

là doit être amoureux », disaient-ils. Parfois, l'un d'eux l'accostait dans la rue, et le prenant par le bras, le pressait de questions.

— Allons, Quentin, lui disaient-ils, assez de mystères ! Apprends-nous le nom de la dame incomparable qui te fait ainsi sécher d'amour.

Mais lui souriait et ne répondait rien. Il tenait caché le secret de sa joie, comme un trésor qu'il aurait trouvé et qu'il aurait jalousement enfoui dans son sein, afin de le contempler et de s'en réjouir quand il serait seul, avec l'exaltation silencieuse d'un avare devant ses coffres ouverts.

IV

Il arriva une chose atroce : l'astre quotidien qui luisait sur sa vie se cacha et disparut tout à coup. Quentin éprouva la même stupeur et la même angoisse que pendant les ténèbres d'une éclipse. Il errait dans sa maison et dans les rues, d'où toute lumière s'était retirée.

Depuis trois jours, elle n'avait pas paru. Comment se pouvait-il que la vie ne s'arrêtât pas, la sienne et celle de toute la ville ? Pourtant une semaine s'écoula dans cette désolation et ce néant, et le cours des choses continuait, stupide, invariable.

Quentin ne tenait plus en place ; il rôdait autour de la maison d'Arrivas, dans l'attente que la jeune fille sortît enfin. Son désir de la voir était si

fort qu'il se changeait en hallucination ; plusieurs fois, il crut la voir, il la vit, il s'élança comme un fou à la poursuite du fantôme, mais il n'avait pas fait deux pas vers lui que le mirage se dissipait, la forme créée par son délire se fondait dans l'air et il n'y avait plus personne, sinon quelque passant qui avait pris garde à lui à cause de ses yeux déments et de l'incohérence de ses gestes. Mais il était trop angoissé pour avoir le loisir de s'apercevoir qu'il se donnait en spectacle.

Un instant, il avait espéré que Rosalia pouvait être en voyage, mais il ne s'arrêta point à cette idée. Prompt, dans son amoureuse inquiétude, à imaginer le pire, il se dit que la jeune fille devait être malade, gravement peut-être.

Alors, il n'y tint plus. Il lui fallait savoir, coûte que coûte. Il trouva, malgré le désordre de ses pensées, un prétexte pour se présenter à la maison du marchand. Il heurta à la porte, on lui ouvrit. Et il sentit aussitôt que le cœur lui manquait, car en franchissant le seuil, il avait cru respirer dans l'air cette vapeur lugubre qui s'amasse dans les lieux où quelqu'un souffre, où l'on est inquiet, où l'on s'afflige.

— Que voulez-vous ? lui demanda la voix rude du portier.

— Je viens, balbutia-t-il, pour savoir ce que le seigneur Arrivas a décidé au sujet de cette peinture.

— Quelle peinture ? interrompit l'autre, brutalement. Il considérait d'un air hostile maître Quentin de Lys. Les vêtements de l'artiste étaient mal ajustés, et il avait oublié d'en secouer la poussière depuis longtemps ; sa figure amaigrie paraissait presque démente : bref, il avait l'air d'un vagabond qui vient de faire un long chemin sans trouver de gîte.

— C'est, reprit Quentin avec effort, une peinture que je devais faire pour la salle à manger. Le seigneur Arrivas m'avait dit...

— Le seigneur Arrivas n'a pas en ce moment la tête à s'occuper de ces niaiseries. Il a sa fille malade.

— Elle est malade ? s'écria le peintre.

L'homme le regardait avec un étonnement qui éclata en nouvelles brutalités.

— Ah çà ! est-ce que cela t'intéresse ? Mêle-toi de tes affaires, barbouilleur ou mendiant. A moins

que tu ne sois quelque chose de pire : un voleur, peut-être, qui veut s'introduire ici. Allons, décampe avant que j'aie lâché les chiens à tes trousses.

Comme le Flamand ne bougeait pas, il le jeta dehors. Maître Quentin de Lys se retrouva dans la rue. Ses tempes battaient terriblement, il avait un nuage devant les yeux. Il demeurait planté sur les pavés. Il n'entendait pas les avertissements furieux qu'on lui adressait : un charretier qui passait faillit l'écraser et jura. Il ne s'aperçut du danger qu'après, et regretta d'y avoir échappé.

Car, tout de suite, il avait eu la certitude que la maladie de Rosalia serait mortelle.

*
* *

Malade ! Elle était malade ! Là, dans cette maison qu'il voyait en face de lui, derrière le châssis de cette fenêtre sans doute, Rosalia Arrivas, la sœur de la Rosalia céleste, la demoiselle élue de son cœur, était étendue sur sa couche de torture. Entre sa souffrance à elle et son désespoir à lui, il y avait cette infranchissable muraille.

Hélas ! il y avait autre chose encore : la muraille plus forte que dressaient entre lui et sa bien-aimée l'honneur, la pudeur, le monde, en leur absurdité. Étranger et pauvre, il n'avait pas le droit d'entrer dans cette maison où Rosalia agonisait peut-être, de suivre les phases de ce combat innommable entre la mort et la vie. L'homme le plus indifférent à cette tragédie le pouvait, s'il se réclamait d'un vague lien de famille ; lui, non. Il n'avait que le droit de souffrir son martyre à distance, dans l'ombre de l'incertitude où il fallait attendre l'éclair horrible, le coup de foudre et le coup de grâce.

V

Quinze jours plus tard, il le reçut.

La veille, au lieu des médecins, il avait vu entrer le prêtre, et cela signifiait assez que tout allait être fini. Il avait passé la nuit entière le front collé à l'*impannata* de sa fenêtre, à attendre le jour, comme si la lumière extérieure avait dû chasser les ténèbres de l'angoisse avec les autres. Et le jour était venu, splendide, car on était à la fin de mai, et son éclat avait rendu encore plus morne l'attente.

Vers la troisième heure de l'après-midi, Quentin éprouva un redoublement d'anxiété : une sueur d'agonie mortelle mouilla son front. Il connut alors, à n'en pas douter, que Rosalia commençait à se débattre contre la mort ; il lui sembla

qu'il était auprès d'elle, dans sa chambre. Il la voyait pâlir, pâlir et ses traits se crisper pendant un tel combat ; il tremblait du même frisson qu'elle, il ressentait des affres identiques. Jusqu'au moment où un grand soupir, qui lui paraissait le dernier, le délivra. Il tomba en arrière, inerte, dans un fauteuil, et il y resta sans pensée, comme s'il fût mort déjà, lui aussi.

Après plusieurs heures d'anéantissement, il fit effort pour se lever et il se traîna jusqu'à la fenêtre. Il regarda.

Un serviteur sortait en ce moment de la maison d'Arrivas, et ce serviteur était vêtu de noir. Maître Quentin poussa un grand cri...

Le deuil blanc de la vierge remplissait la rue de ses neiges funéraires, et s'en allait aux accents des cantiques vers le champ d'éternel repos : les cloches pleuraient en même temps des notes d'argent, qui se mariaient à toute cette candeur. Les neiges mouvantes des robes et des couronnes glissaient entre les maisons comme une avalanche détachée de quelque céleste cime. Tandis que l'on

chantait, l'hymne des pèlerins du Monte Pellegrino revint à la mémoire de Quentin de Lys :

Salve, salve, o Rosalia !
Salve, salve, o Rosalia !

Salut ! salut une dernière fois sur la terre à la pure Rosalia qui émigrait vers le paradis ! La jeune Palermitaine avançait, portée dans sa bière par ses compagnes, le visage découvert, selon la coutume, les yeux clos, le front ceint de roses qui devaient se faner avec elle dans le sépulcre pour refleurir avec elle en diadème dans le ciel.

Salut et adieu à la transfuge de cette vie ! *Salve, o Rosalia !*

*
* *

Maître Quentin, quand il sortit de son délire, reprit connaissance entre les murs d'un hôpital.

C'était l'ancien palais Sclafani, abandonné maintenant à une œuvre pie qui donnait ses soins aux malades. Le peintre promena ses regards autour de lui : il vit partout des formes couchées sur des

lits, des visages pâles ou rouges de fièvre. Il se demandait où il était et ce qui lui était arrivé. Il éprouvait une douleur sourde à la poitrine ; il tâta la place : il rencontra sous ses doigts des linges, un pansement : il avait donc été blessé ? Par qui ? Il ne se souvenait plus de rien.

Il interrogea un religieux qui s'approchait de lui et le considérait avec sollicitude. Celui-ci, au lieu de lui répondre, lui imposa silence de la main.

— Vous êtes encore trop faible, mon fils, lui dit-il seulement. Avec la docilité enfantine des malades, maître Quentin de Lys se tut, résigné à attendre comme on le voulait. D'ailleurs, ses paupières s'alourdissaient et se fermaient malgré lui, et bientôt il s'endormit de nouveau. Autour de lui le silence se reformait, interrompu seulement de temps à autre par les soupirs et les souffles angoissés qui rythmaient la marche des heures dans ces chambres de souffrance. Ici la douleur palpitante servait de balancier à de pauvres horloges humaines, oscillantes entre la vie et la mort ; une agonie marquait le soir, une autre le matin,

et dans l'intervalle, des gémissements scandaient chaque minute.

Cependant, maître Quentin demeurait étranger à tant de misères, enfui dans les limbes blancs du sommeil.

Quand il se réveilla pour la seconde fois, quelque force lui était revenue. Alors, il voulut savoir et il exigea de ceux qui le soignaient toute la vérité. Le moine, debout à son chevet, lui apprit, avec un mélange de compassion et de sévérité mesurée, qu'il avait commis, dans un accès de folie sans doute, le plus grand crime qui se puisse, en attentant à soi-même. Le jour où donna Rosalia, la fille du marchand Ignacio Arrivas, avait été portée à sa sépulture, il avait voulu se tuer ; il s'était précipité vers le convoi, en écartant tout le monde ; il avait enfoncé son stylet dans sa poitrine, et il était tombé sur le cercueil, rougissant de son sang les lys et les roses. Ainsi, il avait causé un grand scandale et, en même temps, exposé le salut de son âme. Son devoir était maintenant de se soumettre à la volonté divine et aux prescriptions des médecins, afin de guérir pour faire pénitence et

pour édifier désormais le monde auquel il avait donné un exemple si funeste.

Maître Quentin de Lys, au rappel de son infortune, fut de nouveau assailli par le démon du désespoir, et parla de se tuer. Mais la maladie lui avait ôté la force d'exécuter sa menace, et il retomba vaincu sur ses oreillers.

VI

Dans la grande cour de l'hôpital, debout sur une échelle, amaigri, pâle encore, mais l'œil brillant d'enthousiasme, maître Quentin peint une fresque géante, le *Triomphe de la Mort*.

Déjà les lignes principales de la composition sont ordonnées : le grand cheval spectre, sans toucher terre, franchit les cadavres ; on voit, dans l'écartement prodigieux du saut, les mortes effigies du pape et de l'empereur couchés sur leurs lits funèbres ; l'attitude féroce de la lanceuse de flèches est trouvée, et, dès ce moment, le tableau vit dans son horreur. Çà et là, des détails s'indiquent : la dame somptueuse et le cavalier magnifique atteints par la Mort sortent déjà de la muraille : sur le fond blanc, le groupe du musicien et des écou-

teuses ravies s'enlève, charbonné d'un simple trait noir qui fixe les contours. On dirait d'une création que l'on verrait éclore peu à peu du chaos, mais ici le démiurge a voulu faire une œuvre d'épouvante.

Que se passe-t-il dans l'âme de maître Quentin de Lys, tandis qu'il s'emploie à sa tâche avec l'application sourcilleuse d'un bon ouvrier d'art flamand, afin de payer sa dette, par une œuvre de son métier, aux bons religieux qui l'ont arraché à la mort et à la damnation ?

Certes, il se propose d'édifier les spectateurs futurs de son ouvrage, en mettant devant leurs yeux cette image véritable de la condition humaine, qui les sollicitera impérieusement de penser à leurs fins dernières. Ainsi, il rachètera le scandale que fit dans Palerme son désespoir impie lorsqu'il voulut se tuer sur le cercueil de la fille d'Arrivas : forfait le plus atroce d'un chrétien, car il sacrifie délibérément à des transports éphémères un salut éternel procuré par le sang très précieux de Jésus-Christ.

Mais, en même temps, maître Quentin de Lys veut laisser aux générations de l'avenir le monu-

ment horrifique des ravages que la Mort exerça sur sa propre destinée, lorsqu'elle enleva la vierge de Palerme à son amour, et c'est son propre deuil qu'il consacre et déplore dans cette commémoration du deuil universel. Fille du marchand Ignacio Arrivas, donna Rosalia, jeune Palermitaine, c'est vous sans doute cette dame qu'on voit défaillir, au premier plan, le sein navré d'une flèche, la main crispée sur le sol ? Et l'homme qui vous regarde mourir, le peintre reconnaissable à son appui-main et à son pinceau, c'est maître Quentin de Lys, votre sombre amoureux, que vous n'aurez jamais connu, et sur lequel vos yeux se sont posés distraitement sans peut-être seulement le voir, comme vous passiez dans la rue près de lui ?

Pourtant, l'œuvre qui s'ébauche est moins mélancolique que farouche. Ce *Triomphe de la Mort* est bien, en vérité, un triomphe, et, pour peu qu'on le regarde, il s'en dégage une ivresse singulière, la folie de la destruction et le vertige du sépulcre. Ce sont, oui, ce sont là les formidables bacchanales de la mort que maître Quentin célèbre.

Il ressent cette griserie funèbre qui saisissait les

imagiers ses prédécesseurs lorsque, s'étant penchés sur les abîmes du trépas, ils prenaient leur pinceau ou leur ébauchoir pour retracer, dans les danses macabres et les sculptures des tombeaux, ce qu'ils avaient rêvé, ce qu'ils avaient vu au fond de l'ombre finale où tout s'engloutit. Comme eux, l'horreur l'enivre, et il respire avec des délices étranges les fumées du gouffre. Il retrouve, en ce moment, la volupté morose de ses songeries de jadis dans l'ennui des Flandres, sous les arceaux des cloîtres, où le tragique de la mort, sur quoi il méditait, lui était une diversion brutale, mais efficace, à la monotonie de sa vie intérieure. Enfin, l'épouvantement suprême qui lui gela les moelles au charnier des Capucins, à Palerme, ressuscite dans la mémoire de ses nerfs et les ébranle. De cette peur-là, qu'il entretient et qu'il savoure, l'artiste sait tirer une jouissance profitable à son art.

***

Mais une autre cause encore, la plus puissante, la vraie, déchaîne dans l'âme de Quentin cette

fougue de cruauté, cette jubilation féroce avec laquelle il exalte la victoire de la Destructrice. En magnifiant le triomphe universel de la Mort sur le siècle et sur le monde, maître Quentin venge une morte et se venge soi-même.

Rosalia, la rose et le lys de ses rêves, touchée par les traits de la Sagittaire, a péri. Périssent donc aussi tous ceux et toutes celles qui ont l'audace de lui survivre ! Quoi ! la douce Palermitaine, l'enchantement et la lumière de sa destinée, n'est plus, et la fête de la vie continuerait sans elle ? Les dames et les cavaliers se parleraient d'amour au son des instruments complices, les maîtres des hommes savoureraient leur orgueil à leur aise sous la couronne et sous la tiare ; il y aurait des bosquets et des fontaines pour les amoureux, des montagnes et des forêts pleines de gibier pour les chasseurs, et des musiques, et des décamérons, et des danses ? Non, maître Quentin de Lys ne le peut souffrir. Allons, que tout cela meure, que tout cela finisse sous la ruée du grand cheval pâle lâché dans son galop à travers les âges et l'univers, sous les flèches que la Mort, en se penchant, décoche aux quatre coins du monde ! Meure le jouvenceau,

meure la jouvencelle, meurent Pierre et César, le pape et l'empereur ! Meure enfin toute la terre, puisque donna Rosalia est morte ! Maître Quentin de Lys assouvit sa rancœur contre tout ce qui respire : tandis que la Mort, dans son œuvre exterminatrice, triomphe du haut de son immense cheval livide, sans chair et sans yeux, lui, dans sa pose d'artiste, tenant son appui-main et son pinceau, avec une tranquillité féroce il regarde. Et lui aussi, il triomphe dans son *Triomphe de la Mort*.

Fantômes d'Italie



LA POMPÉIENNE



ES guides de Pompei, quand ils font visiter aux touristes la ville morte, racontent parfois une étrange histoire.

Elle se passa, il y a une quinzaine d'années environ, dans la partie de la nécropole qui a été déblayée la dernière, et précisément à l'époque des fouilles qui ont mis au jour ce quartier, l'un des plus intéressants.

On trouva alors, dans une maison presque aussi bien conservée que celle des Vettii, l'empreinte d'un corps de femme ou plutôt de jeune fille, dont les proportions étaient exquises. La cendre, liquéfiée par les infiltrations de la pluie à travers les décombres, s'était agglutinée autour

de la forme virginale, et avait constitué ainsi une sorte de moulage fragile, mais rigoureusement exact et fidèle. Pour conserver désormais à travers les siècles cette image de beauté, il suffisait de procéder à la façon habituelle : le plâtre coulé sous les cendres et qui en empêche la désagrégation.

C'est ce que l'on fit avec toute la précision et la délicatesse nécessaires pour cette œuvre préservatrice. Le modelage naturel de la morte prit place dans le petit musée qui se trouve en bordure de la voie des Tombeaux.

Et désormais les Allemands à lunettes et à longues barbes, les Anglaises aux lorgnons d'or et aux chapeaux de roses, d'où s'envolent de longs voiles verts ou azurés, purent contempler le corps charmant ou du moins son effigie, près de l'homme couché sur le dos, qui semble dormir, et du chien qui, dans les terreurs de la mort, tire désespérément sur sa chaîne.

La jeune Pompéienne eut ainsi, après dix-huit siècles, ses admirateurs et aussi ses amoureux. Il s'arrêtaient longuement, pour la contempler, devant la forme enchanteresse. Ils échangeaient des propos d'enthousiasme et de pitié, louant les con-

tours harmonieux et irréprochables, s'attendrissant sur la jeunesse évidente de ce corps qui venait à peine de mûrir pour la nubilité quand la mort terrifiante était survenue, et qui gardait, dans sa plénitude et sa saine vigueur, un charme d'enfance si touchant.

Le visage avait une expression tranquille, fraîche, reposée. Il ressemblait aux portraits de Pompéiennes, popularisés par la gravure, et qui offrent ce mélange, introuvable ailleurs, de la perfection classique avec un affinement, une grâce spirituelle et une sorte de gaîté qui paraissent modernes. On eût dit que la mort avait choisi, pour la prendre, l'instant où la jeune fille souriait à quelque pensée de coquetterie ingénue, ou de malice innocente ; c'était la vierge, mais c'était aussi la petite poupée féminine si délicieuse, *pupula*, disaient les Latins.

Le contraste était singulièrement pathétique entre cette beauté mignonne, à demi enfantine, si gaie, si légère, et la funèbre immobilité qui avait pour toujours figé son sourire, arrêté le rythme de ses gestes et de ses mouvements.

Était-elle morte ? On voulait douter encore,

malgré la noire couleur de son masque de cendre, malgré le roidissement de ses jambes fuselées, malgré le silence éternel de sa bouche.

Elle était endormie, évanouie, *evanida*, selon la poétique formule des inscriptions funéraires.

Et toujours, dans le petit musée, le long de la voie des Tombeaux, se succédaient devant elle, rêveurs, extatiques, les Allemands à lunettes et à longues barbes, les Anglaises aux lorgnons d'or et aux chapeaux roses, d'où s'envolent des voiles verts.

*
* *

Un jour, un jeune homme, dans le défilé cosmopolite, s'arrêta plus longtemps que les autres. Il revint le lendemain et les jours suivants. Il revint si souvent que les gardiens finirent par le connaître et se le montraient entre eux comme une connaissance familière.

C'était un Anglais, un de ceux qui ont, si l'on peut dire, l'hystérie de la sentimentalité. Ils sont nombreux.

Stendhal nous a conté l'histoire de ce lord qui,

pendant un séjour en Provence, aperçut, creusée dans le roc, sur la montagne, l'empreinte d'un pied de femme si beau qu'il s'agenouilla, et, dans la ferveur païenne de son extase, baisa l'admirable vestige. Puis, ayant appris que celle dont on avait ainsi conservé pieusement la trace merveilleuse, était morte de langueur, il se mit à l'aimer, d'un tel culte et d'une telle passion, au delà de la tombe, qu'il fut pris à son tour du même mal et y succomba.

Le jeune Anglais avait un genre de folie à peu près semblable à celui de son compatriote.

Il restait paris des heures en contemplation devant la morte, aussi immobile qu'elle-même. Les visiteurs du musée le remarquaient et interrogeaient curieusement les gardiens ; ceux-ci, avec une mimique de pitié, se touchaient le front du doigt :

— *È matto*, répondaient-ils. Il est fou.

*
* *

Le jeune Anglais, cependant, ne se contentait pas de ces séances interminables au musée, où il

oubliait le monde dans l'adoration silencieuse de la vierge morte.

Il errait des journées entières à travers la cité funèbre, comme une âme en peine. Mais il ne se perdait pas au dédale de ses rues étroites et multipliées. Il finissait toujours par revenir du côté de la maison où le moulage de la jeune Pompéienne avait été découvert. C'était, sous une autre forme, la même hantise qui le ramenait là. Après avoir contemplé jusqu'à l'hypnose la forme de la disparue, il lui fallait s'arrêter interminablement devant les ruines qui avaient été le temple de sa beauté virginale, y chercher son souvenir, sa trace, y rêver de sa présence joyeuse et lumineuse, lorsqu'elle voltigeait à travers l'atrium et le jardin, pareille à une flamme, à une lumière bondissante, riant, chantant, folâtrant avec ses compagnes. Il passait de longues après-midi près de la maison de la morte, jusqu'à ce que les ombres violacées du crépuscule automnal fussent descendues sur les flancs du Vésuve, et qu'un brouillard d'améthyste et d'or commençât à se répandre sur la plaine du Sarnus.

Comme on avait interrompu momentanément

de ce côté les travaux des fouilles, rien ni personne ne le gênait dans sa méditation nostalgique, et dans l'ivresse morose de son amour solitaire pour celle qui n'était plus.

Il s'en allait seulement quand on fermait les portes de la cité mortuaire, et il s'en allait toujours le dernier.

Un soir, il resta. Il avait dû se dissimuler derrière quelques décombres, ou dans un pli de terrain buissonneux. Il avait fait depuis longtemps, le vœu de passer une nuit dans le silence de Pompei endormie, près de la maison de ses amours.

Le lendemain, les gardiens qui venaient de reprendre leur poste le trouvèrent mort, étendu sur le sol.

*
* *

On est encore superstitieux à Naples. Certains guides vous racontent que l'Anglais a été victime de la morte, irritée d'une passion qui ne respectait pas sa tombe et la poursuivait jusque dans la paix élyséenne. D'autres estimeront que, touchée de sa folie et peut-être éprise, elle aussi, elle a

voulu jalousement l'attirer à soi et le garder, pour charmer la mélancolie de sa solitude éternelle dans les enfers.

Mais les conservateurs des ruines, qui sont prosaïques comme des savants, expliqueront ce trépas romanesque d'une autre façon.

Il y a, dans les terrains volcaniques où l'on fait les fouilles, des dégagements d'acide carbonique assez fréquents ; debout on les brave, car ils ne s'élèvent guère plus haut que la ceinture d'un homme ordinaire ; couché, ils vous enveloppent et vous tuent : c'est l'expérience de la Grotte du Chien.





LA CORDE

Cette grotte du cap Tindaro, sur la côte septentrionale de Sicile, en face du Stromboli, est assurément fort remarquable. D'abord par sa voûte à stalactites, qui peut compter parmi les merveilles naturelles de l'île, ensuite par sa légende. Elle appartient, dit-on, à une fée qui ressemble à notre Morgane en ceci, qu'elle se fait comme elle une spécialité d'enlever les épousées la nuit de leurs noces.

Cependant, on ne la visite guère. Par mer, c'est à peu près impossible, à cause de la violence des remous qui bouillonnent sans cesse autour de la pointe rocheuse que forme l'extrémité du pro-

montoire. Et, d'autre part, il ne saurait être question de s'y rendre en descendant la falaise qui est à pic en cet endroit.

Hormis les oiseaux du ciel, il n'y a donc, à se risquer dans la caverne légendaire, que les touristes assez hardis pour employer le seul moyen pratique, qui est de s'y faire descendre à l'aide d'une corde. On peut, à l'ordinaire, accomplir cette prouesse sans grand danger. Les câbles sont solides, les guides expérimentés ; il n'y a qu'à se confier à leur poigne vigoureuse. Il est préférable, toutefois, de ne pas tenter la descente un jour de grand vent, pour ne pas être ballotté avec trop de rudesse contre le roc.

La plupart des voyageurs négligent la grotte de la fée et filent sans s'arrêter sur Palerme ou Messine. Seuls, les chercheurs d'inédit, qui s'écartent résolument des itinéraires recommandés par les livrets officiels, consacrent un jour ou deux à la visite du cap Tindaro et de ses curiosités.

*
* *

M. et Mme Artier — un jeune ménage parisien — étaient de ces aventureux qui ne sauraient passer à côté d'un site quelque peu remarquable sans y aller voir, surtout si l'accès en est réputé difficile ou dangereux. Ils décidèrent donc d'explorer la grotte de la fée sicilienne avant de reprendre le train pour Palerme. Le guide avec lequel ils excursionnaient depuis deux jours leur offrit de les y conduire.

Il portait un nom qui était bien de son pays, car il s'appelait comme le héros de *Cavalleri a Rusticana*, Turiddû (prononcer Touriddo). C'était un grand diable avec des moustaches de cirage et des yeux de braise. La jeune femme le surnommait Frà Diavolo, parce qu'il sentait le brigand romantique avec son mouchoir rouge en serre-tête et son vieux flingot. Les paysans, en Sicile, ont gardé cette manie de se promener toujours le fusil à l'épaule, comme dans les temps héroïques, mais ils ne se servent guère de leur escopette que pour tirer de pauvres moineaux sur une haie.

Malgré son appareil guerrier, Turiddû semblait fort traitable, surtout lorsqu'il parlait à Mme Artier.

Tous les Italiens sont galants ; les Siciliens le sont un peu plus que les autres. Turiddû ne faisait pas mentir la race. Il regardait la jeune femme avec extase quand elle lui adressait la parole, et lorsqu'il lui tendait la main pour l'aider à franchir un mauvais pas dans la montagne, ce geste semblait contenir en même temps l'offre de sa vie et de son cœur.

Avec cela, il jouait assez bien de la guitare et il chantait d'une voix chaude, amoureuse, quoique un peu nasillarde, des airs passionnés, des airs qui semblaient se pâmer à chaque mesure :

Occhiuzzi nieri,

ou bien

Non mi guardatie cchiù

Un vrai bourreau des cœurs. Les filles de la côte en savaient quelque chose.

Mme Artier semblait avoir fait sur lui une impression extraordinaire. Elle était blonde, étrangère et — pour lui du moins — une grande

dame. Il n'avait jamais vu que des brunes à la peau noire ou olivâtre, des montagnardes farouches et hirsutes comme des cavales sauvages.

— Je t'assure que Frà Diavolo est amoureux de toi, disait M. Artier.

Et Mme Artier souriait.

*
* *

L'excursion était pour aujourd'hui. On partit de bonne heure, le soleil printanier était déjà redoutable. Une charrette de paysan, aux ridelles peinturlurées d'histoires chevaleresques, selon la vieille mode héritée des Normands, amena M. et Mme Artier avec leur guide au point où devait s'effectuer la descente. Puis elle s'en retourna ; elle ne devait venir les reprendre que dans deux heures. Ils furent seuls.

Il était convenu que M. Artier descendrait le premier, sa femme ensuite, encouragée par l'exemple conjugal.

— A moins que tu n'aies trop peur, dit-il, par manière de défi.

Mais Mme Artier haussa les épaules. Cette petite blonde n'avait pas peur de grand'chose. Le guide ficela solidement M. Artier à la taille avec la grosse corde, dont il tenait l'extrémité en main, et, après quelques pas à reculons sur la première déclivité moins rapide de la falaise, le touriste se trouva suspendu dans le vide.

*
* *

C'est une sensation très complexe qu'il éprouvait là.

Deux abîmes, l'un en haut, l'autre en bas, exactement pareils. Car c'était dans la mer et dans le ciel le même bleu dur, opaque et criblé de soleil, tout scintillant d'un même givre doré. Il y avait pourtant une différence assez redoutable qu'on remarquait tout de suite, malgré soi. Le bleu du ciel était immobile et sans une seule faille, le bleu de la mer frémissait et blanchissait de houles, à la pointe du cap, juste sous les pieds de l'homme. Cet abîme-là avait l'air de s'ouvrir pour aspirer.

Et puis, il faisait trop chaud, trop clair. M. Artier commençait à avoir le vertige.

Pourquoi le faisait-on descendre aussi lentement ? Cette position aérienne n'était pas drôle, ni très rassurante non plus, après tout.

Il cria au guide de se dépêcher.

Mais la corde restait immobile.

Puis, comme par une sorte de jeu atroce, elle imprima une secousse subite au malheureux. M. Artier aperçut, au-dessus de lui, une chose terrifiante.

Sa femme, après avoir adressé au guide quelques supplications inintelligibles, à cause de l'angoisse qui lui coupait le souffle, se jetait à ses genoux. Lui, secouait la tête, puis, tout à coup, il regardait la suppliante et il souriait.

Ces secondes inexprimables se dilataient assez pour contenir un monde d'horreur. Artier comprenait tout.

Le guide aimait sa femme, le guide voulait le tuer. Elle implorait le misérable. Il refusait. Puis, brusquement, il se ravisait, il promettait, il imposait une condition. Et tout cela était dans son sourire.

Et elle, qu'allait-elle répondre ?

Il voulait lui crier l'ordre de refuser, mais il

n'avait plus de voix dans la gorge. L'abîme bleu d'en bas l'aspirait. C'était comme si quelqu'un l'eût tiré par les pieds. Le vide n'était plus le vide, il devenait une force effroyable qui le happait, qui l'entraînait.

Mais la corde remonta.

*
* *

La femme avait dit oui. Il se retrouvait maintenant sur le roc, et quand ses pieds le sentirent, il oublia tout, malgré lui, dans une joie de bête qui vient d'échapper à la mort. Il ne voyait même pas l'homme qui avait failli le tuer et qui le tenait encore au bout de cette corde, prisonnier, comme un animal pris au lasso.

Mais la jeune femme n'oubliait rien. D'une poche de corsage, elle tira un revolver menu et ciselé comme un bijou et elle fit feu sur celui qui avait voulu l'outrager. Turiddû tomba.

Le ciel et la mer souriaient.





LES PAPYRUS

En Sicile, dans la plaine de Syracuse, une rivière coule entre des papyrus africains. Elle s'appelle la Cyané.

Pour l'aller voir, il faut prendre, dans le petit port, une des barques amarrées au quai. Elle vous conduira d'abord vers la rade militaire, en franchissant, sous une arche, la digue qui relie l'Ortygie ancienne, la moderne Syracuse, à la terre ferme. Avec la souplesse d'une anguille qui file entre deux eaux, la nacelle passera entre les gros navires de commerce et de guerre, dont les carènes encombrent de leur masse ce havre héroïque qui vit le choc du monde grec et du monde romain

et l'invasion carthaginoise. On gagne la rive opposée, la quille touche le sable, à l'embouchure de la Cyané ; il faut pousser l'embarcation à force de bras. Pendant quelque temps, on suit un canal rectiligne, le long duquel passent des troupes de chèvres blanches et jaunes ou des bœufs aux robes bleuâtres, dont les cornes ouvrent une immense envergure. Plus loin, on débarque, car le cours d'eau s'interrompt, les marins qui vous ont conduit vous accompagnent, la rame à l'épaule, jusqu'à l'endroit où la rivière recommence et où l'on descend vers une autre barque qui attend les promeneurs. Les papyrus apparaissent alors sur les deux rives : c'est ici que l'on entre dans le songe et dans les enchantements.

Plus sveltes que des arbustes, plus doux que l'herbe au regard, les végétaux chimériques dressent leurs hampes de quinze à dix-huit pieds, couronnées d'une toufle de cheveux verts comme ceux des nixes et des sirènes. Ils élèvent de chaque côté, le long du chemin d'eau, des murailles aussi légères que les brumes d'un rêve et pourtant impénétrables. En quelques coups de rame, on est au cœur de la solitude, et séparé du reste du monde

par ce double rideau de nuages glauques, moutonnant à l'infini. Les jeux de la lumière sur les cimes des papyrus tirent de leur vert uniforme des éclairs bleus ou des luisants d'acier ; à leur pied, l'air et l'eau, entre leurs tiges pressées, inextricables, se teignent de reflets d'or, d'indigo, d'émeraude ; attirés par la fraîcheur, des insectes se posent, vivantes gouttes de lumière, sur le rebord des feuilles largement épanouies à la surface du ruisseau, qui bouillonne toujours d'un remous frais. La Cyané est d'humeur volontiers pétulante et colère, fantasque comme les chèvres de ses rives. On avance, les papyrus s'épaississent de plus en plus, le désert fluide se fait plus secret et plus vaporeux encore. L'univers réel est aboli ; on vogue à travers la légende vers quelque chimère. Sans doute cette allée d'eau encadrée d'une sylve flottante doit mener à quelque temple d'Isis, annoncé par les papyrus mystiques. Est-ce encore la Sicile ? N'est-ce pas déjà l'Égypte ? Ou plutôt un pays féerique qui n'a pas de lieu ni de nom sur la terre ?

Les Grecs de l'île ont connu jadis Cyané pareille aux rivières de Moschus et de Théocrite,

bordée d'oliviers ou de rosiers sauvages ; il a fallu, pour créer le sortilège de ses bords, que des hommes basanés vinssent en Sicile, du fond des déserts africains : ce sont les Arabes qui ont apporté ici les papyrus, forêt sans branches, dit Cassiodore, moisson qui croît dans les flots.

*
* *

La barque qui remontait le cours de la Cyané, par ce soir de septembre, portait un couple de voyageurs.

Ce n'était pas encore la saison où ils affluent : la mode est, en effet, de ne visiter cette terre prodigieuse que lorsqu'elle est à peu près dépouillée de verdure et de fleurs. C'est à peine si quelques hôtels élégants commençaient à entr'ouvrir leurs portes ; il y avait encore dans l'île trop de soleil et de parfums, au gré des visiteurs.

Marthe et André avaient parcouru toute la ville antique et ses trois quartiers funèbres : Tyché, la Néapole, l'Achradine ; ils avaient suivi la voie des Tombeaux, celle du Paradis, ils étaient descendus dans les verts labyrinthes des Latomies, celle des

Cordiers, qui ressemble à quelque grotte merveilleuse et formidable creusée pour abriter les enchantements de Kundry ; celle des Capucins d'après laquelle on a dessiné les souterrains d'*Aïda*. Ils avaient bu l'eau de la fontaine Aréthuse, ils étaient montés aux Épipoles et sur les ruines du théâtre antique d'où ils avaient contemplé cette chose inouïe, le coucher du soleil sur la rade de Syracuse, sur Ortygie et la campagne immense d'où surgissent les monts Hybla. Ils avaient erré dans le musée, frissonné du même émoi sacré devant le torse nu de Vénus Anadyomène, et ils s'étaient penchés sur la vitrine où brille l'impérissable beauté des médailles syracusaines. Le profil de Marthe était mince et fier comme celui des figures casquées qui se détachent sur l'avers des décadrachmes.

Le mari de la jeune femme les avait presque toujours laissés seuls, cloué à l'hôtel par une sorte d'hypocondrie bizarre. Il semblait ne point s'être aperçu qu'ils s'aimaient. Ils n'étaient pas encore amants, bien qu'ils se fussent promis de le devenir avant d'avoir quitté cette terre enchantée. Marthe avait dit à André :

« Ne me pressez point, ne cherchez point à hâter l'heure. Laissez-la venir d'elle-même, laissez agir le sortilège de ce pays. Pas d'impatience, ne brusquons pas la destinée. Le bonheur est un fruit qui doit tomber mûr de l'arbre d'or. Demain peut-être, il s'en détachera. Je sentirai tout à coup que le monde a cessé d'exister autour de nous, que je ne suis plus qu'une chose inconsciente et légère, emportée comme une feuille au courant de la joie. Alors, je vous regarderai, sans parole, et vous me comprendrez : vous me presserez dans vos bras. D'ici là, non, ami !... Non... »

Il s'était soumis, il avait affecté quelque mauvaise grâce à se résigner, mais il comprenait qu'au fond l'enchanteresse avait raison. Et peu à peu tous deux sentaient que l'instant ineffable approchait d'eux, ou plutôt que c'étaient eux qui s'en allaient doucement, lentement, comme à la dérive, vers le terme pressenti de leur félicité. Ils s'abandonnaient à un courant de langueur qui les portait vers l'infini.

Mais ni dans les halliers et les gouffres des Latomies paradisiaques, ni sur les murs héroïques de l'Euryèle, en face de la mer glorieuse et des

campagnes riches de soleil, parmi le triomphe des couchants et la sérénité des crépuscules douloureux et divins, ils n'avaient pu oublier tout à fait le monde et les conseils importuns de la prudence, ils entendaient encore les rumeurs mesquines chuchotées à leurs oreilles : le charme qui devait les rendre insensibles et sourds à toute autre voix que celle du désir n'était pas formé encore.

*
* *

La barque avançait toujours, elle atteignait presque la source de la Cyané et ses profondeurs d'un bleu dense, vibrant, et pourtant translucide comme un bloc de saphir étoilé de lueurs, — le bleu de fleur qui lui a donné son nom.

Les fils de lumière qui se croisaient dans l'air d'automne tissaient autour du couple les mailles d'un filet doré, pareil à celui qui emprisonna Mars et Vénus. Il leur fallut rompre des rêts enchantés pour sortir du bateau.

Les bateliers s'étaient éloignés pour aller boire le muscat chez quelque paysan de leur connais-

sance. André et Marthe restaient seuls, sur la rive de Cyané, Cyané qui fut jadis une nymphe amoureuse, l'amante du fleuve Anapos. Autour d'eux s'étendait la campagne mythologique qui vit le rapt de Perséphone par l'audacieux Pluton, lorsque la terre s'ouvrit jusqu'aux enfers, sous le trident du Dieu, pour l'engloutir avec sa proie délicieuse.

Et Marthe regarda André. Car l'heure était venue.





L'ENSORCELÉ

DEVANT le *constable*, le cocher Jim Parker fit le récit suivant :

— Voilà. C'était au petit jour, je venais tout juste de sortir du dépôt avec mon cheval et mon cab, lorsque j'ai rencontré le gentleman. Il avait l'air d'un grand seigneur ; j'ai bien remarqué sa pelisse et ses bagues. Il paraissait vraiment excité, et absorbé en même temps ; j'ai pensé qu'il avait peut-être bu beaucoup de gin ou qu'il s'était fait décaver au club. Mais les affaires des clients ne nous regardent pas.

Il m'a donc sifflé et il est monté dans ma voiture. Je lui ai demandé où il fallait le conduire. Il m'a d'abord répondu : — Où vous voudrez ; — et puis il s'est repris et il m'a dit de le mener hors de

la ville, en suivant la Tamise. J'ai obéi, naturellement.

Quand nous sommes arrivés près du pont, hors de Londres, il a cogné à la vitre et il m'a dit d'arrêter. Il est descendu. Il y a là une méchante taverne où fréquentent des ivrognes, des rôdeurs et d'autres *rascals*. Il y est entré, après m'avoir ordonné de l'attendre ; je l'ai vu s'asseoir à une table et je l'ai entendu commander du whisky au cabaretier. Il n'en finissait pas. Si bien que je me suis endormi sur mon siège, pendant que ma bête s'endormait dans les brancards. Vous savez, *sir*, le métier est fatigant.

Quand je me suis réveillé, je n'ai plus vu le gentleman. Il était parti. En regardant dans ma voiture, j'ai trouvé sur les coussins sa pelisse et ce paquet de photographies.

Il les tendit au *constable* qui les examina et reconnut qu'elles représentaient toutes la même femme dans des costumes différents. Il n'eut pas de peine à l'identifier. Les journaux illustrés avaient cent fois reproduit les traits du modèle, une ravissante artiste, la Chiarina, première danseuse de l'Empire.

*
* *

Dans la même journée, la police reçut un autre témoignage intéressant. Des agents de service la nuit précédente, près d'un music-hall, rapportèrent qu'ils avaient vu un personnage d'aspect aristocratique, mais d'allures incohérentes, stationner devant la porte de sortie des artistes, comme s'il eût attendu quelqu'un. Attente bien inutile, car personne ne devait sortir ce soir-là ; le théâtre ne donnait alors que des représentations cinématographiques, et les opérateurs avaient quitté l'établissement avant que le public se fût écoulé. Cependant, l'inconnu avait passé la nuit en faction devant cette porte qui ne devait pas s'ouvrir. Les policemen avaient été sur le point de l'accoster pour lui demander ce qu'il faisait là. Mais comme il ne troublait pas l'ordre et que son entêtement maniaque à guetter des gens qui ne viendraient pas ne constituait point un délit, ils s'étaient abstenus. Un sentiment bien anglais des droits du citoyen leur avait fait respecter une extravagance inoffensive.

Or, le signalement qu'ils donnèrent de l'étrange personnage s'appliquait exactement au client du cabman Jim Parker.

On fit une enquête parmi les employés du music-hall qui avaient affaire au public. Ils se rappelèrent qu'un élégant spectateur qui louait régulièrement son fauteuil, toujours le même, au quatrième rang, avait suivi toutes les représentations cinématographiques depuis la première. Ils le décrivirent : la pelisse, les bagues, les façons aristocratiques un peu hautaines, l'air tantôt morne et tantôt agité, tout y était. Ce spectateur d'une fidélité si opiniâtre ne faisait qu'un avec l'homme du cab et le noctambule qui avait monté sa faction de minuit à six heures du matin devant la porte des artistes.

Enfin, la semaine ne s'était pas encore écoulée, quand une grande dame, accourue en toute hâte d'un château du Yorkshire, se présenta devant le magistrat instructeur dans un état d'affolement et de désespoir. Son mari, qui l'avait quittée depuis trois semaines, ne lui avait donné aucune nouvelle, et elle se demandait ce qu'il était devenu lorsqu'elle avait appris par les journaux ce que l'on com-

mençait à appeler le mystère du Handsome-Theatre.

On la confronta, sur sa demande, avec le cabman Jim Parker, avec les agents, avec le personnel du music-hall. Dans le portrait concordant qu'ils firent tous du héros de l'aventure, elle reconnut son mari, lord Wyndermere.

Qu'était-il devenu, à présent, celui qu'elle avait épousé par amour, deux ans plus tôt ? Avait-il disparu pour toujours ? Était-il fou ? Était-il mort ? Tout ce qu'on racontait de lui faisait pressentir un cruel mystère, que personne ne pouvait pénétrer, mais à travers lequel on devinait la démence et la fatalité ou le crime.

Pendant deux jours, lady Wyndermere fut folle elle-même d'angoisse et d'épouvante, et aussi, d'une espèce de jalousie violente et obscure à la fois comme un cauchemar.

Ces photographies de la danseuse Chiarina, que lord Wyndermere avait laissées dans un cab, qu'elle avait tenues un instant entre les mains et que le juge lui avait reprises, parce que c'étaient des pièces nécessaires à l'instruction, elle les avait sans cesse devant les yeux. Si lord Wyndermere

avait disparu, s'il était mort, peut-être dans la folie, c'était à cause de Chiarina. Elle le sentait, elle en était sûre.

Mais le reste, tout le drame atroce, elle l'ignorait. Elle l'ignorerait sans doute toujours.

*
* *

Peu de temps après, la Tamise rendit un cadavre. C'était celui de Lord Wyndermere, vêtu de son costume de soirée. Dans la poche intérieure du frac, on retrouva encore des photographies de la danseuse, et au milieu du paquet, qui l'avait protégée contre l'action de l'eau, une feuille de papier sur laquelle on put déchiffrer quelques lignes. On arriva à lire :

« Comme tu étais belle ce soir, Chiarina !
« Comme ta danse était voluptueuse !...

. . . .

« Tu m'as souri... je t'ai comprise. Tu vien-
« dras me rejoindre après le théâtre. Je t'attendrai.
« ne manque pas... Je mourrais si tu ne venais
« pas. »

Puis, c'était un griffonnage incompréhensible,un vrai grimoire de fou, au milieu de la page. Tout au bas, l'écriture s'était raffermie, dans un effort de décision, un sursaut d'énergie fiévreuse :

« Tu n'es pas venue... Je meurs... »

Lord Wyndermere était donc mort pour Chiarina, pour Chiarina qui n'avait jamais paru cependant à ce théâtre devant lequel il l'avait attendue toute une nuit en vain, avant de se jeter dans le fleuve.

Mais depuis des semaines, on y donnait la représentation cinématographique d'un grand ballet de l'Empire, où elle avait triomphé l'année précédente. Et sur l'écran, la radieuse créature apparaissait, dans la grâce de sa danse, souriante, vivante extraordinairement.

Lord Wyndermere, fasciné, ensorcelé par une suggestion plus forte que sa raison sans doute, avait cru la voir vivre devant lui, avait lu sur les lèvres de ce fantôme dansant la promesse d'un amour réel. Et il s'était épris d'elle, image, illusion, fantôme, comme de la Chiarina véritable. Il avait donné rendez-vous à cette ombre et

l'ombre n'était pas venue. La déception l'avait tué.

C'est du moins l'explication qui fut trouvée par un médecin aliéniste des plus recommandables.





LE GARIBALDIEN

Il est tombé dans la même bataille que son lieutenant Bruno Garibaldi, le petit-fils du héros des deux mondes, et maintenant, sur son lit d'hôpital, veillé par une infirmière qui a l'air, sous sa robe neigeuse, d'un grand ange blanc, il agonise.

Il est très pâle et très beau : les balles qui ont troué deux fois sa poitrine ont épargné son visage. Né parmi les enchantements de la Méditerranée, sous un toit de pêcheurs, dans une anse violette de Capri, il a reçu le seul héritage que ses aïeux pouvaient lui transmettre : la grâce robuste d'un jeune dieu marin, un front étroit et pur, sous la sombre couronne de ses cheveux qui bouclent

comme les anneaux d'une vigne folle, un profil de marbre et surtout des yeux de diamant noir qui, hélas ! s'amortissent à présent et peu à peu s'éteignent. Lorsque, debout dans sa barque, solidement piété, déployant et reployant tour à tour ses bras cuivrés de soleil, dans la manœuvre des avirons, il voguait vers le large, parmi l'or du levant ou du couchant, il resplendissait de jeunesse et de force comme un héros de la mythologie.

Maintenant, c'est un être qui n'existe plus qu'à demi, qui glisse de minute en minute hors de la vie, sur une pente de vertige, et cherche des deux mains à se rattraper à une pierre, à une branche, à une touffe d'herbe, sans pouvoir saisir autre chose que ce drap lisse, déjà linceul. C'est un moribond auprès duquel on marche d'un pas suspendu, en parlant très bas.

— *Signora*, murmure-t-il, *signora !*

L'infirmière s'est approchée ; elle croit qu'il l'appelle. Elle se penche vers lui. Il voudrait se tourner vers elle, mais sa tête ne pourra plus jamais faire un mouvement, et seuls les yeux magnifiques, avec leurs feux qui se voilent, conservent la faculté de s'orienter encore une dernière

fois vers la joie suprême que leur offrent ces tendres yeux de femme :

— *Signora, signora !*

Que veut-il ? Il semble implorer, invoquer quelqu'un ou quelque chose. Elle se penche davantage, elle l'interroge très doucement. Mais il ne peut plus répondre. Comprend-il encore ? Alors, elle a une inspiration : elle pose sa main délicate sur le front qui se glace. L'angoisse du moribond a cessé aussitôt : serait-ce l'apaisement final qui commence ? Non, c'est de l'extase, car le regard s'est tout à coup rallumé ; il rayonne d'une joie indicible, et les lèvres, au lieu de leur appel suppliant, murmurent :

— *Com' è bella !*

La jeune femme retient ses larmes. Il ne s'agit pas de pleurer en ce moment : la vraie pitié, la vraie miséricorde, c'est de rester quelques minutes encore souriante et tranquillement belle pour aider cet homme à mourir dans la paix et la clarté, dans l'épanouissement d'un rêve. Elle sent, elle devine qu'elle tient auprès du mourant le rôle et la

place d'une autre, de l'inconnue avec laquelle son délire la confond : amie ou fiancée.

Il prononce encore quelques mots :

— La Grotte d'azur ? Oui, signora, c'est près d'ici... Ne craignez rien, je suis prudent... Oui, l'eau y est toute bleue, comme le ciel.

Et il sourit, mais ses lèvres se décolorent.

*
* *

Pourquoi, dès que la guerre éclata entre la France et les bandits d'Allemagne, Raffael fut-il le premier à s'inscrire sur la liste des volontaires dans la province de Naples ?

Certes, il avait de qui tenir : les souvenirs de famille, toujours vivaces en lui, parlaient haut et clair. Son grand-père avait été à Dijon, en 1870, avec les autres chemises rouges, et il s'était battu terriblement pour la France rédemptrice de la terre italienne : il y avait dans la maisonnette de Capri un portrait à demi effacé du Garibaldien en attirail de guerre, et aussi une image populaire de Garibaldi lui-même, avec sa face de lion et son re-

gard d'acier qui semblait encore défier les suppôts de l'Autriche. Le dictateur, dans ce chromo tout enfumé, apparaissait comme le génie héroïque d'une race, et sur les humbles veillées, sur les pauvres repas, sur les travaux de chaque jour, accomplis avec résignation, planait son âme ardente de révolutionnaire et de soldat.

Oui, sans doute, Raffael était né garibaldien, et il ne pouvait pas faillir à ses origines. Cependant...

Lorsqu'il signa son enrôlement sur la liste glorieuse, du même cœur que la milice de Sparte se mettant en marche pour les Thermopyles, était-ce bien le souvenir de l'aïeul qui l'enflammait et n'obéissait-il qu'au regard impérieux de Giuseppe Garibaldi, lui indiquant son devoir dans la vieille image qui régnait sur le foyer paternel ?

Raffael, en ce moment, voyait une figure de femme lui sourire, une figure de Française.

Un jour, à l'heure merveilleuse où le soleil s'incline vers les hauteurs du Monte Solario qui domine Anacapri, deux dames étrangères étaient montées dans sa barque et lui avaient ordonné de les conduire à la Grotte d'azur. C'étaient la mère

et la fille. Tandis qu'il ramait, pieds nus, arc-bouté dans une attitude de vigueur et d'harmonie et chantant, pour complaire au désir de la jeune fille, une chanson de Piedigrotta, ses yeux avaient rencontré ceux de la vierge mondaine, alanguis par le charme du crépuscule, de la mélodie et de la solitude sur les flots diaprés de soleil. Et, pendant une heure, il l'avait aimée, aimée follement, à en mourir, croyait-il. Elle était si blonde, si douce de visage, de gestes, de parole !

Et, tandis qu'il maniait, dans un jeu de muscles souple et rythmé, les avirons frangés d'écume étincelante, il fut tenté dix fois de renverser l'embarcation, de jeter cette étrangère trop belle et trop douce dans la mer perfide, afin de l'emporter à la nage, à travers le gouffre, comme un triton ravissant une nymphe. Puis, tout aussitôt, son désir s'humiliait devant elle et lui demandait pardon ; et il ne la regardait plus que comme une inaccessible madone dont il aurait seulement voulu baiser à genoux la robe d'azur et d'étoiles...

La promenade avait pris fin, l'étrangère était partie, et Raffael avait gardé, pour la porter

comme une médaille, la pièce d'argent qu'il avait reçue d'elle en pourboire.

Mais, quand il apprit que l'immonde Allemagne se jetait sur nous, que la bête puante était déchaînée et qu'elle ouvrait la gueule pour engloutir la France, Raffael se souvint de la Française. Il se dit qu'il fallait la défendre et il s'engagea. Son père l'embrassa, le bénit au nom de l'ancêtre à la chemise rouge et sa mère pleura. Lui, il s'en alla les yeux secs, grisé de colère et de joie, à l'idée de l'ennemi et de la bataille, se battant déjà, pour ainsi dire, soldat de la liberté et de la civilisation, comme son grand-père, mais, de plus, soldat de l'amour.

Et, à cause d'une femme, il se battit pour la France comme pour une femme, ardemment, joyeusement. Il fut chevaleresque à l'italienne et à la française, ainsi qu'aux beaux temps héroïques où les paladins mouraient, une fleur à la bouche, pour leur dame. Noble sang latin, si pur, si généreux, si avide de couler et de briller au soleil de la justice, de la liberté, de la passion ! Ton flot sera toujours assez fort pour noyer la barbarie, et c'est afin qu'il n'y ait plus de barbares sur le sol

des peuples délivrés que tu te répands ainsi, noble sang d'Italie, mêlé au sang français !

. . . .

Dans l'hôpital blanc, sous la chaste caresse de cette main qui effleure son front moite de l'agonie, le jeune Garibaldien achève de mourir.



Masques

LE VISAGE IMMOBILE

SUR la route merveilleuse de Glion qui domine le dernier enfoncement du lac de Genève, les villas de Montreux et de Territet, le château romantique de Chillon et le chaos bleuâtre des montagnes d'où s'élance la Dent du Midi, un couple passait lentement, presque chaque soir, avant le coucher du soleil.

Ils étaient également beaux, l'homme et la femme, également jeunes : ils se donnaient toujours le bras. Ils marchaient du même pas ; pourtant, celui de l'homme avait quelque chose d'automatique comme chez les aveugles. Il ne regardait jamais le paysage, il ne se tournait pas non plus vers sa compagne en lui parlant, mais de

temps à autre, il lui pressait le bras avec tendresse.

Elle, au contraire, ne le quittait guère des yeux ; si parfois son regard s'en distrayait pour suivre entre les rives rougissantes du lac les jeux du crépuscule, elle le reportait sur lui en hâte et comme avec remords.

Il y avait alors dans sa contemplation une sorte de ferveur triste et de douloureuse pitié. On comprenait aussitôt qu'elle avait consacré tous les instants de sa vie à cet homme, et qu'elle s'imputait à crime la distraction la plus fugitive qui interrompait un instant son culte.

Certes, le sentiment qu'elle éprouvait pour ce compagnon ne devait pas être seulement de l'amour. Auprès de lui elle accomplissait une tâche sacrée ; elle était en fonction de religion et de maternité. Même son ardeur et son empressement se nuançaient d'une humilité qui aurait fait croire qu'en l'aimant ainsi elle rachetait ou expiait quelque chose.

Pour lui, il gardait un visage étrangement immobile. Ses yeux ne cillaient point, quand la lumière les frappait ; ses paupières n'avaient point

de ces battements légers qui trahissent, pendant une causerie, les mille impressions et les mille mouvements de l'âme chez celui qui écoute ou répond. Aucun muscle ne tressaillait sur ses joues. Il ne rougissait ni ne pâlissait jamais. Enfin, chose plus extraordinaire que tout le reste, lorsqu'il parlait, ses lèvres ne se modelaient pas sur sa parole avec la plasticité de la vie, mais elles remuaient tout d'une pièce, comme les lèvres d'un masque. Et cette parole était mal formée, saccadée, bizarre, pareille à celle des ventriloques.

Si l'on avait pu s'approcher de très près et tout à loisir examiner le visage immobile, on aurait eu l'explication de ces traits inertes, de ce teint invariable, de ces lèvres rigides, de ces yeux sans vie et sans rayonnement.

Le promeneur aveugle portait un masque de cire.

Et si l'on eût soulevé ce masque, chef-d'œuvre d'un opérateur fameux, on aurait vu une chose capable de faire s'évanouir tout autre qu'un chirurgien ou un tortionnaire de l'Inquisition.

Cela n'aurait pas pu s'appeler un visage, car *cela* n'avait pas de lèvres ni d'yeux et la moitié du nez avait été arrachée.

C'est sur cette horreur que la science miséricordieuse avait plaqué le mensonge d'une beauté de cire, rendant au monstre les apparences de l'humanité.



Fanny était la fille d'un armateur de Bordeaux, M. de Tressac : une bonne noblesse de Gascogne, fortune brillante, haute honorabilité. Mme de Tressac étant morte depuis de nombreuses années, l'armateur et son unique enfant vivaient seuls dans un vieil hôtel avec une cour moussue et un quinconce de marronniers comme il y en a encore au fond des provinces ou du faubourg Saint-Germain, cette noble province de Paris. Mais l'intérieur de l'antique maison réservait au visiteur quelques surprises. Tout près d'un salon aux lustres solennels, aux fauteuils déteints dont les bois s'en allaient en poussière sous la morsure des vermisseaux, s'ouvrait, au premier étage, un hall vitré qu'on avait improvisé sur une terrasse ; il abritait la flore la plus étrange qui se puisse admirer sous les tropiques. On y voyait ces plantes

courtes et grasses, qui semblent prêtes à éclater et à cracher par leurs blessures les sucs vénéneux qui les gonflent ; ces tiges géantes barbelées de piquants, ces fruits énormes pareils les uns à des tumeurs, les autres à des bosses hideuses ou bien à des outres empoisonnées. Tout cela venait des pays lointains où les navires de M. de Tressac avaient fait escale. Quand il se promenait dans sa serre, il avait la sensation d'errer dans une savane de Java ou des Antilles.

Il possédait aussi de grandes cages toutes pleines d'oiseaux des îles, magnifiques et bruyants, qui, vers midi, ramageaient à tue-tête, sous la chaleur de l'astre, se croyant sans doute rendus à leurs forêts natales.

Mais le favori de l'armateur et de sa fille était un singe noir et blanc, de l'espèce des jockos. Il différait de ses congénères dont le caractère passe pour malicieux : le sien était doux et caressant. Il raffolait surtout de sa jeune maîtresse ; il se blottissait sur ses genoux, dans ses bras, et se laissait taquiner par elle, lui l'animal taquin par nature. Quand il méritait d'être corrigé, ce qui était rare, il acceptait le châtiment de sa main avec une en-

tière soumission. Il ne montrait d'humeur que contre un autre favori de la jeune fille — son épagneul — quand elle le caressait devant lui.

Bref, il était comme une espèce de caniche, plus agile et plus intelligent. Il faisait la joie de l'hôtel; il le remplissait de ses gambades fantastiques, sautant, à travers le salon, d'un piano sur une étagère, sans jamais rien briser, comme il eût sauté d'un bambou à un autre dans une forêt de son pays.

*
* *

Pendant une saison à Biarritz, Fanny de Tressac fit connaissance d'un jeune homme qui brillait parmi les cavaliers du polo et des rallies : Gérard de Sermeuse. Ils se trouvèrent ensemble dans les bals et les chevauchées. Cela débuta comme un flirt léger, pareil à tant d'autres qui s'ébauchent entre jeunes gens du même monde dans l'oisiveté enfiévrée des villes d'eaux. Mais un amour réciproque et profond s'ensuivit.

Quand la saison fut finie, Fanny et son père revinrent à Bordeaux. La famille du jeune homme

habitait les environs. Admis maintenant à faire officiellement sa cour, Gérard venait presque quotidiennement à l'hôtel de Tressac. Ce furent de délicieuses fiançailles. Gérard était empressé et tendre ; Fanny, dont le cœur débordait d'affection inemployée, comme il arrive à beaucoup de jeunes filles privées trop tôt des douceurs maternelles, donnait enfin cours à son impétueuse passion d'aimer, qui, jusqu'alors, s'était presque ignorée soi-même.

M. de Tressac était trop occupé pour surveiller constamment les fiancés qui y gagnaient de fréquents tête-à-tête ; il n'avait point d'ailleurs les préjugés de la bourgeoisie ni la pruderie de la province sur ce chapitre. Il ne trouvait rien de scandaleux ni d'imprudent à laisser une honnête fille causer librement avec son futur mari. Toutes les manières que font certains parents en de telles circonstances et les précautions ridicules dont ils s'embarrassent lui semblaient parfaitement absurdes.

— Cela est bon, disait-il, dans les pays d'Orient où le mari enlève sa femme afin de faire croire qu'il a fallu cette violence pour triompher de sa

pudeur et de ses répugnances envers la réalité du mariage. Ou encore chez les peuples qui exigent que l'épouse se dévoile pour la première fois devant l'époux dans la chambre nuptiale.

Et il pensait que la morale et l'ordre de la société n'étaient point grièvement atteints lorsque par hasard deux fiancés prenaient, sur les félicités qu'ils s'étaient réciproquement promises, l'acompte de deux ou trois baisers.

C'est ce qui arrivait à Fanny et à Gérard, lorsque M. de Tressac les laissait seuls.

*
* *

Un jour, leurs lèvres s'étaient ainsi unies, mais plus longuement que les autres fois. Ils avaient perdu conscience ; ils oubliaient dans la demi-obscurité du grand hall, plein de végétaux exotiques, jusqu'à la possibilité d'une surprise, si quelque domestique survenait, amené là par son service ou bien par la curiosité... Mais enfin, ils se séparèrent...

A ce moment, une forme velue, jaillie du sol,

bondit entre eux, s'accrocha à la poitrine de Gérard.

Le jeune homme poussa un hurlement. Le jocko lui mordait le visage, et lui implantait dans sa chair ses griffes en même temps que ses crocs.

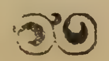
Fanny ne put faire lâcher prise à la bête. Gérard continuait à hurler de douleur, sa fiancée mêlait ses cris aux siens.

Ce fut M. de Tressac qui abattit le singe d'un coup de revolver.

. . . .

Gérard ne mourut pas ; Fanny eut l'atroce courage, malgré l'opposition de son père, d'aller voir, sur son lit de torture l'aveugle défiguré, et elle lui renouvela sa parole.

Quand il fut guéri, elle l'épousa. On vit devant l'autel une jeune fille qui pleurait de souffrance et de joie exaltée sous son voile et un homme dont le visage était miraculeusement immobile, dont les lèvres ne remuèrent qu'à peine quand il prononça le « oui ».





LA PLUS BELLE AUMONE

Le médecin causait avec Pierre, venu pour voir la malade.

— Ainsi, docteur, vous êtes sûr qu'elle n'a plus qu'un mois ou six semaines à vivre ?

— Tout au plus. Elle peut être enlevée avant ce terme ; elle ne le dépassera certainement pas. La tuberculose est arrivée à son dernier période. Je me demande comment cette pauvre femme respire et comment elle existe encore.

La conversation se prolongea pendant quelques instants entre le médecin et l'ingénieur. Puis celui-ci se rendit auprès de la malade. Mais, depuis que le praticien s'était prononcé d'une

façon si catégorique sur l'état de sa cliente, il avait paru, pour ainsi dire, absent de l'entretien, n'écoutant plus guère et ne répondant qu'à peine, comme pris tout entier par une idée qui s'était brusquement emparée de lui.

Deux ans auparavant, Pierre Boutet et Jacques Monvel étaient partis ensemble pour prospecter des mines dans l'Asie centrale, au milieu de cette région thibétaine, montagneuse et presque inexplorée encore, qui résiste opiniâtrement à la pénétration civilisatrice, défendue par la férocité de ses habitants, par ses rocs ardus et par ses déserts.

Pierre seul était revenu.

Un soir, en effet, Jacques Monvel, qui aimait, par moment, la solitude et la rêverie, ainsi que beaucoup d'hommes d'action, s'était aventuré seul hors du campement, pour jouir mieux de la douceur du silence étoilé d'une belle nuit d'Asie. Il n'avait pas reparu ; les recherches poussées aussitôt et de tous côtés par son compagnon n'avaient pas abouti.

Les soirs précédents, on avait vu rôder des nomades autour du campement : ces écumeurs du désert sortaient de l'ombre et y rentraient fantas-

tiquement, comme des démons. Sans aucun doute, Jacques Monvel était tombé entre leurs mains et il avait péri — après quels supplices !

Pierre Boutet le pleura sincèrement. Ils avaient été des amis fraternels depuis l'enfance et le collège ; ils s'étaient retrouvés à l'École ; leur profession, leurs relations communes, les affaires qui les associaient presque toujours achevaient de faire de ces deux hommes deux camarades inséparables, combattant au même rang dans la bataille de la vie.

Et cependant, lorsque la disparition de Jacques Monvel avait rendu libre Germaine, sa jeune femme, Pierre, s'il avait eu l'âme moins loyale et moins haute, aurait pu ressentir une joie involontaire. Car il adorait en secret la compagne de son ami, cette douce Germaine, si frêle, si attendrissante par sa pâleur et sa grâce de petite fille, si bien faite pour inspirer un amour apitoyé et craintif.

Elle était déjà souffrante lorsqu'ils étaient partis, atteinte du mal qui devait la tuer.

*
* *

Il la revoyait, à présent, pour la première fois depuis son retour. Il avait réussi à dissimuler son épouvante en la retrouvant si changée, et même, il était parvenu à reprendre, sans trop d'efforts apparents, le ton de leurs anciennes causeries, lorsqu'il venait, en intime, s'asseoir au foyer de son ami, près de la jeune épouse accueillante et souriante. Quant à elle, bien qu'elle ne crût peut-être pas sa fin si proche, elle se savait perdue et, paisiblement, elle le lui dit. Puis elle ajouta :

— Je suis résignée à la mort, mon ami. Mais j'aurais tant voulu revoir Jacques ! Quand je pense que je ne le reverrai plus jamais, je me révolte comme devant l'absurde. Et c'est cela que je n'accepte pas, moi qui accepte la mort

Elle se tut un instant, prise d'une suffocation soudaine. Puis elle acheva :

— Faut-il vous le dire ? Vous ne me traiterez pas de folle ? Je n'ai jamais cru, je ne peux pas croire, je ne croirai jamais qu'il soit mort.

Elle le regardait de ses yeux ardents. On eût dit qu'elle cherchait à lui faire partager ce doute, à lui qui ne pouvait avoir, hélas ! aucun doute ; qu'elle voulait lui arracher un mot d'assentiment, d'acquiescement à son espérance insensée. Son visage creux, transfiguré par la fièvre et la passion hallucinante, rayonnait d'une sorte de beauté spectrale.

Pierre la regardait aussi : c'était un solennel silence. Puis il répondit cette chose stupéfiante :

— Moi non plus, je ne peux pas croire qu'il soit mort. J'espère, je veux espérer.

Une main glacée lui prit la main. Un rire de joie, un rire de folie, éclata et finit dans la toux et les râles.

Quelques jours s'étaient passés quand il revint. Il tenait à la main un papier bleu, un télégramme, sans doute, qu'il froissait machinalement. Sa physionomie, un peu contractée, semblait nerveuse. Ils causèrent, et, naturellement, du disparu. Pierre répéta sa phrase de l'autre jour :

— Moi non plus, je ne peux pas croire qu'il soit mort.

Et il ajoutait :

— Je le crois de moins en moins, à mesure que je réfléchis davantage aux circonstances de sa disparition... Il était armé. Les Thibétains sont féroces mais lâches : de vrais chacals. Ils ont une peur superstitieuse des armes à feu... Je supposerais plutôt qu'il s'est égaré... qu'il a longtemps erré dans le désert. Il avait sur lui, je m'en souviens, des vivres de conserve, ainsi que moi, du reste... Il a pu atteindre un poste européen. De là, il n'est pas non plus impossible qu'il ait gagné la côte, qu'il ait trouvé le moyen de se faire rapatrier... dans quelque temps d'ici... Non, je ne désespère pas encore, je suis comme vous. Ah ! si j'avais le moindre indice...

— Mais vous n'en avez aucun ? interrogea-t-elle, haletante.

— Non... Cependant, attendez... Oui, peut-être.

— Mon Dieu !

— Oui... Et même, c'est mieux qu'un indice... c'est presque une preuve...

— Jacques est vivant ?

Le cri avait jailli avec une force inouïe de la poitrine martyrisée.

— Cette preuve, où est-elle ?

Il parut hésiter une seconde, puis, du même geste dont il eût déclenché les ressorts de la destinée, il lui tendit le télégramme.

— La voici, dit-il.

Elle lut :

« Je suis sauvé. Je reviens en France, sur l'*Oxus*.
« Prépare Germaine à cetre joie. Amitié frater-
« nelle. — Jacques. »

La dépêche, qui venait des Indes, portait le timbre du port d'embarquement que l'*Oxus* avait déjà quitté sans doute.

*
* *

La joie ne tue pas ; elle ne guérit pas non plus. Germaine, pendant les journées qui suivirent, vécut dans une espèce d'allégresse surhumaine, malgré la torture de sa chair promise à la mort, les déchirements et les étouffements qui, tour à tour, la suppliciaient ; sa face, exténuée de douleur et de faiblesse, resplendissait d'une lumière surnaturelle. Mais la maladie poursuivait son œuvre

avec une régularité implacable, comme si elle avait voulu justifier la prophétie terrible du médecin.

Germaine ne s'en apercevait pas, elle ne se sentait pas mourir.

Un matin, Pierre la trouva tellement radieuse qu'elle aurait pu figurer à la fois, par la splendeur et la pâleur de sa face, l'ange de la vie et l'ange de la mort.

— Moi aussi, s'écria-t-elle en l'apercevant, j'ai reçu une dépêche.

Et dans sa main, qui ressemblait maintenant à un débris d'ossuaire, elle tenait un papier qu'elle avait encore la force d'agiter d'un air de triomphe.

— Vous voyez, il a profité de la première escale pour me télégraphier. Lisez, mon ami, vous verrez comme c'est affectueux, tendre et charmant, Pauvre cher! Quelle peine il aura quand il me trouvera si malade! Mais cela m'est presque égal de mourir, maintenant.

Et Pierre dut lire la dépêche; elle exigea qu'il la lui relût à voix haute, tant ces paroles d'amour suprême étaient douces à son oreille de mourante.

— Elle n'ira pas jusqu'à demain, avait dit ce jour-là le médecin à Pierre.

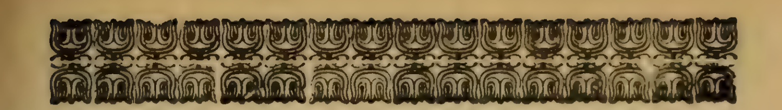
Celui-ci entra dans la chambre de la malade après avoir, d'un effort suprême, commandé aux muscles de son visage de se détendre dans une expression apaisée, heureuse.

— Chère amie, annonça-t-il dès la porte, je suis aujourd'hui un messager de joie. L'*Oxus* arrive ce soir à Marseille, j'en ai la certitude, car je viens des bureaux de la compagnie.

Alors, elle se dressa sur ses oreillers, le visage inondé d'une joie magnifique ; tout le bonheur de ce monde resplendit dans son regard.

Puis elle retomba...

Et ce fut la fin du plus beau mensonge qui ait peut-être été jamais osé et soutenu par un menteur sublime. Pierre avait menti depuis le jour où le médecin lui avait annoncé la mort prochaine de la jeune femme ; les deux fausses dépêches avaient été envoyées sur sa prière par un ami, le commandant en second de l'*Oxus*. Il avait accompli tout cela dans un sentiment d'amour héroïque pour la moribonde, afin qu'elle connût, avant de mourir, la joie suprême qui lui ferait oublier la mort. Cette aumône de bonheur à celle qui s'en allait, n'était-ce pas la plus belle aumône ?



LA CHARITÉ, S'IL VOUS PLAIT !

Après avoir été, pendant vingt ans et plus, un des tyrans de la Bourse, faisant et défaisant à son gré les affaires les plus colossales, le banquier Silvère disparut un jour de la circulation parisienne. On pensa que le surmenage et les émotions continuelles où il vivait, sans en laisser rien paraître sur son visage de fer, avaient, brusquement et d'un seul coup, détruit sa santé ; d'aucuns disaient : son intelligence. Quoi qu'il en fût, le manieur d'argent s'effaça du monde qu'il avait si longtemps ébloui et terrifié. C'était justement au lendemain de sa plus glorieuse victoire, comme il venait de réduire à la mendicité le plus redoutable de ses adversaires, chef d'une grande

entreprise financière qui le contrecarrait. Paris apprit presque en même temps que l'un demandait l'aumône et que l'autre était tombé malade ou fou.

Plus jamais on ne revit Silvère à la Bourse ; on ne l'aperçut pas davantage ailleurs. Il demeura caché, au fond de son hôtel, invisible et inaccessible même pour les plus intimes. On supposa naturellement que sa famille le chambrait ainsi parce qu'il n'était plus montrable. Sans doute les vengeances célestes avaient foudroyé ce Moloch en lui infligeant le gâtisme ou la démence furieuse ; il devait expier les larmes des veuves et des orphelins qu'il avait faits, au cours d'une carrière illustrée par les suicides de plusieurs ennemis, vaincus et déshonorés.

L'évanouissement du banquier dans le mystère ne préjudicia point cependant au succès de la maison de banque. Silvère avait un fils ; le louveteau se montrait tout aussi griffu et endenté que le vieux loup de Bourse. Les affaires, sous sa conduite, marchèrent comme par le passé. De plus, la jeune Mme Silvère, qui était mondaine et jolie, se mit en tête d'avoir un salon et qu'il fût un des mieux fréquentés. Elle l'eut ; tout Paris y défila. Personne

ne songeait au disparu, à l'hôte sinistre que recélait quelque part l'hôtel de la rue Spontini. A la vérité, cela sentait bien un peu le cadavre dans cette maison. Mais les gens du monde, qui savent les choses, sont blasés sur cette odeur-là.

Quelle maison fameuse n'a pas son cadavre plus ou moins oublié ? Si l'on y est reçu avec faste, si l'on peut s'y faire des relations utiles, cela n'empêche personne d'y venir.

*
* *

Il y avait donc, ce soir-là, réception chez les Silvère. Après un dîner irréprochable et tout fleuri de jolies femmes déshabillées au goût du jour, on venait de passer au salon. La soirée allait bientôt commencer, panachée d'agréments littéraires, musicaux et chorégraphiques. Une jeune poétesse devait, en effet, réciter des vers en costume de Tanagra et un académicien en rupture de Coupole donner, sur la dernière danse importée de Chine, une conférence avec démonstrations, grâce au concours de deux petites danseuses de Montmartre

que s'arrachaient en ce moment tous les salons du faubourg Saint-Germain. Il y avait aussi le métaphysicien à la mode, une chiromancienne accréditée dans toutes les cours de l'Europe, et un aviateur.

En attendant ces délices, les groupes, un peu échauffés par le champagne, causaient joyeusement. Les femmes surtout avaient ces petits rires énervés, ces roulements de gorge qui ajoutent encore à la sensualité des chairs décolletées, aux parfums envolés des corsages, à toute cette volupté éparse dans la chaude atmosphère d'un salon, après un repas généreux. On les sentait épanouies et toutes, mêmes les plus fières et les plus sévères, vaguement indulgentes au désir qu'elles provoquaient.

Enfin, c'était une de ces heures capiteuses où la vie mondaine, si ennuyeuse d'ordinaire et si vide, se métamorphose et s'illumine ; où l'on dirait que tous ces hommes, toutes ces femmes parées, se sont réunis pour mettre en commun de la joie et de l'amour ; où l'ivresse d'exister, de voir les autres à côté de soi heureux d'exister aussi, se fait sentir, irrésistible.

*
* *

« La charité, s'il vous plaît ! »

Jeté par une voix effrayante, une voix sans âge, sans inflexion, sans timbre, une voix de spectre ou de somnambule, l'appel étrange venait de retentir dans le salon d'une façon surnaturelle, qui avait glacé tout le monde à la fois.

Un fantôme se tenait debout dans le vide d'une porte, ouverte brusquement.

Avez-vous vu jouer la pantomime où l'effigie du marchand d'habits assassiné, baignée d'une lueur verdâtre, jaillit de terre, devant Pierrot assassin ? Vous rappelez-vous ce revenant guenilleux, décharné, au visage mangé d'une barbe sale et troué de deux yeux phosphorescents ?

Telle était l'apparition que les hôtes de Silvère virent se dresser au milieu de leur joie et de leurs rires dans ce moment-là.

« La charité, s'il vous plaît ! »

La voix de sépulcre répéta encore la supplication terrifiante, et les beaux messieurs aux cheve-

lures lisses, aux faces rasées, selon la mode américaine ; les dames triomphantes, avec leurs robes diaphanes, leurs sautoirs, leurs pendentifs et leurs aigrettes fabuleuses, sentirent le même froid, plus aigu encore, leur traverser les moelles.

« La charité, s'il vous plaît ! »

Ah ! çà, est-ce qu'il n'allait pas se taire, à la fin ? Qui donc avait laissé entrer ce spectre de misère ? Était-ce là une plaisanterie à faire à des invités ?

Puis il y eut un mouvement dans cette foule brillante et hagarde. Certains avaient reconnu l'identité du fantôme.

C'était le banquier fou, le vieux Silvère, qui, profitant du trouble causé par cette soirée dans le personnel de l'hôtel, avait réussi à s'échapper de la chambre où on le séquestrait et qui apparaissait ainsi, hideux, effroyable, au milieu de la fête, comme pour rappeler brusquement à tous l'horreur que dissimulait ce luxe et qui en était l'obscure expiation.

« La charité, s'il vous plaît !... »

Et cette fois la voix ajouta :

« Ayez pitié d'un malheureux. C'est Silvère qui

m'a ruiné, c'est à cause de lui que je suis obligé de demander l'aumône. »

Le fou se prenait pour sa propre victime.

Mais, s'étant enfin ressaisi, le fils Silvère marchait à lui, donnait à voix basse des ordres à deux domestiques, deux solides gaillards à tournure d'heiduques. Ils emmenèrent le spectre hors du salon et lui firent réintégrer sa geôle.

*
* *

On finit par tout savoir. La folie du vieux Silvère avait un caractère tout particulier. Elle consistait dans l'obsession d'une image unique, la dernière qui se fût gravée dans sa cervelle encore lucide ; celle du misérable qu'il avait réduit à demander la charité au coin des rues. Par une transposition de personnalité qui n'est point rare en pareil cas chez les déments, il s'était identifié avec celui qu'il ne cessait d'avoir devant les yeux. Dès lors, il avait mis un entêtement farouche à vivre, à s'habiller, à se nourrir comme s'il eût été mendiant lui-même. Sous peine de provoquer chez lui des

accès de fureur qui tenaient de l'épilepsie, il fallait le laisser coucher sur une paillasse, manger des croûtes de pain et des rogatons, et revêtir une redingote verdâtre qui s'effilochait et lui donnait l'air du *Juif polonais* d'Erckmann-Chatrian.

Par un retour bizarre des choses d'ici-bas, il semblait s'être drapé dans la misère qu'il avait créée autour de lui, et s'en faire un linceul sordide.

C'est égal, les invités de son fils n'oublieront plus l'apparition shakespearienne du faiseur d'or, de l'ogre de Bourse, déguisé en mendigot, et gémissant au milieu de la fête :

« La charité, s'il vous plaît ! »





LA BRELOQUE

C'ÉTAIT à l'étranger, dans une ville du Nord où l'on jouait gros jeu. Après la partie, le dîner du cercle avait lieu par petites tables parallèles. De passage à X..., j'y assistais. Un ami de là-bas, rencontré la veille sur la plage, m'avait présenté au club et je venais de voir la partie, qui avait été brillante et mouvementée. Mon ami la commentait avec l'animation d'un vrai joueur ; tout le monde, du reste, était plus ou moins enfiévré, comme au sortir d'une bataille chaudement disputée. Il y avait eu des coups magnifiques, des passes de veine inouïes et des revirements soudains comme au théâtre. Bref, une de ces séances que n'oublient pas les amateurs.

Mon ami, grisé plus que les autres, était devenu disert par enthousiasme : il se lançait dans les terribles histoires de joueurs, encore plus cruelles à entendre pour les profanes que les histoires de chasseurs. Je l'écoutais avec résignation, grâce à une excellente pâtissserie flamande et à un joli vin rosé du cru.

— Mon cher, me disait-il, vous en penserez ce que vous voudrez : moi, je crois aux fétiches, depuis que j'ai vu certaines choses... Une, entre autres, qui s'est passée loin d'ici, car vous savez que j'ai beaucoup roulé ! C'était dans l'Amérique du Sud, à..., mettons Rosario, il y a de cela cinq ou six ans.

« Il y avait, parmi les piliers du cercle, un personnage singulier, dont je n'ai pu déterminer la nationalité exacte, car il parlait quatre ou cinq langues sans aucun accent, il portait un prénom scandinave et un nom à désinence italienne ; de plus, il avait fait trois fois le tour du monde, comme le marquis de Corneville. Enfin, si ses yeux étaient d'un bleu septentrional, sa barbe noire, très soignée et légère, semblait d'un chef abencérage. Les gens informés de tout prétendaient

que c'était un ancien officier de la marine danoise. Il parlait d'un ton froid, avec une voix douce. Il était très pâle, à cause d'une maladie de cœur fort avancée, nous disait notre ami le docteur. (Il y a toujours dans les cercles, comme vous le savez, un docteur, un commandant et un Turc.)

« Si je vous le décris de cette façon minutieuse, c'est que ce n'était point là du tout un personnage ordinaire. D'abord, il y avait en lui une espèce de charme bizarre, inquiétant, qui vous causait, tout en vous attirant, un vague malaise. Un commencement de calvitie agrandissait son front de rêveur ou d'illuminé. Le bleu froid de ses yeux était magnétique. L'interlocuteur craignait un peu d'être envoûté par lui.

« Il avait bien envoûté la fortune. Elle était devenue pour lui une espèce de maîtresse-esclave soumise à tous ses caprices, et il faisait exprès d'en user avec elle comme un amant trop aimé avec son amie, pour voir sans doute jusqu'où il pourrait la mener. Elle ne se lassait pas de lui obéir. Au jeu, il avait des audaces folles, des maladresses voulues, des erreurs de tactique tellement grossières que ses compagnons de tableau l'eussent injurié s'il se fût

agi de tout autre que lui. Et il gagnait toujours, Il passait toujours quoi qu'il fît, avec une régularité stupéfiante.

« On avait fini par s'étonner — pas trop haut. Quelques-uns avaient murmuré que ce Danois pouvait bien être grec. Le propos, on ne sait comment, lui était revenu.

« Il avait paisiblement haussé les épaules et prononcé de sa voix douce : « Les imbéciles ! J'ai un fétiche, voilà tout ! »

« En effet, à sa chaîne de montre pendait une breloque barbare : un affreux petit bouddha, comme ceux que sculptent dans une pierre indochinoise les orfèvres de Saïgon. Cette réponse fut rapportée au président du cercle, qui était superstitieux comme un Espagnol et un joueur, comme nous le sommes tous autour de la table du baccara. Cependant il n'osa pas proposer au comité la radiation d'un membre pour port de fétiche dans la salle de jeu. Et il n'y avait pas d'autre motif à faire valoir pour se débarrasser de l'officier danois qui d'abord estimé parce qu'il faisait marcher la partie, s'était rendu « indésirable » depuis qu'il avait décavé tout le monde.

« Mais on n'eut pas la peine de le renvoyer. Huit jours après l'incident, on le trouva mort dans un train de la banlieue. »

Mon ami s'était interrompu pour boire une gorgée de café, et pendant cette pause, mes yeux se tournèrent vers un de nos voisins qui se trouvait à une table de l'autre rangée. C'était un grand garçon, assez beau, de type levantin, un des héros du jour, qui, après un « chemin de fer » fort avantageux, avait tenu la banque dans un excellent style et bénéficié pendant toute la partie d'une chance merveillense. Depuis un instant, il nous écoutait et paraissait singulièrement intéressé.

Mon ami qui, dans le feu de sa narration n'en remarquait rien, continua.

— Le chef de train, en arrivant au point terminus, vit le corps inanimé du Danois allongé sur la banquette. Il ne portait aucune trace de violences. On trouva dans les poches un portefeuille garni de billets de banque, un porte-monnaie gonflé d'or, des papiers, la montre de la victime, mais sans la chaîne. Or, l'officier danois portait habiuellement une chaîne d'acier sans aucune valeur.

Une odeur de chloroforme flottait dans le compartiment.

« Le médecin qui fit l'autopsie déclara que la mort ne pouvait avoir eu lieu que par arrêt du cœur, arrêt naturel ou provoqué peut-être à l'aide du chloroforme.

« Par qui ?

« Le conducteur se rappela qu'il avait vérifié les billets du Danois et de son unique compagnon de voyage, descendu depuis en cours de route. Le signalement qu'il donna de celui-ci était extrêmement vague. L'enquête que l'on fit n'aboutit pas, naturellement. »

Notre voisin paraissait maintenant tout à fait agité. Son teint d'Oriental avait pâli sous le bistre, il me sembla que sa moustache, noire comme le charbon, remuait un peu. Il écrasait des miettes de pain sur la nappe, avec de menus gestes nerveux.

Le narrateur, qui ne remarquait rien, continua.

— On a beaucoup discuté sur cette affaire, et chacun a proposé sa version. Mais voici celle qui a prévalu :

« Ce n'était pas un voleur que l'auteur volon-

taire ou non de cette mort. Je dis volontaire ou non, parce qu'il n'est pas prouvé du tout qu'il ait eu l'intention de tuer le Danois, mais seulement de l'endormir avec le chloroforme. La victime avait une maladie de cœur et a succombé sans doute à l'action trop puissante du soporifique.

« L'inconnu n'a volé que la chaîne pour avoir le fétiche qui s'y trouvait accroché, sans doute. Ce ne pouvait être qu'un joueur de notre cercle, au courant de la légende, et qui a disparu le coup fait. Peut-être serait-il bien surpris s'il venait à apprendre qu'il a tué un homme... »

. . . .

Je regardai instinctivement du côté de notre voisin. Mon regard rencontra précisément sa main posée sur la table, écrasant toujours des miettes de pain avec le même geste nerveux. Je vis que sous sa manchette large, il portait, au poignet, un bracelet de cuir, comme ceux où l'on enchâsse une montre.

Mais il n'y avait pas de montre à ce bracelet; il y avait une figurine de pierre sculptée, un vilain petit bouddha, comme celui que mon ami venait de me décrire. Je sursautai.

L'homme vit mon mouvement et son visage blanchit. Il se leva tout d'une pièce, et le plus vite qu'il put, sans trop attirer l'attention, se dirigea vers la sortie.

J'allais crier : « C'est lui ! » Qu'est-ce donc qui me retint ? Je ne sais pas. Peut-être une répugnance superstitieuse à intervenir dans l'œuvre de la destinée.





L'ILE DES BOURREAUX

Dans le golfe de Nauplie, en face de la petite ville coquette qui égaie de sa blancheur la côte sévère du Péloponèse, un îlot sort de la mer ; la forteresse de Bourtgi l'occupe tout entier, dressant, sous le ciel grec, ses lourds bastions trapus que parfois de son vol, une mouette blanche effleure. L'endroit est romantique. On rêve à l'époque où Nauplie était turque, ainsi que toute la Morée, et l'on croit voir, au fond d'une de ces tours massives, une princesse captive de quelque pacha se morfondre derrière la fenêtre grillagée et jouer de la guitare en soupirant. On dirait d'un Devéria ou d'un Tony Johannot, pour illustrer les *Orientales* :

Si je n'étais captive,
J'aimerais ce pays.

La mer est si bleue, la courbe du golfe si douce à l'œil, la lumière du Péloponèse si vive et si caressante à la fois que la rude forteresse, solitaire au milieu des flots, n'a rien de trop farouche et n'inspire point de trop noires pensées. Elle n'est pas lugubre, elle n'est que mélancolique, et on la croirait faite pour orner la couverture d'une romance de Monpou.

Si je n'étais captive,
J'aimerais ce pays.

Or, ce n'est point une blanche et rêveuse princesse qui habite cette île et ce donjon : ce sont deux bourreaux.

*
* *

En Grèce, il n'y a pas d'exécuteur officiel des hautes œuvres, et le glaive de la loi n'est pas confié à un opérateur spécialement appointé pour s'acquitter de cet office où Joseph de Maistre voyait

une espèce de sacerdoce sanglant. Les bourreaux sont de simples forçats, choisis parmi ceux dont la conduite est la meilleure. Lorsqu'ils ont rempli leur charge pendant cinq ans, on les tient quittes du temps qu'il leur reste à faire au bagne ; ils ont gagné leur liberté. Si, jadis, ils méritèrent la prison pour avoir joué imprudemment du couteau dans quelque rue, ils rachetèrent ces erreurs en débarrassant la société, à l'aide du couperet légal, des individus qui l'encombrent dangereusement. Mesure ingénieuse, qui fait faire à l'État l'économie d'un fonctionnaire et qui préserve peut-être bien des victimes en permettant aux criminels d'assouvir leurs instincts meurtriers sans péril pour les honnêtes gens.

Les deux bourreaux sont gardés dans leur île par des soldats. La veille d'une exécution capitale, une escorte fournie par la petite garnison qui occupe la citadelle d'Itch-Kalé, au-dessus de Nauplie, vient les chercher en barque, au milieu de la nuit. A travers l'ombre, on leur fait gravir la haute montagne, on les introduit dans la forteresse qui sert aussi de prison. Ils y font ce qu'ils ont à faire et y passent la journée du lendemain, puis on les

ramène dans l'île, toujours de nuit. Après l'exécution, le golfe n'est pas moins bleu ni le donjon moins poétique sous le vol des mouettes.

En face de la petite ville coquette, qui égaye de sa blancheur la côte sévère du Péloponèse, un îlot sort de la mer. Un château dresse ses bastions sous le ciel grec.

C'est l'île des bourreaux où, parfois, aborde dans les ténèbres une barque fantôme, une barque de mort, et vers qui, la nuit suivante, la même barque revient en creusant un sillage silencieux, comme dans un rêve.

*
* *

Le bandit Panayotis était enfermé, depuis longtemps déjà, dans l'îlot de Bourtgi. Son histoire était celle de bien d'autres. Il avait beaucoup volé et même un peu assassiné, dans des circonstances que la justice voulut bien considérer comme atténuantes, puisqu'elle l'autorisa à garder, sur de robustes épaules, une des plus magnifiques têtes de brigand qui puissent séduire un peintre. Au bagne, il avait été un pensionnaire modèle, soumis,

travailleur et respectueux. Ses chefs le récompensèrent. Il quitta, grâce à eux, l'atelier un peu sombre où l'État confine ses ouvriers par force, et devint l'hôte du castel romantique de Nauplie. Il s'acquitta de ses nouvelles fonctions avec conscience et virtuosité, et pendant plus de quatre années, on n'eut qu'à se louer de lui. La cinquième s'achevait de même. Panayotos semblait ravi de son sort : il se montrait d'humeur égale, causeur aimable, faisant volontiers la partie avec son collègue ou même avec les soldats en fustanelle qui gardaient, sans rigueur, les forçats-fonctionnaires, pour lesquels ils étaient des camarades plutôt que des geôliers.

Il ne s'assombrissait que rarement, au souvenir d'un ancien ami, un certain Georgios, qu'il avait aimé d'une de ces amitiés farouches et bizarres comme on en voit au bagne, et dont il avait définitivement perdu la trace.

*
* *

Cette nuit-là, on vint chercher Panayotis pour une exécution. Ce serait probablement la dernière,

lui dit-on ; ses cinq années allaient finir, et il n'y aurait pas de nouvelles condamnations avant quelque temps. Donc, bientôt, il allait être libre, et déjà il songeait à l'usage qu'il pourrait faire de cette liberté. Il était tiraillé par des désirs contraires. Ses instincts naturels le sollicitaient de reprendre l'existence ancienne ; il voyait en rêve quelques bons coups à faire, et avec les meilleures chances de succès, car il saurait profiter de l'expérience acquise. Il avait aussi, çà et là, quelques petites vengeances à exercer contre des gens qui l'avaient vendu. Mais pendant son stage de bourreau, il avait tâté de la vie régulière et bourgeoise, et elle lui avait paru douce. Il avait bien envie de se ranger définitivement.

Ainsi délibérait-il avec lui-même, tandis que la voiture qui l'emmenait à travers la nuit gravissait vers le lieu des exécutions.

*
* *

Quand on mit l'exécuteur en face du patient, un double cri faillit leur échapper :

— Panayotis !

— Georgios !

Mais tous deux venaient du bagne, où l'on apprend à se taire. Et, quand même, ils se turent. Ils furent assez forts pour commander aux muscles de leur visage de ne pas bouger. L'officier de service ne vit rien, ni les soldats, ni personne.

Mais il restait à remplir une dernière formalité, avant le supplice. C'était l'usage qu'au moment de tuer, le bourreau demandât pardon au condamné de la violence qu'il allait exercer sur lui, et que le condamné lui accordât ce pardon chrétiennement.

Les deux hommes s'avancèrent l'un vers l'autre et, devant l'indifférence du personnel blasé, qui ne les regardait même pas, ils échangèrent vite quelques paroles :

— Tu me pardonnes, Georgios ?

— Je suis content que ce soit toi, Panayotis. Je voulais tant te revoir encore une fois !

— Moi aussi.

— Écoute ! Pour cette affaire-ci, c'est Zappas qui m'a dénoncé. Il va être gracié, à cause de ça, dans un mois. Et tu seras bientôt libre.

— J'ai compris.

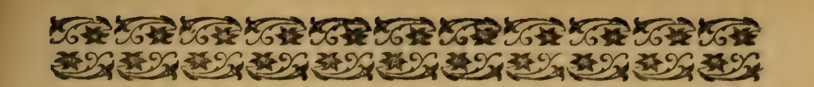
— Dépêchez-vous donc ! cria l'officier.

On n'attachait pas les condamnés à mort. Georgios put embrasser son ami.

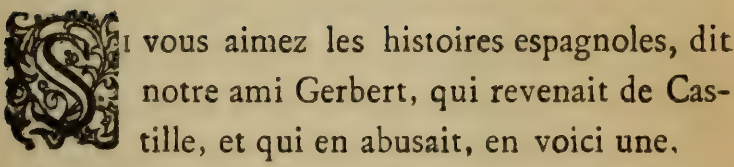
*
* *

Trois mois après, Zappas, sorti de prison, était revenu dans ses montagnes. On le trouva, un matin, étendu sur la route un couteau dans la poitrine.





LA VIERGE NOIRE



Si vous aimez les histoires espagnoles, dit notre ami Gerbert, qui revenait de Castille, et qui en abusait, en voici une.

Le village de Siete-Fuentes, dans la sierra, est un lieu de pèlerinage fort renommé, à cause d'une statue qu'on appelle la Vierge Noire, et qui se trouve dans l'église d'un couvent. Le sanctuaire — quelque ancienne mosquée, sans doute — est un joyau mauresque du temps de la conquête. Mais il n'y a que les archéologues de passage pour y faire attention, tandis que la Vierge Noire est populaire, et elle l'est surtout depuis la chose que je vais vous raconter.

Son nom lui vient de ce que son visage, son

col et ses mains, tout ce que laisse voir d'elle le costume somptueux et archaïque qui l'engonce comme une infante du temps de Charles-Quint, est exactement de la couleur du charbon. Elle gît, étendue de tout son long, sur des coussins écarlates à lourds galons d'or, qui font paraître encore plus funèbre son visage ténébreux. On dirait qu'elle dort. Singulier sommeil que l'artiste lui a donné là, car sept glaives de douleur lui percent la poitrine et lui navrent le cœur à la fois, enfoncés jusqu'à la moitié de la lame. Cependant ses traits, d'un dessin charmant, gardent une sérénité divine. Le contraste du supplice atroce infligé à cette statue et de cette impassibilité si parfaite, vaguement souriante comme en un rêve, frappe le visiteur très fortement.

Le moine qui sert de guide a une explication toute prête à lui fournir.

— Cette image, dit-il, représente la Dormition de la Vierge. La mère de Dieu vient d'achever son existence terrestre. Elle repose, en attendant le triomphe de son Assomption, et elle porte encore dans son sein, comme un trophée de martyre, les sept glaives de douleur qui, tout à l'heure, vont

se changer en sept rayons merveilleux dans le ciel.

C'est peut-être, en effet, l'intention qu'à eue le sculpteur inconnu, et on accepte, faute de mieux, la version du pieux cicerone. Cependant, un certain mystère entoure la Dame de souffrance et de douceur, qui porte ainsi sur son visage un deuil séculaire et qui, la poitrine sept fois transpercée, dort paisiblement. Toutes les autres images de la Vierge peuvent se rattacher à un type, à une tradition ; elles se copient plus ou moins. Mais celle-ci n'a pas d'analogie ni en Espagne ni ailleurs, sans doute : c'est une fantaisie qui a, une fois, traversé le cerveau fiévreux d'un artiste bizarre, intermédiaire entre Goya et Zurbaran.

Aussi, quand on l'a quittée, on y repense. Elle vous hante, elle vous suit. Hors de l'église fleurie de ciselures arabes, sous l'éblouissant soleil, parmi les fleurs du cloître, et plus tard, quand on est redescendu à travers la montagne, vers les cités de la plaine, la Dormeuse suppliciée au masque de ténèbres vous escorte implacablement.

Contrairement à l'habitude, les moines, gardiens de la sainte Effigie, n'en parlent que sobrement et se bornent, sans donner de détails, à vous dire

qu'elle sauva de la peste Siete-Fuentes et les villages environnants, sans compter quelques miracles secondaires. Ils n'en disent pas plus long.

Mais voici ce qu'on m'a raconté, chez un « ventero » du voisinage où je buvais le chocolat pendant qu'on ferrait mon cheval. Il y avait, à Blancapeña, un bourg tout proche de là, un certain muletier, nommé Esteban, jureur, buveur et querelleur comme Rodomont lui-même, qui se gaussait de Dieu et faisait la nique au diable. Le garçon avait parié, avec cinq ou six « muchachos » de sa trempe, que, « par les cornes de l'alcade ! » il entrerait, la nuit, dans l'église des moines de Siete-Fuentes, et qu'il embrasserait la Vierge Noire sans plus de vergogne qu'Inès ou Conchita. Et il tint parole.

Une nuit, avec les drôles de sa bande, il cassa un vitrail de la chapelle du fond, où la Figure ténébreuse reposait, allongée sur l'autel ; il bondit dans le sanctuaire. Le religieux de garde n'eut pas le temps de crier, on l'avait déjà bâillonné avec un mouchoir.

Esteban avança vers l'autel, gravit les marches, se pencha sur la statue. Il y eut une certaine émo-

tion, malgré tout, dans la bande qui regardait.

Il posa ses lèvres sur le visage noir.

Aussitôt, il se rejeta en arrière, comme si sa bouche avait touché du feu, et il poussa un hurlement. Il se sauva, toujours hurlant comme un damné à travers l'église. Puis il tomba.

On le ramena chez lui. Il eut le délire trois jours. Quand il fut revenu à la raison, on essaya de l'interroger, mais il déclara qu'il ferait « une boutonnière dans le ventre » à celui qui lui parlerait de la chose. On n'insista pas. Plus tard, seulement, il dit à un de ses intimes, sans ajouter d'autres explications :

— Ce que j'ai embrassé cette nuit-là, ce n'était ni du bois, ni de la cire, ni de la pierre. Il m'a semblé que j'embrassais la mort.

*
* *

Voilà ce qu'on raconte à Siete-Fuentes. J'ai rapporté l'histoire à un docte Espagnol de mes amis, le señor Pablo Gutierrez, pour qui les archives du royaume n'ont guère de secrets.

Le señor Pablo Gutierrez, de son côté, m'a raconté ceci :

— Il y avait à Siete-Fuentes, au temps de Philippe IV, un seigneur d'un certain âge qui avait épousé une jeune fille, doña Isabel de Mendoza, de l'illustre famille de Mendoza. Elle vécut pendant deux ou trois ans avec lui, selon les saintes lois du mariage ; elle était chaste, douce, pieuse et aumônière, un trésor pour son seigneur, un ange pour les pauvres gens. Le diable lui fit rencontrer un écolier qui avait une jolie figure, qui était blond et qui jouait de la guitare ; elle écouta ses romances et, avant qu'elle eût seulement le temps de s'apercevoir qu'elle allait pécher, elle devint sa maîtresse. Naturellement, le barbon eut connaissance aussitôt de leurs amours ; naturellement, aussi, il tua le bachelier sans que personne y trouvât à redire. Pour la femme, elle disparut. On pensa généralement que le seigneur atrabilaire l'avait fait jeter au fond d'un cloître : il n'en manquait pas en Castille et ils gardaient admirablement les secrets et les hôtes qu'on leur confiait.

Le seigneur était trop puissant pour que la justice s'informât de ses affaires ; il était quelque peu

cousin de Son Altesse le Roi. Il avait fait probablement de son épouse infidèle ce qu'il avait voulu, et qui devait être bien fait, car on ne pouvait douter qu'un gentilhomme d'une telle lignée ne sût être, à l'occasion, « bon médecin de son honneur », comme dit la comédie.

On remarqua seulement qu'il avait pris le deuil et que, pendant un temps assez long, il ne sortit guère de son château. Il y avait appelé des gens inconnus avec lesquels il tenait de longues conférences, et qui devaient être des médecins ou des marchands de pharmacopées, à ce qu'on put conjecturer d'après le contenu de certains paquets qu'ils apportaient avec eux. Sans doute, après de telles émotions, qui lui survenaient en un âge avancé, il s'était senti malade et il se traitait.

On remarqua aussi que ses pensées se tournaient toutes du côté de Dieu et de son salut; il fit de nombreuses libéralités aux églises. A l'une, il offrait des cloches, à une autre un ciboire, à une troisième quelque statue de saint ou de sainte.

Ce fut ainsi qu'il fit cadeau de la Vierge Noire au couvent de Siete-Fuentes. On ne s'étonna point, à cause des sombres idées qui lui occu-

paient l'esprit, qu'il eût commandé cette image d'une funèbre couleur. On fut peut-être un peu scandalisé qu'il l'eût voulue à la ressemblance de l'épouse coupable si mystérieusement disparue et qu'il eût ainsi fait placer sur l'autel l'effigie d'une adultère. Mais on ne chicana ni la générosité d'un tel seigneur ni l'extravagance de son amour persistant pour celle qui l'avait trahi.



On ne sut pas que la statue était le corps merveilleusement embaumé de doña Isabel. Son mari l'avait fait mourir par le poison ; puis, ayant enfoncé dans la poitrine infidèle les sept poignards mystiques, il avait voulu qu'on rendît inaltérable ce corps criminel, ce corps supplicié et adoré, et qu'il fût exposé glorieusement sur l'autel, pour éterniser et diviniser à la fois sa vengeance et son impitoyable amour.





LA DERNIÈRE PROMENADE

Le condamné à mort, Mariano Garcia, était entré en chapelle. Trois jours durant, par pitié pour cette âme criminelle qu'il s'agissait de sauver, on l'avait fait macérer dans la prière ou dans la terreur. Il avait reçu les visiteurs funèbres : des hommes en cagoule qui, dans une intention de charité suprême, étaient venus pour l'investir d'épouvante. Les frères de la Miséricorde s'étaient assis à côté de lui, long voilés de noir, comme des fantômes sur une pierre de sépulcre. Ils lui avaient parlé de Dieu et de l'éternité : leur parole chuchotée faisait bouger les plis d'étoffe devant leur bouche, et leur voix arrivait à Mariano à travers un linceul. Une lueur

— était-ce l'aube du paradis ou la flamme des bûchers éternels ? — sortait par les trous de leurs yeux. Puis ces spectres s'étaient retirés, évaporés, dissous dans l'ombre où les cierges faisaient des étoiles de sang.

Par trois fois, on avait extrait Mariano Garcia des caveaux de la mort pour lui faire faire la promenade expiatoire des condamnés, à travers la ville qu'il lui appartenait d'édifier maintenant par son châtiment et sa pénitence effroyable, comme il l'avait scandalisée par son crime.

Les tambours couverts de crêpe battaient sourdement, à coups espacés, comme les tintements d'un glas, si espacés que, dans les intervalles, il y avait place pour toute l'horreur, pour tout le mystère, pour tout le silence de l'au-delà.

Les prêtres chantaient des psaumes solennels, ils étaient nombreux, escortés par les autorités et les principaux de la ville. C'était une procession riche et lugubre, un autodafé magnifique, comme au temps de la grande Inquisition, quand la cruauté se faisait somptueuse. Le chant liturgique montait avec ampleur vers le ciel, un ciel espagnol dont le bleu minéral était lucide et dur comme celui des

azulejos mauresques : les instruments propageaient des ondes cuivrées, puissantes, dont les assistants sentaient la vibration à travers leur diaphragme. Et les cierges, dans l'éblouissement du plein jour, ne jetaient plus que de petites flammes débiles, incertaines, pâlissantes et spectrales, comme de frêles agonies.

Par des coups également espacés, la cloche d'une église répondait maintenant aux coups de tambour. Ces appels de détresse, pourtant étouffés, on les entendait distinctement à travers la musique noire, qui remplissait la rue. La foule haletait d'une même angoisse par ses milliers de poitrines. Cette pompe sinistre, sous ce soleil, donnait à la fois le vertige de la lumière et de la mort.

Mariano Garcia venait le dernier, encadré de soldats, tel qu'un pénitent, la tête voilée, lui aussi, d'un grand lambeau d'ombre. On le regardait, on oubliait son crime, car il n'était plus un criminel, désormais. Il était ceci simplement : un homme qui va mourir solennellement, en public et en cérémonie, afin que sa mort serve à la fois au divertissement et à l'édification de la foule. Celle-ci ressentait en même temps une émotion pieuse,

comme si elle eût assisté à quelque rite mystique et terrible, et l'exaltation qu'elle aurait éprouvée à voir un matador favori aborder le taureau.

Trois fois la procession de cauchemar se déroula à travers la ville pendant ces trois jours. Mariano Garcia, étourdi, épuisé, chancelait, roulait comme une épave, entre les deux hommes qui le flanquaient, ballotté de l'un à l'autre.

Puis, on le hissa sur l'échafaud, on l'assit sur la chaise, on lui prit la tête entre les plaques de fer. On serra le garrot.

Alors, une femme, qui se trouvait dans l'assistance, hurla et s'évanouit.

*
* *

La marquise Hermosa de Villa Real, quand on l'eut ranimée, regarda avec une expression de terreur inouïe le médecin et les assistants, son mari, sa belle-sœur, et deux femmes de chambre qui la soignaient. Elle se retrouvait chez elle, dans sa chambre à coucher, étendue sur son lit au-dessus duquel un grand Christ d'ivoire semblait

planer, les bras ouverts, et pourtant, elle se croyait encore sur la grand'place, à la fenêtre du *palacio* de son amie Leonor, au moment où, devant la foule, avec toute la pompe obligatoire, on avait serré le garrot autour du cou de Mariano Garcia.

De Mariano Garcia, innocent.

Ce n'était pas lui, le misérable valet, qui avait empoisonné son maître, Esteban, ainsi que l'avait cru le juge d'instruction et ainsi que le jury, à son tour, l'avait proclamé par sa sentence. Le criminel était le propre neveu de la victime, don Alonzo, l'amant de la marquise Hermosa de Villa Real.

En vérité, cet Alonzo était un homme peu ordinaire, un bandit de la Renaissance, féroce, indomptable et criminel, avec une audace presque surhumaine, comme celle d'un César Borgia. Il avait supprimé son oncle sans se soucier d'aucun scrupule, pour hériter de ce vieillard sans enfants qui venait de tester en sa faveur, lui léguant tout ce qu'il avait pu amasser pendant un demi-siècle d'avarice. Ensuite, Alonzo comptait enlever sa maîtresse et gagner avec elle l'Argentine, où ils vivraient tous deux tranquillement.

Hermosa était au courant de tout ; elle avait

tout accepté ; elle aussi, elle possédait une âme de la Renaissance. Mais au moment où elle avait eu la certitude que Garcia serait condamné à la place de don Alonzo, elle avait montré quelque faiblesse et des remords puérils. Son amant s'en était irrité et, pour l'en punir ou pour lui faire passer une si fâcheuse sensibilité, il s'était avisé de lui imposer une épreuve : elle avait dû, sur son ordre assister à l'exécution de Mariano Garcia.

Elle lui avait obéi, mais c'en était trop. Elle avait crié, elle avait failli parler et tout dire. L'effort qu'elle avait fait pour se taire était la cause de son évanouissement.



La marquise Hermosa de Villa Real n'a pas quitté son mari, et il n'y a guère de chance qu'elle le quitte jamais.

La marquise Hermosa de Villa Real est folle.

Elle habite, tout au fond de l'Andalousie, dans une ancienne résidence de la famille Villa Real. Sa folie est calme et se manifeste surtout par un

silence obstiné, dont elle ne sort jamais. Ses lèvres remuent quelquefois, comme si elle allait parler ; mais lorsqu'un mot, d'ailleurs inintelligible, sort de sa bouche, ce qui est très rare, elle frissonne, elle a un haut-le-corps, elle ouvre des yeux déments, ou elle s'enfuit.

Souvent, aussi, elle porte les mains à son col ; elle fait le geste de desserrer un lien imaginaire...





JALOUSIE

Cette affaire fit un assez beau bruit, il y a quelques années. Par quelle folie subite Jean Valdès, le sculpteur illustre, avait-il brisé à coups de marteau, en plein Salon, la tête de sa merveilleuse Vénus ? Personne ne pensa que ce fût pour faire parler de lui : une réclame payée par la destruction d'une telle œuvre aurait coûté trop cher, et d'ailleurs, Jean Valdès était parvenu à ce degré de gloire où l'on n'a plus guère besoin de réclame.

La chose demeura donc obscure pour tous jusqu'à ces derniers temps, où l'artiste s'en est expliqué avec un de ses amis, se trouvant dans un de ses jours où la mélancolie d'un homme qui se

sent vieillir devient tout à coup expansive et se soulage par de subites confidences.

L'histoire, qui intéresse un des personnages les plus notables de la vie parisienne, a bien vite circulé.

*
* *

A l'époque où il ébauchait son groupe de Vénus et d'Adonis, Jean Valdès avait pour maîtresse une magnifique rousse née sur la butte Montmartre, à la fin du XIXe siècle, par un jeu de la nature, et que sa beauté insolente rattachait plutôt à un autre pays et à un autre siècle, aux femmes de Véronèse. Des parents, fruitiers, mais soucieux d'idéalisme, l'avaient prénommée Lydia : sa chair splendide avait mûri dans leur boutique, comme un fruit parmi tant de fruits, mais incomparable.

Lydia posait pour l'ensemble et nullement pour la vertu. Elle devint le modèle et l'amie du sculpteur au moment où, favorisé par le caprice de la vogue, équitable pour une fois, il venait de conquérir la renommée et s'acheminait d'un bon pas vers la fortune.

La belle fille ne tarda pas non plus à devenir célèbre grâce à lui. Vous avez vu sur des milliers de cartes postales ses traits magnifiques et impérieux. Valdès fit d'elle une statuette qui orne le socle de toutes les pendules, et dont les petits Italiens colportent la reproduction à travers Paris, d'une terrasse de café à l'autre.

Mais ceci n'était qu'un jeu, dont le fougueux génie de l'amant artiste ne pouvait se contenter. Il rêvait sans cesse d'une œuvre considérable et marquée d'une supériorité définitive, qui consacrât le souvenir à la fois idéal et charnel de sa plus belle aventure. Ainsi finit par naître ce fameux groupe de Vénus et d'Adonis.

La déesse et le divin chasseur étaient représentés dans une voluptueuse attitude. L'Aphrodite, lasse et rassasiée de bonheur, tournait vers le héros un visage empreint d'extase reconnaissante. Il souriait, avec la condescendance d'un mortel trop aimé, à l'immortelle que la fantaisie d'Éros avait rendue son esclave. Jean Valdès avait voulu et longuement cherché cette double expression ; il l'avait miraculeusement rendue, et par là, plus encore que par l'harmonie souveraine du dessin, son ouvrage imposait aux moins connaisseurs la sorte

d'admiration toute particulière qui nous saisit en présence d'une beauté profondément humaine. Il y avait là mieux qu'un groupe aux lignes parfaites : une amoureuse et un amant, l'une soumise et heureuse de s'abaisser dans sa soumission ; l'autre qui triomphait dans l'orgueil de sa jeune virilité. C'étaient deux corps splendides et deux nobles visages, mais surtout, c'étaient deux types éternels de l'amour.

Le jeune homme qui avait posé pour l'Adonis s'appelait Raffael ; on le voit toujours aux environs de la place Pigalle. Il est né dans le golfe de Naples, à Capri ou à Ischia, et il est beau comme un Bacchus antique. Jean Valdès l'avait choisi, après toutes sortes d'essais et d'hésitations ; il n'avait trouvé que lui qui fût digne d'être associé à la créature de splendeur qui allait être son rêve incarné après avoir été sa joie.

Et il s'était mis à l'œuvre, tout heureux d'avoir réalisé, grâce à la rencontre de ces deux êtres exceptionnels, Raffael et Lydia, l'accord absolu de la forme, dans l'homme et dans la femme, idéal vainement poursuivi par tant de statuaires et par lui-même jusqu'alors.

Il travailla fiévreusement pendant des mois. Rien n'interrompit son ardeur, ni n'altéra sa joie créatrice, durant cette période d'enchantement, de volupté âpre et d'austère délire.

Enfin, l'œuvre fut prête, et les rares visiteurs admis dans l'atelier du maître restèrent devant elle dans ce recueillement sans paroles qui honore les créations du génie bien mieux que le lyrisme indiscret des critiques d'art.

Leur émotion gagna Valdès lui-même et le rendit encore plus certain d'avoir créé un chef-d'œuvre. Cette heure le récompensait de tous ses efforts antérieurs, de son entêtement magnanime à suivre toujours sa chimère sacrée, sans souci de l'argent ni de cette gloire qui lui était venue précisément parce qu'il l'avait dédaignée, étant femme, comme la fortune.

*
* *

Mais quand il se retrouva seul devant son groupe, un étrange supplice commença pour lui.

Il n'avait été pendant des semaines et des se-

maines que l'artiste obsédé de son art, acharné à la production extérieure du songe qui le hantait, passionné uniquement par le problème de la difficulté technique à vaincre, de la nuance d'âme à fixer, du rythme muet à saisir dans l'attitude et le geste.

Maintenant, il redevenait homme.

Cet Adonis qu'il avait élu, parmi tant de beaux jeunes hommes, il lui en voulait de sa beauté pour laquelle il l'avait pris, et qui le faisait aimer par Vénus avec une ardeur dont le marbre semblait brûler et tressaillir.

Par Vénus? — non, par Lydia! Car le rêve fini, le travail achevé, la déesse disparaissait et laissait reparaître la femme, la maîtresse.

C'était cette maîtresse de chair, ce n'était plus la radieuse immortelle que caressait, que possédait ce jeune homme odieusement beau. Il n'était plus Adonis, il n'était qu'un ruffian des boulevards qui venait lui voler sa Lydia.

Et sa rage contre ce Raffael s'accroissait encore de la conscience qu'il avait de lui être si lamentablement inférieur comme amant, comme homme. Que Raffael ne fût qu'un sot et que lui,

il eût du génie, qu'est-ce que cela pouvait faire ? On n'a pas besoin de génie en amour ni pour plaire aux femmes.

Il se répétait à lui-même, cruellement, impitoyablement :

« Lydia n'est pas faite pour moi, mais pour Raffael. Le véritable amant de Lydia, ce n'est pas moi : c'est Raffael. »

Mais sa jalousie s'affolait encore davantage en regardant sa Vénus.

Car cette Vénus, sa maîtresse, contemplait son rival avec une passion absolue, triomphante, sublime. Il avait employé tous ses efforts, tout son talent, toute sa douloureuse expérience de la volupté, du désir et de la femme à faire d'elle une amoureuse, plus entièrement amoureuse que toutes celles dont la sculpture ou la peinture semblent nous crier silencieusement la folie.

Il avait été à son insu son propre bourreau quand il avait créé cette incarnation incomparable de l'amour, il s'était préparé à lui-même le plus raffiné de tous les supplices. Lydia, vainement déguisée sous l'apparence de Vénus, semblait lui

jeter à la face une provocation muette, éternelle. Elle semblait lui dire :

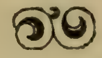
— Regarde : je l'aime, lui. Vois mes yeux et ma bouche, et l'abandon de tout mon corps qui se souvient de sa caresse et la réclame de nouveau. Je l'aime, je l'aime ! Qu'espères-tu de moi, maintenant ?...

Et c'était lui qui l'avait voulue ainsi, lui qui avait créé ce visage et ces membres alanguis d'amour pour un autre.

Il se sentait devenir fou.



Voilà pourquoi un jour, au Salon, Jean Valdès, à coups de maillet, a défiguré sa statue, punissant Vénus du crime imaginaire de Lydia.



Tempé



TEMPÉ

Lettre d'un Voyageur.

Puisque je viens de vivre, au fond de la Thessalie sauvage, quelques-unes de ces heures qui changent tout à coup le prix d'une existence humaine, par le divin qu'elles y mettent pour toujours, je veux vous les raconter, à vous, mon Amie. A qui donc, en ce monde, dirais-je ce qu'il me fut donné de voir, de sentir et d'imaginer alors, ce qui m'a ému au delà de ce que j'aurais cru possible, de ce que j'attendais de la Nature et de mon propre cœur désormais ?

Pour de tels souvenirs, la seule confidente ne

peut être que vous, que la créatrice du long rêve passionné qui aura été, en somme, toute ma vie. Mes pensées, mes émotions vous appartiennent. A peine sont-elles nées, que je vous les rapporte, car elles me viennent toutes de vous. N'est-ce pas vous qui m'avez fait l'âme ainsi frémissante? Il y a, dans la mélancolie et le désir, des profondeurs et des cimes que, sans vous, je n'aurais jamais atteintes.

Mais si cet amour a tout transfiguré, les choses et moi-même, croyez qu'il s'exalte en moi sans cesse à chaque fois que je découvre un aspect nouveau du mystère ou de la beauté. L'ivresse de la pensée, le ravissement du regard, finissent toujours en un acte d'adoration élancé vers l'absente. Tourments ou délices intérieurs ont la même suite invariable, et c'est que je vous en aime mieux. Ainsi donc en sera-t-il, après ces extases de la Thessalie.

*
* *

J'y étais venu pour accomplir le plus ancien de mes rêves. Depuis l'enfance, un désir douloureux

m'attirait vers Tempé, la vallée de la Fable. Le hasard d'une lecture, sans doute, avait jeté deux syllabes dans ma mémoire, planté dans mon cerveau une image. Celle-ci, confuse, était pourtant ineffaçable. Le premier âge a de ces révélations subites : d'où lui viennent-elles ? D'une existence antérieure peut-être.

Un peu plus tard, je retrouvais cette Tempé fascinante dans Virgile, avec d'autres enchantements : Galatée fuyant sous les saules, le Vieillard des bords du Galèse, Aristée pleurant ses abeilles, Orphée et Eurydice, et les tendres pieds de Lycoris offensés par les glaçons des Alpes. A mesure que mes études m'initiaient, elle m'apparut plus adorable dans le paradis grec. Au fond de l'aurore, elle s'ouvrait, rougissante et sombre, couloir glacé, caverne de fraîcheur ; les nymphes erraient au bord de sa rivière sous des feuillées humides, et leurs beaux talons foulaient des gazons trempés d'aiguail. La lyre d'Apollon résonnait sous les ombrages remués du vent : *Zephyris agitata Tempe.* Je ne me figurais rien de précis. Mais je savais que c'était là un lieu magique. Ailleurs sont des vallées délicieuses ; celle-là est la Vallée, choisie par les

dieux pour y vivre. Son prodige est unique. Je demeurais inconsolable à l'idée de ne la voir jamais.

Or, voici que je l'ai vue. Désir de tant d'années, qui es né presque avec moi, je t'ai donc tenu dans ma main, comme un fruit d'or !

*
* *

J'étais depuis la veille à Larissa, la capitale thessalienne. Là s'étendent, entre des montagnes déchiquetées, des pâturages et des déserts giboyeux : la contrée primitive a peu changé depuis Homère. Au ciel rôdent les grands aigles voleurs de moutons et les cigognes fantastiques virent, tourbillonnent, éclaboussées de lumière, comme de blancs étendards envolés de leur hampe. Ces oiseaux, jadis familiers de la Grèce, l'ont presque toute abandonnée ; ils ne perchent plus dans Athènes sur le mur du Pélargicon qui s'appelait de leur nom. Mais à Larissa, on les retrouve : garantis de toute offense par une religion antique, ils s'y mêlent sans crainte aux hommes. Tandis que j'étais sur la place, l'un d'eux, descendu d'un

nuage rose, vint se poser à deux pas, au bord d'un trottoir. Il y demeura, le rostre enfoui dans son jabot et planté sur un seul de ses longs fuseaux fragiles. Il ne bougeait pas plus qu'un alérion de pierre. C'était un veuf, désespérément fidèle à la compagne perdue, et qui ne voulait plus connaître ni d'ébats ni d'amours.

Je parcourus la ville, elle accusait par maints vestiges une ancienne domination turque : ses minarets me rappelèrent le temps où des hommes enturbannés poussaient à travers ses rues leurs chameaux qui portaient les marchandises d'Asie. La barbarie orientale avait laissé des marques jusque dans les mœurs ; l'une me parut être l'esclavage féminin. Je croisai des paysannes qui portaient sur leur dos des charges énormes de fourrage, assujetties par des chaînes de fer, dont leurs épaules étaient froissées. Bêtes de somme en même temps qu'ouvrières, elles continuaient à filer leur quenouille en marchant sous ce faix. Il y avait parmi elles une aïeule chenue et une jeune fille de seize ans.

Détournant mes yeux de cette Grèce abrutie qui passait, je gagnai la campagne, et les bords du

Pénée où les chevaux d'Achille ont dû boire. J'errai dans cette plaine d'Iliade jusqu'au coucher du soleil, livrant ma tête nue aux souffles de l'épopée. Je revins à mon auberge vers la nuit. Nous devions partir pour la Vallée au petit jour.

Mon guide avait choisi les chevaux vigoureux à cause du rude trajet. Ils m'emportaient maintenant vers mon rêve à travers ces paysages thessaliens dont la grandeur naît de leur uniformité même : une aire déserte et plane ceinte de montagnes violentes. Sous mon manteau de voyage, le matin parfumé me pénétrait. Ce que j'éprouvais était une sensation de jeunesse extraordinaire. Subissais-je déjà l'influence de la Vallée magique où se conserve l'enfance du monde ? M'envoyait-elle de loin, comme bienvenue, ces effluves annonciateurs de sa pureté glacée ? Le vent léger me caressait si délicieusement le visage ! Était-ce déjà votre haleine, nymphes de Tempé, Faunesses, Napées, Oréades ?

Après une longue course, rapidement fournie, notre route tourna ; nous allions aborder la région des montagnes. Au-dessus d'elles, je vis deux géants assaillir le ciel ; c'était, à droite l'Ossa, à

gauche l'Olympe « aux crêtes nombreuses » ainsi qu'Homère l'appelle, et je reconnus la vérité de l'épithète en comptant les créneaux dont il entaillait l'azur. L'Olympe ! J'étais chez les dieux.

Le village que nous traversâmes, avant d'accéder à la solitude, s'appelait Larissa-Baba, d'un nom africain bien étrange ici. Il me fit souvenir que la Thessalie avait été turque, hélas ! et les minarets barbares me le rappelèrent encore. Oui, il y eut naguère ici des Turcs et des brigands, mais ils ont disparu ensemble. Et la beauté vierge de Tempé demeure.

Des deux côtés du chemin, les hauteurs se rapprochèrent. Nous allions entrer dans la vallée de ravissement. Son mystère s'annonçait. Ainsi dans le prélude, confus à dessein, d'une symphonie, on commence d'apercevoir, sous les draperies de musique, l'idée dominatrice qui va bientôt apparaître, au centre de l'œuvre, s'épanouir et triompher. La symphonie de la vallée débutait.

Les parois de celle-ci se resserrèrent : elle devint un encaissement mystérieux, une sorte de cave géante à ciel ouvert. Nous n'allions plus qu'au pas sur un chemin difficile, encombré de grosses

pierres, inégal. A ma droite, les murailles rocheuses s'élevaient perpendiculaires ou surplombantes, nues ou couvertes d'un manteau flottant de lierre noir ; à ma gauche, le Pénée, entre les branchages, glissait d'une coulée rapide et pourtant silencieuse. Je reconnus son étrange couleur morte, d'un vert troublé de cendre, indéfinissable. Parfois, il se heurtait avec impétuosité contre quelque obstacle invisible pour moi et j'entendais alors le bouillonnement de ses remous, son frémissement d'impatience, unique voix de cette vallée taciturne.

L'initiation commençait. Ce temple de rochers et de feuillages, que parcourait une eau rapide et sombre était pour moi le temple d'Éleusis. Je n'y venais point apprendre, comme les croyants antiques, les mystères de la vie éternelle ; j'y venais mêler ma vie d'un jour au mystère de la Poésie et de l'Humanité éternelles toutes deux, qui étaient nées ensemble ici-même, au temps où la lyre d'Orphée chantait. J'étais venu surtout faire consacrer par ces souvenirs, au berceau même de la pastorale amoureuse, un ineffable amour.

Fidèle au premier rêve de mon enfance, ainsi qu'à

la tendresse qui m'enchaîne à vous, mon Amie, j'accomplissais un vœu envers vous, envers moi-même.

Joie d'une si parfaite solitude ! Au milieu d'un désert africain, je n'aurais pas été plus éloigné ni plus affranchi du monde, que dans la vallée thessalienne, à quelque jours de Paris. Les oisifs en voyage ignorent Tempé : bénis soient les guides qui la leur déconseillent ! Le mien n'y avait conduit personne depuis vingt ans. Les pâtres eux-mêmes s'arrêtent devant l'entrée ou la sortie ; une loi protège contre leurs chèvres les dernières verdures de la Grèce. Oh ! comme j'étais seul, divinement seul ! Pour m'amener là, dans cet endroit perdu de l'univers, il avait fallu toute ma superstition pour une légende de mon enfance, toute ma piété pour vous, que je voulais adorer au lieu le plus mystérieux et le plus inviolé de la terre. Il avait fallu la ténacité qui vainc les obstacles. Vous savez quelles contraintes gênent ma vie ; quelles nécessités opposées s'en arrachent l'une à l'autre les misérables instants.

Et cependant, j'étais là, au terme de mon pèlerinage.

Voici qu'à présent, la Vallée vierge m'admettait au secret de sa beauté suprême. Elle s'était refermée encore davantage ; ses murailles sublimes atteignirent un ciel où tournoyaient des aigles. Rassurés par l'ombre, la fraîcheur, la paix de ces retraites, des chœurs de rossignols chantèrent pour moi comme pour Virgile, comme pour Orphée. Leurs voix sortaient des platanes qui trempaient leur chevelure dans l'eau fuyante du Pénée ; ces platanes semblaient éternels, contemporains du monde où je venais d'entrer. Ces aigles, ces rossignols, ces arbres penchés sur un fleuve d'ombre coulante ! ces rayons dansant parmi la fraîcheur obscure, cet éden humide et qui frissonnait entre ses murailles sous la fournaise bleue du ciel ! Et surtout cette solitude, cette solitude !... Je pleurai.

J'ai pleuré ainsi bien des fois à cause de la beauté du monde et de vous, absente. Je vous ai adorée douloureusement, sur les collines de Florence, quand les cloches sonnaient l'*Ave Maria*, et par les tristes rues d'eau de Venise, et dans la campagne de Rome, et au *Désert* de Sorrente, et devant le soleil qui se levait sur le théâtre grec de

Taormine. Votre ombre s'est penchée avec moi, au balcon byzantin de Mistra, sur la campagne de Sparte ; j'ai conduit ce cher fantôme à la source prophétique de Castalie, à celle de Perseia, où buvaient les reines de Mycènes. Il a gravi avec moi le tertre funèbre sous lequel gisent les héros de Marathon, il s'est assis à côté de moi devant la mer de Salamine... Mais maintenant !...

Maintenant, nous voici hors du temps, de l'histoire, mêlés à l'enfance du monde. Les siècles, les millénaires sont abolis ; je vous aime parmi l'universelle aurore. Vous êtes la première nymphe jaillie d'entre les bocages, je suis le premier pâtre. Nous sommes à Tempé. Quittez la route, approchez-vous sans crainte de la rive gazonnée : voyez-vous cette source bondissante qui court vers le fleuve ? Virgile a rêvé d'y boire. L'antique Virgile a quitté l'Italie il y a deux mille ans pour venir chercher ici une autre antiquité et se désaltérer à sa fontaine immaculée :

Un vers des *Géorgiques* passe dans les brises :

Pastor Aristaeus fugiens Peneia Tempe...

. . . .

Maintenant la vallée s'élargit. Voici une maison,

voici des hommes. Les rives du Pénée s'écartent, elles ménagent un abreuvoir tranquille aux troupeaux de la plaine. De grands bœufs blancs aux cornes horizontales errent sous les platanes, d'autres étalent leurs larges flancs sur les cailloux de la grève, qui brillent au soleil, d'autres baignent jusqu'au ventre dans l'eau verte et cendrée. Des chiens féroces les gardent. La cornemuse du pâtre résonne faiblement. C'est la sortie de la vallée délicieuse, c'est la fin du rêve, c'est la fin de Tempé.

... Frigida Tempe,
Mugitusque boum et molles sub arbore somni.

Au delà, le monde recommence. Il y a la plaine épanouie de Salonique et son golfe, il y a Salonique elle-même, que j'apercevrais comme une blancheur confuse au fond de l'horizon, si je gravissais seulement cette montagne en face de moi. Mais je ne verrai pas le monde. Je resterai ici jusqu'à l'heure du départ, sur les frontières du songe. J'écouterai longuement la cornemuse du pâtre et le tintement fêlé de la cloche au cou des génisses. Prolongeons la trêve enchantée. Cette Heure de

pourpre qui plane au-dessus de moi immobile, balancée sur ses ailes, ne reviendra jamais plus dans ma vie. Je resterai silencieux pour qu'elle oublie longtemps de s'envoler. Je m'étendrai sous ce platane, dans l'ombre criblée de pâles cercles d'or. Je me coucherai sur ces gazons d'églogue afin d'en prendre possession, et pour que cette terre à son tour me possède, pour qu'elle me communique à la fois le parfum de tant de siècles enfuis, et sa miraculeuse odeur de jeunesse. Je veux renouveler mon âme et ma chair dans cette étreinte du sol. Je veux qu'après l'avoir touché, mon amour, comme Antée, se transfigure. Je veux que même ma souffrance d'aimer devienne radieuse comme cette nature qui m'environne.

Quand je t'aurai quittée enfin, Vallée, j'emporterai ton recueillement, ta fraîcheur, ta joie silencieuse et tes ombres tressaillantes de clartés. J'emporterai l'âme du monde antique que tu gardes en tes replis, je mêlerai cette enfance et cette aurore à mon amour qui est triste et angoissé comme un crépuscule. Non, je ne serai pas inutilement venu vers toi, quoique si tard, quoique seul, hélas! Je La contemplerai à travers le rêve

que tu me laisses, et je pourrai croire un instant, grâce à toi, vallée magique, que je l'aime dans la paix et dans la splendeur, à l'aube du monde, comme on aimait lorsque les hommes étaient encore mêlés aux dieux.

*
* *

Telle est, mon Amie, la belle chimère que j'ai rapportée de Tempé et de la Thessalie. Le vieux Pindare, qui tira de sa lyre dorienne quelques accents d'une sérénité désespérée, a dit, en une de ses odes, où il s'interrompt de complimenter un jeune vainqueur des Jeux Pythiques :

« Que sommes-nous ? Que ne sommes-nous pas ? Le songe d'une ombre, voilà l'homme... »

Vous aurez été la souveraine de ce rêve auquel le sage antique réduit notre vie. Je vous dédie cette vision qui l'a illuminé.

Mai 1914-mars 1916.

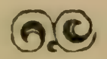
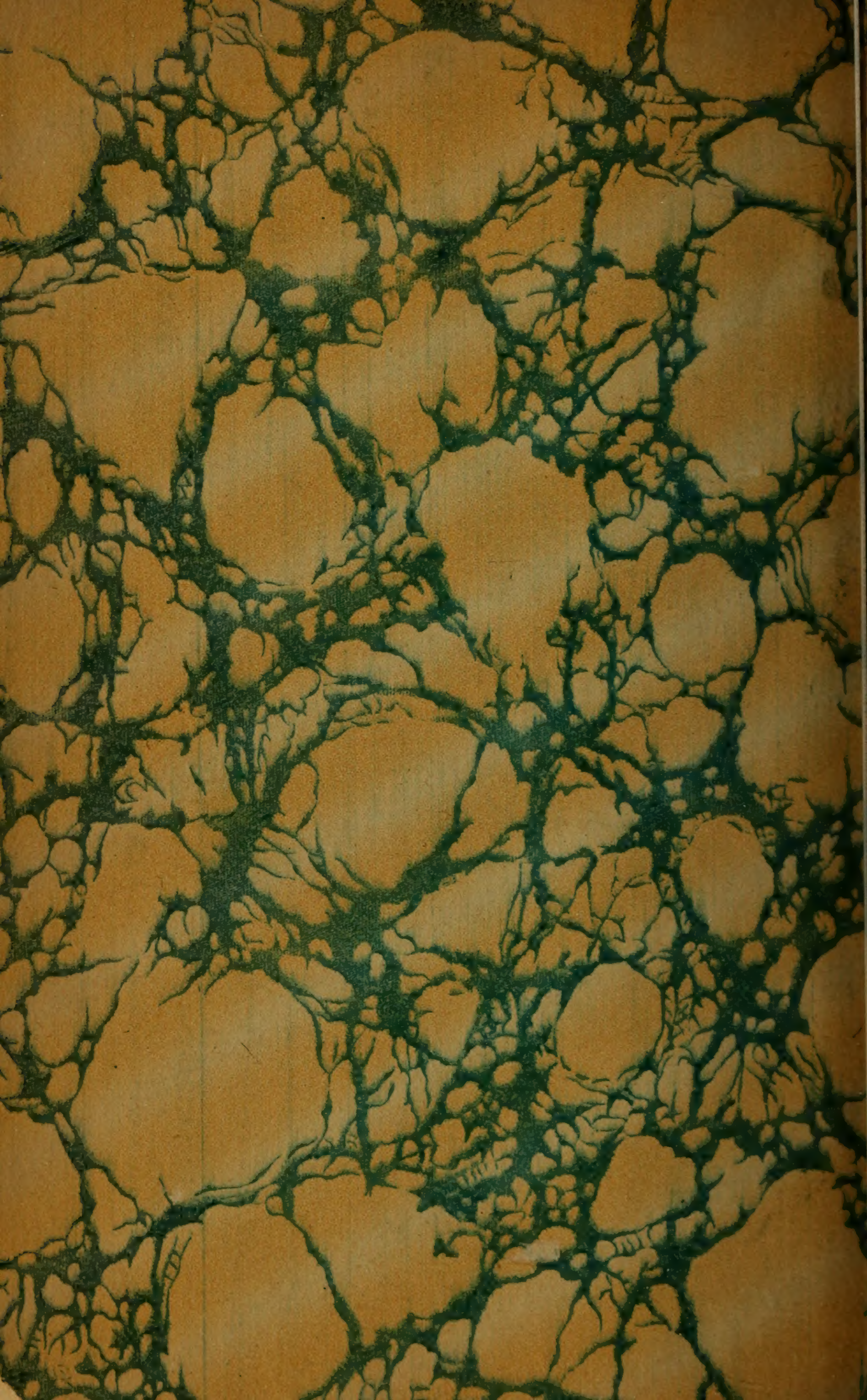


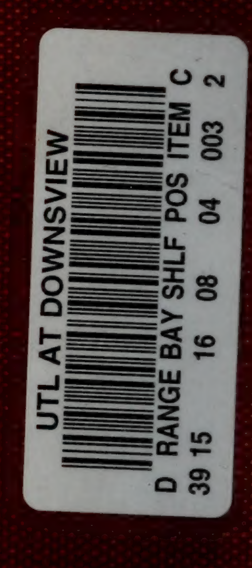


TABLE DES MATIÈRES



Saint-Amand (Cher). — Imprimerie Bussière.




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 16 08 04 003 2